

Chers Amis,

Vous voudrez bien excuser la parution très tardive de ce numéro, alors même que la matière en était prête depuis le milieu de l'année passée : le bulletin est l'œuvre de peu de mains...

Pour la première fois, nous éditons un numéro double : le nombre de pages éditées pour l'année 2012 tient donc en un seul volume, celui que vous tenez dans vos mains.

Remercions ici le *Bulletin des lettres*, qui a vécu hélas ses derniers instants, ainsi que la revue *Le Coin de table* de nous avoir autorisés à reproduire les comptes rendus de plusieurs ouvrages dans une section du bulletin qui reprend de la vigueur, ce qui nous réjouit. Notre lecteur trouvera bientôt dans cette rubrique bibliographique la recension de *Ru(e)s*, recueil posthume de poèmes de Robert Burac que la rédaction vient de recevoir.

Permettez-moi d'attirer enfin votre attention sur une annonce que nous communiquons à la dernière minute notre correspondante en Pologne, Katarzyna Kern Pereira. Cette annonce figure au verso de cette page. Le bulletin se prépare ainsi, jusqu'à la dernière minute du bon à tirer !

Bonne lecture à tous.

Romain Vaissermann

Ce numéro est dédié à la mémoire
de Paul Arnaud
(1939 – 12 janvier 2013)
et du père François du Plessis
(1921 – 6 mars 2013)

Fondation « L'Europe de l'Espérance »

Chers Amis,

Peut-être avez-vous entendu parler de la Grande Neuvaine de Fatima, qui prépare la célébration du centenaire des Apparitions. Cette neuvaine a commencé en 2009 et s'achèvera en 2017.

Chaque année est consacrée à un thème différent. Le mot de passe pour 2013 est « la clé eucharistique ».

J'ai donc décidé d'organiser une session-retraite internationale de notre fondation « L'Europe de l'Espérance » qui aura lieu au Portugal du 6 au 15 août 2013 et portera sur « la voie étroite de l'Espérance : la clé eucharistique ».

Cette session-retraite est destinée à tous nos amis des différents pays d'Europe, mais aussi de l'extérieur de l'Europe, si tout se passe bien et si c'est la volonté de Dieu.

Nous y associerons les routes de pèlerinage de Fatima mais aussi des lieux historiques du Portugal, comme Nazaré, village en bord de mer (il y a aussi un projet de promenade en mer sur un bateau de pêche), et la communauté juive de Belmonte, où ont survécu pendant plusieurs siècles les juifs marranes.

Ce sera aussi une rencontre des amis de Notre Dame.

Katarzyna Kern Pereira, mars 2013

Pour tous renseignements et pour les inscriptions, contactez :

Katarzyna Pereira
ul. Prymasa Wyszyńskiego 11 A/B
05-220 Zielonka
Pologne
Tél. 48 - 691 270 270
katarzyna.pereira @ gmail.com

**Concours
de poésies johanniques
en langue komie**

A. – Règlement du concours

I. Dispositions générales

À l'occasion du 600^e anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc est organisé en République des Komis (Fédération de Russie) un concours de compositions poétiques sur Jeanne d'Arc.

L'organisateur du concours est l'École secondaire d'enseignement général de Glotovo, établissement d'enseignement général du district d'Oudora en collaboration avec :

- le périodique *Yologa* (« L'Écho »), publication pour la jeunesse
- l'association française et internationale « Le Porche »
- le Centre Jeanne-d'Arc – Charles Péguy d'Orléans.

L'organisation immédiate et la conduite du Concours sont assurées par l'établissement d'enseignement général « École secondaire d'enseignement général » de Glotovo.

II. But et objectifs du concours

Le but du concours est de susciter et promouvoir la création poétique des enfants.

Objectifs :

- développer l'intérêt des enfants pour l'histoire en général et l'histoire de France en particulier ;
- déceler et soutenir les enfants doués dans le domaine de la création poétique ;
- créer des conditions favorables à la collaboration entre enfants, pédagogues et enseignants ;
- améliorer l'éducation artistique, patriotique et civique des enfants ;
- élargir et renforcer les liens entre la République des Komis et la France.

III. Participation au concours

Au concours participent des enfants, des adolescents et des jeunes gens de 7 à 18 ans.

IV. Sujet du concours et catégories d'âge

Sujet du concours : une poésie consacrée à Jeanne d'Arc, composée personnellement par les participants.

Catégories d'âge :

- groupe des plus jeunes : de 7 à 11 ans ;
- groupe des moyens : de 12 à 14 ans ;
- groupe des aînés : de 15 à 18 ans.

V. Durée et lieu de réalisation

Le concours se déroulera en une seule étape, de novembre 2011 à mai 2012.

Les résultats du concours seront proclamés le 10 mai 2012 au Centre Jeanne d'Arc à Orléans, et après réception des résultats et des diplômes de participation venus de France, en juin 2012 à la rédaction du journal *Iologa* (« L'Écho ») de la République des Komis.

VI. Jury français

Le jury français est composé de trois membres, à savoir par ordre alphabétique :

- Yves Avril, secrétaire général de l'association « Le Porche », agrégé de grammaire, diplômé de l'Institut des langues et civilisations orientales, auteur d'un manuel d'initiation à la langue komie, traducteur ;

– Jean-Luc Moreau, agrégé de russe, professeur à l’Institut des langues et civilisations orientales, auteur d’un manuel d’initiation à la langue oudmourte (très voisine de la langue komie), traducteur et poète ;

– Romain Vaissermann, président de l’association « Le Porche », agrégé de grammaire, ancien élève de l’École normale supérieure, traducteur amateur.

B. – Déroulement du concours

Le jury français a reçu 37 poésies, 4 pour la catégorie des 7-11 ans, 16 pour celle des 12-14 ans, 16 pour celle des 15-18, plus une poésie, la première d’ailleurs, envoyée par une personne qui ne donnait pas son âge. La grande majorité de ces poésies (34), contrairement à la loi française de parité, était l’œuvre de filles.

Les concurrents étaient le plus souvent présentés et assistés par leurs professeurs

Le travail du jury a été de lire ces poésies et de les évaluer en tenant compte de l’âge, de l’originalité d’inspiration, de la documentation historique, de la composition (structure, éventuellement versification) et, dans une moindre mesure, de la langue, ce dernier point étant réservé surtout au jury local nécessairement plus habilité pour en juger. En outre, le jury s’est efforcé de donner à ces textes une forme plus littéraire.

Au cours de la grande décade johannique d’Orléans de l’année 2012 (1^{er}-13 mai), le jury a été accueilli le 10 mai 2012 dans les locaux du Centre Charles-Péguy d’Orléans par la Municipalité d’Orléans, représentée par madame Marie-Thérèse Pilet-Duchateau, adjointe au maire, chargée des relations internationales et européennes, et par madame Aurélie Bonnet-Chavigny, directrice des fonds documentaires Charles Péguy et Jeanne d’Arc et, après quelques brèves informations sur la République des Komis (géographie et histoire) et un court exposé des circonstances qui ont permis cette manifestation, le jury a lu en komi puis en français les poésies des sept lauréats. Chacun d’entre

eux a reçu un prix offert par notre association. Tous les candidats sans exception ont reçu un diplôme de participation au concours.

Pour finir, le jury souhaite remercier très vivement :

- la Municipalité d'Orléans et son maire monsieur Serge Grouard, mesdames Aurélie Bonnet-Chavigny et Christine Gonçalves, monsieur André Parisot et tout le personnel du Centre Charles Péguy ;

- madame Anna Alexandrovna Kriajevskaïa, directrice de l'école de Glotovo, district de l'Oudora, et organisatrice, pour la partie komie, du concours ;

- le journal pour la jeunesse *Iologa* (« L'Écho ») qui a annoncé le concours, diffusé son règlement, participé à son organisation et publié les poésies des concurrents ;

- les professeurs et parents qui ont présenté et assisté les élèves qui concouraient, et en particulier mesdames Anna Alexandrovna Politova (Glotovo, district d'Oudora), Lioudmila Ivanovna Popova (Oussogorsk, district d'Oudora), Lioubov' Alexandrovna Kotchanova (Nossim, district d'Oukhta), Elvira Alexandrovna Startseva (Ydjyviddz, district de Körkterös), Zoïa Vassilievna Chilikova (Choïnaty, district de Körkterös), Valentina Vassilievna Kaniéva (Sizyab, district d'Izva), Zoïa Vassilievna Arteïéva (Izvaïouvom, district d'Izva), Tatiana Guennadievna Ournychéva (Syktyvkar).

Les adaptations française des poésies des lauréats publiées dans ce bulletin sont dues essentiellement pour les trois premières à Yves Avril et pour les quatre dernières à Jean-Luc Moreau.

Programme du 10 mai 2012, 18h30
Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy

I. Présentation de Jean-Luc Moreau, d'Yves Avril et de l'association « Le Porche ».

II. Anna Kriajevskaïa, « Régine Pernoud et les Komis » ;
lecture de la lettre des membres du « Club Jeanne d'Arc »

III. Bref exposé sur la géographie et l'histoire des Komis,
illustré par une carte de la Russie et de la République des Komis

IV. Exposition de photographies : « Paysages komis », « École
de Glotovo et activités des élèves »

V. Proclamation des résultats du concours :

- groupe des 7-11 ans : Anna Souslova
(lecture : Yves Avril / Jean-Luc Moreau)

- groupe des 12-14 ans : Paulina Startséva & Evguénia Nénéieva
ex-æquo
(lecture : Yves Avril / Jean-Luc Moreau)

- groupe des 15-18 ans : Natalia Pavlova, Vlada Kanioukova &
Anna Makhotina *ex-æquo*
(lecture : Yves Avril / Jean-Luc Moreau)

- hors-délai et hors-concours : Iakov Louchkov
(lecture alternée strophe à strophe : Yves Avril / Jean-Luc
Moreau et Madeleine Moreau / Éliane Avril)

Жанна д'Арк

Анна Сулова, 11 арӧс

Удора районса Глотова шӧр школаын 5-ӧд класса велӧдчысь

Ме талунӧдз эг на и тӧдлы,
Мый эм сэтшӧм ныв.
Кор тӧдмалі, ёна и бӧрді,
Мый вӧлӧма коркӧ лӧк кад.

Мен жаль лои тайӧ том нылыс,
Мый сотіс сійӧс лӧк би.
Но бабӧ мен гусьӧник шуис:
Гӧрдигчӧны, кор эм смел ныв-пи.

И кажигчӧ, быгтьӧкӧ Жанна
Мен кодзулӧн югдӧдӧ туй,
Да енэжсянь видзӧдӧ сюся,
Мед Аймуыс враглы оз сюр.

Jeanne d'Arc

*Anna Souslova, 11 ans
Glotovo, district d'Oudora, 5^e classe*

Qu'il y eut au monde une telle fille
jusqu'à présent je l'ignorais.
Quand j'appris ce qu'il advint un jour
en un temps de misère, alors je pleurais.

J'ai eu grand pitié de cette jeune fille
qu'un méchant feu autrefois brûla.
Mais grand-mère doucement me consola :
« On est fiers de telles filles et de tels gars. »

Il me semble maintenant que Jeanne
d'une étoile éclaire ma route
et du haut du ciel veille, attentive,
qu'aux mains de l'ennemi ne tombe la Patrie.

Коми да Францияса вежа аньяс

*Полина Старцева, 12 арӧс
7 класса велӧдчысь*

Францияыс Коми муысь ылын,
Налӧн костас помтӧм керка весьт.
Сӧмын кыкнанлаас важӧн кылӧ
Повтӧм нывъяс йылысь ӧткодь висьт.

Коми муын чужис винёв Домна,
Францияын – Жанна нима ныв.
Вывъяснысӧ казялісны томӧн –
Нуис найӧс Айму доръян гы.

Уна буртор вӧчисны шань йӧзлы,
Сьӧлӧмгясас ӧзйис югыд би.
Тышкасисны пӧль-пӧч муяс вӧсна.
Доймысьлы век мыччылісны ки.

Мужичӧйлысь новлісны кӧм-паськӧм,
Мужичӧйлысь вӧчлывлісны удж:
Тышӧ мунны Жанна вӧлі дасьӧн,
Домна локны висьтасьтӧг эз куж.

Веськалісны нывъяс вӧрӧг киӧ,
Сӧмын найӧс песӧдлісны весь:
Домна оліс чӧла пежъяс пиын,
Жанналӧн став кывйыс вӧлі сэзь.

Les saintes filles de France et des Komis

*Polina Startséva, 12 ans
7^e classe*

La France est bien loin de la terre des Komis,
entre ces deux pays des toits en nombre infini.
Mais depuis longtemps, dans ces deux pays,
de ces vaillantes filles on fait même récit.

C'est en terre komie que naquit Domna¹,
une fille nommée Jeanne dans le pays de France.
Toutes jeunes elles montrèrent leur vaillance,
pour libérer leur patrie, l'élan les emporta.

Le bien qu'elles ont fait, on ne peut le compter,
leur cœur brûlait de flamme et de feu.
Elles ont combattu pour la terre des aïeux,
elles ont tendu leurs mains aux blessés.

Des hommes elles avaient le vêtement,
des hommes elles faisaient le travail :
toujours Jeanne était prête, courant à la bataille,
Domna jamais ne revint sans renseignements.

Voici que l'ennemi les fait prisonnières,
mais c'est en vain qu'il les tortura :
Domna resta muette devant les scélérats,
les mots de Jeanne étaient tous nets et clairs.

¹ Domna Kalikova, héroïne komie, servit au cours de la Guerre civile comme agent de renseignements des Rouges. Capturée par les Gardes blancs, elle fut torturée et fusillée en 1919. [N.d.T.]

Сөстөмлунсө нывьяслысь эз вөрзёд
Вөрөгьяслөн мисьтөм кыв да дой.
Айму дорас муслунныс эз көдзав,
Ловныс коли кедзавтгөм да збой.

Лыйлісны сэк Домнаос лёк йөзыс,
Жаннаыслысь мичсө сотіс би.
Ловьясныс кор кыпөдчисны лөзө,
Бөрддзис коми да француз ныв-пи.

Коми сьөлөмын век олө Домна,
Француз лолын – Жанна вой и лун...
Менам юрө тшөтш жө ставыс воліс –
Некор налөн подвигыс оз вун!

☞ ☛ ☚ ☜

Insultes et tortures venant des ennemis
n'ont pu souiller de ces filles la pureté.
L'amour de leur Patrie n'a point été gâté,
leur âme est demeurée insoumise et hardie.

Domna, les méchantes gens l'ont fusillée
et la beauté de Jeanne par le feu fut brûlée.
Leur âme dans le bleu du ciel est montée,
et Komis et Français, fils et filles, ont pleuré.

Domna est toujours dans le cœur des Komis,
Jeanne en l'âme des Français vit jour et nuit...
Et je garde aussi toutes deux dans l'esprit :
leurs hauts faits triomphent de l'oubli !



Жанна д Арк йылысь баллада

Евгения Ненева, 15 ар.

Шойнаты, р. Корткерос, 8 класс

Квайтсё во сайын стöч ныв Домремиын
Чужис, мед нэм кежлö кольны геройн.
Бать-мамыс шуисны Ен Бурлун нимөн,
Жаннаөн, нимыс нин биа пöсь койö.

Жан да Пьер вокьяскöд сиктса ныв-зонкöд
Ворслывліс Жаннаыд, быдмис пыр водзö.
«Тыш-косын» ордйысиг тöдіс нин донсö,
Ёргьясöс «вермывліс», вöлі кызд кодзув.

Сикт помныс нималис зэв мича пуён,
Шулісны йöзыс, мый ватшетшак дзоридз.
Жаннаыд том йöзкöд сэтчö жö мунö
Съывны да йöктыны тун кодь пу дорас.

Öтчyd друг казяліс кымөрлысь торьяс,
Гөлöсысь кыпаліс сьöдлөмлөн руыс:
– Жаннай, лоан тэ мортөн, код дорьяс
Корольöс, мездмас сэк ас чужан муыд.

Дас сизим арöса Жаннаыд воин,
Кужöмөн Орлеан мынтöдіс кытшысь.
Öкмыс лун мысти и вермöмыс воис,
Сувтöдны эз вермы некутшöм мытшöд.

Тышгьяс эз помасьны, мунісны водзö...
Веськаліс Жаннаыд бургунеч пленö.
Сэк найö босьтісны Жанналысь водзöс
Эзысь дас тысяча франция ливрысь.

La ballade de Jeanne d'Arc

*Evguénia Néniéva, 14 ans
Choïnaty, district de Körtkerös*

Il y a juste 600 ans, à Domremy est née
une fille, dans les siècles héroïne.
Ses père et mère, au nom du Bon Dieu,
l'ont appelée Jeanne, nom brûlant comme le feu.

Avec Jean et Pierre ses frères, les filles et les gars
du village, notre Jeanne jouait et grandissait.
Aux jeux de la guerre, ses amis surpassait,
connaissait sa valeur, était comme une étoile.

Au bout du village était un très bel arbre,
selon les gens y fleurissait un lys.
Jeanne s'y rend en compagnie des jeunes gens
et chanter et danser près de l'arbre magique.

Un jour elle vit de petits nuages,
une voix inspira son cœur :
« Jeanne, tu seras celle qui défendra
le roi, et ton pays natal sera libre. »

La Jeanne, soldat de 17 ans,
habilement a levé le siège d'Orléans.
Après neuf jours la victoire est venue,
aucun obstacle n'a pu s'y opposer.

Point de terme aux combats, ils continuent..
Jeanne est capturée par les Bourguignons.
Ils ont imposé pour Jeanne une rançon,
dix mille louis d'or français.

Ересьысь мыждісны Жанна д Аркös...
Руанса изэрдö пестісны бишур.
Жанналы сöмын на дас öкмыс арös,
Жалиттöг сотö тай яралысь би кыв.

Сотісны нылös, пösь сьölöмыс коли,
Пöймö биыс öд пöртны эз вермы.
Пыр жежлö ловьяön, Жаннаöй, колин!
Вежалун, бурлуныд лёклунсö вермис!

☞ ☛ ☞ ☛

Pour hérésie on condamna Jeanne d'Arc...
Sur la place de Rouen on alluma le feu.
Jeanne a seulement dix-neuf ans,
sans pitié la dévorent les langues d'un feu brûlant.

On a brûlé la fille, son cœur ardent est resté :
en cendres le feu n'a pu le consumer.
Tu es resté vivante pour toujours, Jeanne !
Ta sainteté, ta bonté ont vaincu le mal !



Жанна Д Арклы сиём кывбур

*Наталья Павлова, 15 арӧс
(Велӧдысь – Анна Александровна Политова)
Глотова сикт, Удора район, 8е класс*

Зэв жаль, мый ме абу художник
И серпасъяс мича ог вӧч,
А сэтшӧм окота кӧть ӧтчыд
Мен лӧсьӧдны тӧдчана висьт.
Серпасӧс нимті эськӧ «Жанна» –
Шӧр нэмгъясысь босьтӧм сюжет,
ӧд тӧдчана мортислӧн слава
И уна нэм мысти оз быр.
Рисуйті бы пыдӧстӧм енэж
Да шонділысь югӧръяс тшӧтш,
Том вӧв вылын скачитись нылӧс
Да мыш сайын быдмысь сук вӧр.
Ныв мыш сайӧ рисуйті бордъяс,
Юр выліас содті бы нимб,
ӧд ныв томӧн сетіс ас ловсӧ
Да дорйис Аймуыслысь ним.
Зэв жаль, мый ме абу художник
И серпасъяс мича ог вӧч,
А сэтшӧм окота кӧть ӧтчыд
Мен аддзывны ловъя геройӧс.

À Jeanne d'Arc

*Natalia Pavlova, 15 ans
(Professeur : Anna Alexandrovna Politova)
Glotovo, district d'Oudora, 8^e classe*

C'est grand dommage que je ne sois pas peintre
pour peindre de beaux tableaux,
mais je voudrais tant, ne fût-ce qu'une fois,
faire une histoire remarquable...
Ce tableau, je l'appellerais « Jeanne » –
un sujet tiré du Moyen-Âge,
car admirable est sa gloire,
qui ne périra pas au cours des siècles.
Je dessinerais le ciel sans fond
et aussi les rayons du soleil,
une jeune fille galopant sur un jeune cheval
et derrière elle une épaisse forêt.
Dans son dos je dessinerais des ailes
et au-dessus de sa tête une auréole,
car elle donna, jeune, sa vie
et défendit le nom de sa Patrie.
C'est grand dommage que je ne sois pas peintre
ni ne peigne de beaux tableaux,
Mais je voudrais tant, ne fût-ce qu'une fois,
Voir, en chair et en os, un vrai héros.

«Ичӧтсянь ме вӧлі збой...»

Анна Махотина, 15 лет

8 класс

Ичӧтсянь ме вӧлі збой
Варов, повтӧм нывка.
Ыджыд чойӧ шуліс пыр:
«Но тэ Анна — Жанна д Арк,
Нинӧмысь он пов тэ.»

Кутшӧм Жанна, кор ме Анна?
Кутшӧм д Арк, кор коми ме?
Коді сійӧ Жанна д Аркыс?
Зэв окота тӧдны мем!

Со ме быдмышті да сямми,
Небӧгъясьсь тӧдмалі:
Жанна д Аркыс — мича, шань,
Францияысь повтӧм ань.

Жанна чужліс Домремиын
Крестьянин семьяын.
Нинӧмӧн эз торъяв сійӧ
Мукӧд сиктса ныв-зонмысь.

Ёна нывка эскис Енлы,
Сы пыр сійӧ мӧвпаліс.
Буретш, Енмыс тшӧктіс сылы
Чужанінсӧ дорйыны.

Тайӧ кадӧ Францияын
Сё во кыссис ыджыд шог.
Нинӧм том нылӧс эз сувтӧд.
Бура тӧдіс асьыс мӧг.

« **Toute petite déjà, j'étais vive...** »

*Anna Makhotina, 15 ans
8^e classe*

Toute petite déjà, j'étais vive,
Fillette bavarde et intrépide.
Ma grande sœur me disait toujours :
« Anna, tu es Jeanne d'Arc,
Tu n'as peur de rien. »

Quelle Jeanne, quand je suis Anna !
Quelle d'Arc, quand je suis des Komis !
Qui donc est-elle, cette Jeanne d'Arc ?
J'ai grande envie de le savoir !

Mais voilà, j'ai grandi, j'ai mûri,
Et j'ai appris dans les livres
Que Jeanne d'Arc était gentille et belle,
Courageuse fille de France.

Jeanne naquit à Domremy
Dans une famille de paysans.
Elle ne se distinguait en rien
Des autres jeunes du village.

Elle croyait très fort en Dieu,
Elle pensait souvent à Dieu.
Or voilà que Dieu lui ordonna
De défendre sa Patrie.

En ce temps-là en France
Cent ans durait grande infortune.
Rien n'arrêta la jeune fille.
Elle connaissait bien son devoir.

Шинонӧ сэк король дорӧ
Жанна локтис пырысь-пыр.
Карлкӧд мӧвпъяснас тшӧтш юкис,
Отсӧг сылысь эз кор дыр.

Регыд аныд Орлеанӧ
Армияӧн пырис,
Дорйис тайӧ ыджыд карсӧ,
Пеж вӧрӧгысь мездис.

Уна мукӧд тышын Жанна
Смеллунсӧ петкӧддӧс.
Но эз усъ нывкалы шудлун,
Сийӧ пленӧ сюрис.

Руанса вичколӧн судын
Еретничалӧн нимтисны,
Дас ӧкмыс арӧса том нылӧс
Ловъя вывсьыс сотисны.

Колис квайтсӧ во, квайт нэм...
Франция эз вунӧд нем!
Муса вежа деваӧн
Жанна д Аркӧс шуӧны.

Жанна и збыль героиня:
Смел да повтӧм морт,
Чужан мулӧн шудлун вӧсна
Сетис ассьыс лов.

Ышӧдӧ миянӧс Жанна
Корсьны олӧмын ин.
Радейтны сы моз жӧ колӧ
Ассьыным чужанӧн!

À Chinon, alors, chez le roi
Jeanne aussitôt s'en est venue.
A échangé ses pensées avec Charles,
Eut vite fait de lui demander secours.

Bientôt notre fille à Orléans
Entra avec son armée,
Elle délivra cette grande ville,
La libéra du vil ennemi.

Dans de nombreuses autres batailles
Jeanne manifesta son courage.
Mais la chance lui manqua :
On la fit prisonnière.

À Rouen un tribunal d'Église
La déclara hérétique,
La jeune fille, à 19 ans,
Fut brûlée vive.

Six-cents ans, six siècles ont passé ...
La France n'a rien oublié !
« Gente et sainte Pucelle »,
C'est ainsi que Jeanne d'Arc est nommée.

Jeanne est vraiment une héroïne,
Quelqu'un de brave et d'intrépide ;
Pour le Bonheur de sa Patrie
Elle a donné sa vie.

Jeanne nous inspire
À trouver place dans la vie.
Il faut aimer comme elle
Notre Patrie !

«— Эн нюжод кадсö, вежалысь палач...»

*Влада Канюкова, 16 арöс
Междуреченск, Удора район*

— Эн нюжод кадсö, вежалысь палач,
Да чорыд помшуйом тэ тэрыбджыка лыдды,
Став войтыр, ёргъяс, тöдöй стöч
Тан кывъясысь тшöктöны соссыны мырдөн!

Став мездöм каръяс, менам чужан му,
Ме тi вöсна ог пов öни и кувны.
И эска — олöм эз весьшөрö мун
Да менам подвигъяс оз дзикöдз вунны...

Дофин Карллы отсалi шедöдны власьт...
Мый олöм пом матыстчö, эз вöv и дум.
Öд Карл вöли пыдди пуктана морт
А, вöлöмкö, сьöлöмас — увтыртанлун.

Карл лыддьö, мый эштöма олöмлөн мог,
И вежны судьбаос ог вермы ме, ог...
Мыждöны тан: еретнича тэ, ёма!
Уджтöмсö кывзыны — сьöлöмöй доймö.

Увтыртны артмöма вөрöглы, дерт.
Но сьöлöмам некодлы кöртым эг сет!
И шуöмтор мöд пöv висьтавыны эм
Сьöлöмсянь: Франция! Муса! Жö т'эм!

« — Ne traîne pas, bourreau rapace ! »

*Vlada Kanioukova, 16 ans
Mejdouretchensk, district d'Oudora*

— Ne traîne pas, bourreau rapace !
Lis plus vite la dure sentence,
Vous tous, amis, sachez-le bien :
On oblige ici à renier sa parole !

Vous toutes, villes libérées, toi, pays natal,
Je n'ai pas peur à présent de mourir pour vous.
Ma vie, je crois, n'aura pas été vaine,
Et mes hauts faits ne s'oublieront pas entièrement...

J'ai aidé le dauphin Charles à accéder au pouvoir...
Que la fin de ma vie se fit proche, je n'y pensais pas.
Car Charles était un homme respecté,
Mais peut-être, en son cœur, se sentait-il humilié.

Charles pense que la tâche de ma vie est achevée,
Et non, je ne peux pas changer mon destin...
On m'accuse ici : hérétique, sorcière !
Entendre ces mots me navre le cœur .

L'ennemi, certes, est parvenu à m'humilier.
Mais je n'ai gagé mon cœur à personne !
Et j'ai un mot à dire et à redire
Du fond du cœur : Ô France ! France chérie ! *Je t'aime !*

Уважаемая редакция «Йологи» !

В январе 2012 г. Ваша газета объявила конкурс стихов на коми языке посвящённых 600-летию Жанны Дарк.

Я очень люблю разговаривать на коми языке, особенно в поездках с внуком. Потому, что владею языком только на бытовом уровне (но зато, говорят, замечательно читаю коми сказки). Мой внук в этом году начал изучать коми язык в школе и стал проявлять к нему неподдельный интерес, что меня радует. И вот с ним, посвящая 2 дня в неделю коми языку и работе над заданной вами темой, мы попытались написать свою версию:

Общезвестно, что на суде 1431 г. Инквизиция выдвинула Жанне 12 статей; мы задали Жанне тоже 12 вопросов и дали от её имени 12 ответов; и теперь отправляем эти вопросы-ответы на ваш суд и суд профессора Ив Авриля.

Юалӧм – вочавидзӧм

Яков Романович Лушков (12 лет) и бабушка

1 – Коні тэ, лӧсьыд аканьӧй, чужин?

– Домреми. Лотарингия дорын.

2 – Кыдзи, нылукӧй, бать-мамкӧд быдмин?

– Медводдза кыпыд молитваӧн тыри.

3 – Кутшӧм тэ мортӧн йӧзкостын вӧлін?

– Син, юрси – сьӧд, ачым – уджач да мелі.

4 – Кодлӧн тшӧктӧм тэд кодӧма керны?

– Эскӧм скӧр паныд сувтӧдіс : «Вермы»!

À la rédaction de « Iologa »

En janvier 2012 votre journal a ouvert un concours de poésies en langue komi consacrées au six-centième anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc.

J'aime beaucoup converser en komi, particulièrement dans les voyages avec mon petit-fils. Parce que je ne parle komi qu'au niveau de la conversation courante (en revanche on dit que je lis remarquablement les contes komis). Mon petit-fils a commencé cette année à apprendre le komi à l'école et il y montre un très sincère intérêt, ce qui me réjouit. Et voici qu'avec lui, en consacrant deux jours par semaine au komi et au travail sur le sujet que vous nous avez donné, nous avons essayé d'écrire notre version.

On sait qu'au procès de 1431 l'Inquisition proposa à Jeanne douze articles, nous lui avons posé aussi douze questions et avons donné en son nom douze réponses. Nous soumettons cet échange de questions et de réponses à votre jugement et au jugement du professeur Yves Avril.

Douze questions, douze réponses

Iakov Romanovitch Louchkov (12 ans) et sa grand-mère

- 1 — Quel fut, ma belle enfant, le lieu de ta naissance ?
— Domremy de Lorraine abrita mon enfance.
- 2 — Comment grandissais-tu près de tes père et mère ?
— Le bonheur de prier m'habitait tout entière.
- 3 — Comment te voyaient-ils, les gens de ton village ?
— L'œil noir, le cheveu noir, mais travailleuse et sage.
- 4 — L'ordre d'agir ainsi, qui te l'avait donné ?
— La foi qui vainc le mal m'avait tout ordonné.

5 – Код тэд сетіс, нывьёрт, шонді эббс?

– Енмыс, войтыр да рбдвужа вермбс.

6 – Кытчб тэ гортысь , коньбрбй, мунін?

– Кок туй войнаб, нийт-вирб муні.

7 – Кор тэ, шбвктуг, удж помалін тайбс?

– Вблі сы кадб кызь бти арбс.

8 – Кыйны код Орлеан-нылбс кужбма?

– Компьен матын дофин менб вузалбма.

9 – Кодбс радейтан, донабн шуан?

– Бксань Франция – сбблбмшбр пуан!

10 – Кбсьян бара тэ чужны да овны?

– Оббй : би бна кутї ме повны.

11 – Кодкб бибн доймбм тэд вбчис?

– Ода кора... Кошон менб сотіс...

12 – Коді тэд, нылбй, шубма : «Вежа»?

– Маргарита и Екатерина вежань.



- 5 — La force du soleil, de qui te venait-elle ?
— Du bon Dieu, de mon peuple et de ma parentèle.
- 6 — De chez toi, quelle route as-tu prise en partant ?
— La guerre était au bout, par la boue et le sang.
- 7 — À quel âge, ma belle, as-tu fini d'œuvrer ?
— Quand j'eus vingt-et-un ans, j'avais tout achevé.
- 8 — Pucelle d'Orléans, qui donc a pu te prendre ?
— Le dauphin, sous Compiègne, a choisi de me vendre.
- 9 — Quel est celui, dis-moi, qui règne sur ton cœur ?
— Ma princesse la France a toute ma ferveur.
- 10 — Renaître et vivre encor, n'est-ce pas ton désir ?
— Non, la crainte du feu reviendrait me saisir.
- 11 — Quelqu'un t'a-t-il, enfant, par la flamme blessée ?
— Au mois de mai l'évêque aux flammes m'a livrée.
- 12 — Qui te proclame sainte, ô ma pauvre petite ?
— Mes deux marraines, Catherine et Marguerite.

**Actes du colloque
de Saint-Pétersbourg
18-19 mars 2011**

**« Espoir et Espérance
dans les littératures
française et russe »**

(suite et fin)

La mort et l'espérance

Tatiana Taïmanova
Université d'État de Saint-Pétersbourg

La pensée de la mort a plus d'une fois visité Péguy. S'il éprouve devant la mort une peur naturelle, l'écrivain réfléchit aussi à son aspect philosophique. Il l'examine sur un plan social et historique. En 1900, il écrit : « Le souci que j'avais de l'immortalité individuelle, et qui selon les événements de ma vie a beaucoup varié, me reste. Mais l'attention que je donnais à ce souci de la mortalité, de la survivance et de l'immortalité sociale a grandi en moi. Pour l'immortalité aussi je suis devenu collectiviste. »¹

Il est évident que Péguy pose dès 1900 les bases de ses futures réflexions eschatologiques :

C'est une angoisse épouvantable que de prévoir et de voir la mort collective, soit que tout un peuple s'engloutisse dans le sang du massacre, soit que tout un peuple chancelle et se couche dans les retranchements de bataille, soit que tout un peuple s'empoisonne hâtivement d'alcool, soit que tout une classe meure accélérément du travail qui est censé lui donner la nourriture. Et comme l'humanité n'a pas des réserves indéfinies, c'est une étrange angoisse que de penser à la mort de l'humanité.²

Ce continuel remaniement de son expérience personnelle en conception historico-philosophique est caractéristique de la pensée de Péguy. Son évolution spirituelle, la modification de son rapport à la mort sont indissolublement liés à sa philosophie de l'histoire. La particularité de son modèle de l'histoire réside dans ce qu'il s'écarte du point de vue positiviste et qu'il examine l'histoire à partir de positions chrétiennes. Abordée ainsi, l'histoire terrestre perd tout sens et, avec elle, la peur de la mort. L'histoire éternelle

¹ Charles Péguy, *Encore de la grippe*, A 420.

² Ch. Péguy, *Encore de la grippe*, A 420-421.

céleste devient déterminante pour apprécier la vie de l'homme sur terre, ce qui signifie que son chemin ne peut s'apprécier que du point de vue de l'éternité. La vision de l'histoire, au prisme du christianisme, devient pour lui source d'espérance et d'optimisme eschatologique. Soulignons que l'espérance comme vertu théologique suppose que nous aspirions au bonheur du Royaume des cieux et de la vie éternelle. Pour Péguy même, l'espérance est surtout espérance de la vie éternelle de l'humanité et supériorité de l'histoire éternelle sur l'histoire terrestre.

Pour comprendre plus clairement le caractère eschatologique de la vision historique de Péguy, on peut la comparer aux points de vue d'un philosophe russe du début du XX^e siècle, Nicolas Berdiaev. Pour tous deux, le point de départ est l'idée de la place centrale du Christ dans toute l'histoire chrétienne. Berdiaev écrivait :

C'est à ce fait central, qui ne se répète pas, qu'a abouti toute l'histoire du monde et c'est de lui que part toute l'histoire du monde. Ce caractère unique et sans répétition possible de l'historique, ce lien de l'histoire céleste et de l'histoire terrestre dans le monde chrétien possède une structure historiquement complexe où se sont réfractées toutes les grandes forces spirituelles qui précédaient.¹

Dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* Péguy affirme qu'avec l'arrivée du Christ le monde a connu « la plus grande histoire de la terre », car il n'y avait plus aucune autre histoire terrestre « et aussi la plus grande histoire des cieux »².

Il faut reconnaître que cette idée de l'interpénétration du Temporel et de l'Éternel, présente pratiquement dans toute l'œuvre de Péguy et bien connue de ses lecteurs, avait été pleinement formulée par Berdiaev, qui écrivait :

¹ Nicolas Berdiaev, *Le Sens de l'Histoire. Essai d'une philosophie de la destinée humaine* [1923], Aubier-Montaigne, 1948, pp. 39-40. Pour les citations de cet ouvrage, nous avons préféré à la traduction de Samuel Jankélévitch une version plus proche du texte. [N.d.T.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P 408.

Cette conception d'un processus historique dans lequel s'accomplit l'union du temporel et de l'éternel, se rapprochent et s'identifient l'historique et le métaphysique, ce qui nous est donné dans les faits historiques, dans l'incarnation historique et ce qui se dévoile dans la réalité spirituelle la plus profonde, aboutit à l'unité de l'histoire terrestre avec l'histoire céleste.¹

Dans la naissance de la vision chrétienne de l'histoire, de ce qu'aujourd'hui nous appelons historiosophie, les deux penseurs assignent un rôle dominant au judaïsme, ce qui correspond à la position théologique selon laquelle l'espérance chrétienne prolonge et accomplit l'espérance du peuple élu, qui a comme source et modèle l'espérance d'Abraham : « Lui, au-delà de toute espérance, crut avec espérance, par laquelle il devint le père de nombreuses nations » (*Rm* IV-18).

Dans *Le Sens de l'histoire*, Berdiaev consacre au judaïsme un chapitre particulier, intitulé « Le destin des juifs », où nous lisons ceci :

L'histoire en vérité est un drame qui a ses actes, du premier jusqu'au dernier, qui a son début, son développement intérieur, sa fin, sa catharsis, son accomplissement. Cette interprétation de l'histoire comme tragédie était étrangère à la conscience hellénique : cette conscience d'un achèvement historique, il faut la chercher non dans le monde hellénique, mais dans la conscience et dans l'esprit de l'ancien Israël. L'idée de l'historique a été introduite dans l'histoire universelle par les Juifs, et je pense que la principale mission du peuple juif était d'apporter dans l'histoire de l'esprit humain cette conscience de l'historique.²

Il y a dans *Notre jeunesse* des lignes à première vue paradoxales où Péguy affirme que l'affaire Dreyfus fut une affaire élue et la culmination de trois histoires et de trois mystiques – la juive, la française et la chrétienne. Ces lignes rejoignent la position fondamentale de Péguy sur les principales périodes de l'histoire.

¹ Nicolas Berdiaev, *Le Sens de l'Histoire*, op. cit., p. 33 – expression soulignée par moi [T. T.].

² N. Berdiaev, *Le Sens de l'Histoire*, *ibidem*.

Selon lui, l'humanité a vécu successivement trois grandes époques, correspondant à des expériences spirituelles définies : Judaïsme, Christianisme, Révolution de 1789. Si Péguy a toujours été séduit par le judaïsme, il a même pensé qu'Israël était la personnification même du mysticisme. En témoignent les articles des *Cahiers* pour la défense des juifs, son rapport à l'affaire Dreyfus, les lignes enflammées de *Notre jeunesse*. Ce qui l'attire dans le judaïsme, en particulier quand il pense à cet accomplissement que l'histoire de ce peuple a trouvé dans le christianisme, c'est le dynamisme et le prophétisme du peuple juif qui cherche et cherchera dans les siècles des siècles sa Terre Promise. Ce peuple vivant d'espérance est le peuple de l'Exode. Péguy l'appelle « la race élue de l'inquiétude »¹ et il écrit :

Être ailleurs, le grand vice de cette race, la grande vertu secrète ; la grande vocation de ce peuple. Une remontée de cinquante siècles ne le mettait point en chemin de fer que ce ne fût quelque caravane de cinquante siècles. Toute traversée pour eux est la traversée du désert. Les maisons les plus confortables, les mieux assises, avec des pierres de taille grosses comme les colonnes du temple, les maisons les plus immobilières, les plus immeubles, les immeubles les plus écrasants ne sont jamais pour eux que la tente dans le désert. [...] Ils sont toujours sur le dos des chameaux.²

Ce dynamisme est pour lui extrêmement important, car sa philosophie est fondée sur une série d'antinomies : habitude – mouvement, ossification – liberté, vie – mort. Dans sa dernière œuvre *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, que l'écrivain n'eut pas le temps d'achever, Péguy dresse un bilan et parle de l'âme qui meurt des poncifs, des clichés, des dogmes, des opinions préconçues, de tout ce qui ne bouge pas, qui reste sur place³.

¹ Ch. Péguy, *Notre jeunesse*, C 54.

² Ch. Péguy, *Notre jeunesse*, C 80.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, C 1324-1325.

Pour lui « la mémoire et l'habitude » sont « les fourriers de la mort », à qui il oppose « la jeune enfant Espérance », qui est « essentiellement la contre-habitude. Et ainsi elle est diamétralement et axialement et centralement la contre-mort. »¹

Revenant à la philosophie de Berdiaev, nous voyons que le penseur russe introduit un lien qui unit judaïsme, christianisme, philosophie de l'histoire et eschatologie. Il écrit : « C'est dans le peuple juif que pour la première fois on a compris la possibilité d'une philosophie de l'histoire. »² Et plus loin :

La philosophie de l'histoire, par son origine historique, a un lien indissoluble avec l'eschatologie, elle nous explique pourquoi l'historique est né dans le peuple juif. L'eschatologie est la science de la fin de l'histoire, de son issue, de la résolution de l'histoire universelle. Cette idée eschatologique est parfaitement indispensable pour que soit reconnue et construite l'idée de l'histoire... l'histoire essentiellement est eschatologique, parce qu'elle suppose une fin qui résout, une issue qui résout.³

Quelle est cette issue ? Exactement comme Péguy, Berdiaev estime que « l'histoire elle-même, dans son sens caché, n'est que le mouvement vers le Règne de Dieu. »⁴

Ces points de vue religieux sur l'histoire conduisent les deux penseurs à l'optimisme quant au destin de l'humanité. Péguy, malgré ses attaques contre « le monde moderne », affirme : « Je ne dis pas : Le peuple est perdu. Je dis : Nous avons connu un peuple que l'on ne reverra jamais. »⁵ Et Berdiaev : « L'idée du Règne de

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, C 1326-1327.

² N. Berdiaev, *Le Sens de l'Histoire*, op. cit., p. 33.

³ N. Berdiaev, *Le Sens de l'Histoire*, op. cit., p. 35.

⁴ N. Berdiaev, *Philosophie de l'inégalité. Lettres à des ennemis en philosophie sociale* dans *La Russie à l'étranger*, Léningrad, Lenizdat, 1991, p. 231 (en russe).

⁵ Ch. Péguy, *L'Argent*, C 799.

Dieu est eschatologique et prophétique. C'est sur elle que doit être construite l'unité. »¹

Si l'œuvre de Péguy rencontre chez nos contemporains un vif intérêt – et il est étudié non seulement en France mais pratiquement dans le monde entier –, c'est qu'elle se trouve précéder beaucoup de théories contemporaines de la philosophie de l'histoire et en même temps réfuter certaines conclusions de philosophes et d'écrivains de notre temps. À notre époque, en littérature comme en philosophie, il est convenu de parler de l'épuisement complet des idées de progrès historique, de la fin de l'histoire, de la perte du sens que celle-ci recherche (cela touche surtout ceux qu'il est convenu d'appeler postmodernistes). Cet antihistorisme, qui nous est contemporain et dont les représentants parlent de la fin de l'histoire – quand « il n'y a plus ni temps ni espace ; ils ne sont même plus mélangés mais en quelque sorte confondus ; et plus de Progrès ni de Régression, ni en général d'Histoire humaine »² – est d'un pessimisme désespéré. Péguy, qui met en doute l'idée du progrès matériel, tout à fait revenu des méthodes de la science de son temps et prévoyant bien des malheurs du XX^e siècle (surtout le totalitarisme d'État et le danger de l'autoritarisme intellectuel), déçu des idéaux du socialisme, détrônant politique et idéologie, buvant toute l'amertume de l'injustice de l'organisation du monde, apparemment déçu de tout, put leur trouver une alternative et la justification de l'Histoire. Ses vues ne sont pas si loin de la formule de Hegel, spiritualisant le processus historique et écrivant : « L'histoire universelle est la représentation du processus divin absolu de développement progressif de l'esprit dans ses images les plus hautes, processus à la suite duquel l'esprit atteint sa vérité, la

¹ N. Berdiaev, « Universalité et confessionnalisme » dans *Unification chrétienne*, YMCA-Press, 1933 (en russe) ; texte en ligne : www.hrono.infolibris/lib_b/berd03.html.

² Dmitri Vladimirovitch Zatonski, *Modernisme et postmodernisme. Réflexions sur l'éternel retour des beaux-arts et des autres arts. De l'œuvre d'Umberto Eco à l'Éclésiaste*, Kharkov, Folio, 2000, p. 98 (en russe).

connaissance de soi. »¹ Transportant l'histoire terrestre sur le plan de l'Éternel et du Spirituel, Péguy trouve son sens universel et humain. Aussi ce qui domine dans son lexique, ce n'est pas la politique mais la mystique, l'idéologie mais l'art, le savant mais le témoin, le héros mais le saint. Ces notions qu'on trouve sans cesse chez Péguy permettent de voir dans son œuvre entière une sorte de métatexte où elles interfèrent et se croisent, approfondissant leur sens et leur importance. C'est justement dans ces termes que se crée l'authentique histoire spirituelle (morale) selon Péguy, justement grâce à eux qu'elle est considérée par l'écrivain, malgré tout, sous des couleurs optimistes. Son optimisme historique repose sur les notions d'Espérance et de Foi.

Trad. Y. A.



¹ Hegel, *La Raison dans l'Histoire*.

Le thème de l'espérance dans la poésie russe et la poésie française

Éléna Djoussoïéva

Université d'État de Saint-Petersbourg

Le mot « espérance » présente en français deux variantes principales : *espérance* (f.) et *espoir* (m.). En russe, à côté des variantes надежда (*nadejda*), чаяние (*tchaïanié*), упование (*ouprovanié*), le prénom féminin *Nadejda* est très répandu. Ce qui permet de prendre divers chemins : s'éloigner du nom pour parler de quelqu'un de connu qui porte le prénom de *Nadejda*, ou analyser les œuvres qui portent ce titre, comme la *Nadja* d'André Breton.

J'ai pensé d'abord que, en exploitant le nom propre, je recourrais à une sorte d'échappatoire. Pourtant, cela m'a incitée à réfléchir à son origine et à tenter de trouver dans les différentes langues et cultures des noms qui lui sont apparentés. En Russie, le prénom *Nadejda* fait partie des prénoms féminins les plus répandus, comme *Anna*, *Véra*, *Ékatérina*, *Éléna*, *Irina*, *Lioubov*, *Lioudmila*, *Maria*, *Natalia*, *Olga*, *Tatiana*. Le 17 septembre (le 30 du même mois selon le nouveau style) est le jour où l'on célèbre la mémoire des saintes martyres *Véra*, *Nadejda* et *Lioubov* ainsi que celle de leur mère, sainte *Sophie* ; et cette fête est depuis longtemps célébrée chez nous comme la « fête universelle des femmes » (всесветные бабы именины). C'est la seule fête qui ait été toujours et largement célébrée, même à l'époque soviétique. On célèbre également le « jour de *Tatiana* » (Татьянин день) le 12 janvier, mais c'est au premier chef le jour des étudiants ; et il est moins connu.

Les prénoms *Véra*, *Nadejda*, *Lioubov* sont des calques du grec, et correspondent aux trois vertus chrétiennes. C'étaient ceux de trois filles de 12, 10 et 9 ans qui, à Rome, sous l'empereur *Hadrien*, subirent le martyre, décapitées pour avoir refusé

d'abjurer la foi chrétienne. Il n'existe pas de tels noms dans les cultures préchrétiennes – romaine, grecque et juive. En arabe existent deux noms, masculins, dont le sens rejoint la notion d'espérance : ce sont Amal et Raga (parfois prononcé « Radja »), mais ils n'existaient pas avant l'Islam. Les dieux et les idoles du paganisme étaient plus concrets, plus matériels, plus terrestres. L'amour n'était pas encore compassion, et la foi n'était pas rattachée à l'espérance. C'est seulement en passant par la souffrance que Psyché, dont le symbole était le papillon – apparue beaucoup plus tard, selon les mythes grecs, que les dieux olympiens et se confondant avec Amour (personnification de l'amour terrestre) – annonce la transformation de la conscience humaine et la naissance de valeurs spirituelles, proches du christianisme. Cette transformation est personnalisée dans les trois noms des trois vertus, Foi, Espérance, Charité, qui deviennent des symboles chrétiens : la foi est figurée par la croix, l'espérance par l'ancre et l'amour-compassion par le cœur.

Mais ce n'est pas tout : si nous tentons de trouver les correspondants du prénom de Nadejda dans les langues des pays chrétiens, nous verrons qu'ils existent dans les pays qui professent l'orthodoxie, mais ne se rencontrent presque pas dans les pays catholiques et protestants. Par exemple en serbe, existe Nadia ou Nada, mais pas en tchèque. En ce qui concerne le russe et le français, les faits sont aussi tout à fait éloquentes : en français si on trouve le prénom Espérance, il est très peu répandu, et le prénom de Nadine, proche phonétiquement du diminutif russe Nadia, n'évoque pas l'espérance ; il y a enfin le nom d'Amélie qui vient peut-être de l'arabe Amal¹, mais qui, en français contemporain, n'est pas non plus associé à l'espérance.

En russe toute une série de noms évoque l'espérance. Au XIX^e siècle, un des princes Biélosielski-Biélozverski portait le nom d'Espère (en français, autant que nous sachions, n'existe pas ce nom). En outre, nous avons Fekla (qui en hébreu signifie « accomplie » et en araméen « espérance »), Sperat (vieilli), du latin

¹ On peut penser aussi à l'adjectif grec ἀμαλός ou ἀμαλός, qui signifie « doux », « délicat ». [N.d.T.]

spero espérer, Elpidiphore, des grecs ἔλπις (elpis), « espérance » et φέρω (phérō), « porter ». Il existe aussi le nom d'Amalia, empruntée à l'allemand mais n'ayant absolument aucun sens dans cette langue et se présentant peut-être aussi comme un arabisme.

Cette abondance témoigne de l'importance que revêt la notion d'espérance dans la mentalité russe, et l'intérêt que certains auteurs français lui portent laisse entrevoir une certaine proximité avec l'esprit russe. On peut prendre comme exemples l'œuvre de Charles Péguy, en particulier *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, et un des derniers poèmes d'Alfred de Musset, « L'espoir en Dieu », plein d'élévation, d'intentions morales et d'espoir d'obtenir la foi.

Il faut dire que l'espérance était un thème constant des réflexions de Péguy, en particulier dans sa maturité. Pour Péguy, l'espérance est la plus importante des vertus chrétiennes, dans la mesure où elle ne risque pas comme la foi l'endurcissement : or pour lui, ce qui était trop endurci, ce qui ne laissait plus aucun doute, était mort (c'est souvent le sujet de ses méditations dans ses dialogues avec Clio), alors que ce qui est encore faible, le germe, le bourgeon, qui n'est pas encore arbre, c'est ce qui est vivant. Voilà pourquoi le poète appelle cette vertu « la petite fille espérance » (dans la réalité la sainte Nadejda n'avait que 10 ans !). Voilà pourquoi, selon lui, l'espérance est la première qualité qu'acquiert l'âme de l'homme sur le chemin vers Dieu, vers Dieu qui nous dit : « Soyez comme des enfants ».

On mentionnera aussi la rencontre qu'Alexandre Dumas père fit de la comtesse Evdokia Petrovna Rostopchine, au cours de son voyage en Russie en 1858, décrit dans les esquisses de voyage *De Paris à Astrakan*. Née Suchkova et poétesse de grand talent, la comtesse Rostopchine lui envoie dans une de ses lettres une traduction en français mot-à-mot d'une poésie de Pouchkine dont il n'existait alors que des copies : « Dans les profondeurs des mines de Sibérie » (1827), dédiée aux Décembristes. Le poète y parle de l'espérance, sœur fidèle du malheur, qui réveille chez les condamnés au bagne le courage et la joie, dans la mesure où c'est l'espérance de la liberté. Dumas fit lui-même de cette traduction littéraire une poésie, plus tard publiée en France.

L'espérance a fait chanter la poésie russe, avant et après Pouchkine. Je pense à une autre étape franco-russe dans cette orientation. En décembre 1935 les éditions berlinoises Petropolis publièrent *Якорь* (« *L'Ancre* »), la première et la seule anthologie de poésie russe à l'étranger parue avant la Seconde Guerre mondiale, due à Georges Adamovitch ainsi qu'à Michel Kantor et datée officiellement de 1936. Y figurent 77 poètes de la première vague d'émigration, dont la majorité (51) comme les deux éditeurs, vivaient ou avaient vécu en France, principalement (46) à Paris. Y figurent aussi d'autres centres de la culture russe à l'étranger, Helsingfors (auj. Helsinki), Varsovie, Belgrade, Reval (auj. Tallinn), Harbin. Le recueil se distingue non seulement par la dispersion géographique des auteurs mais aussi par leur différence d'âge : le plus âgé des auteurs, Dimitri Mérejkovski a 70 ans, le plus jeune, N. Chtcheglov, 25 ans.

Le recueil est divisé en six parties : la première présente les œuvres des poètes de la vieille génération, qui se sont fait connaître dès avant leur départ de Russie comme Ivan Bounine, Vladimir Khodassiévitch, Georges Ivanov ; les parties suivantes sont consacrées à des poètes dont les débuts suivirent leur arrivée à l'étranger.

Dans la deuxième partie, écrivent les éditeurs, entrent des poètes qui ont vécu en France ; dans la troisième, des auteurs qui sont proches de la société pragoise des « Scythes » ; dans la quatrième un groupe qu'il est convenu d'appeler le groupe de Berlin [...] ; la cinquième rassemble des poètes d'Extrême-Orient ; enfin dans la sixième ont trouvé place des auteurs qui vivent dans différents lieux de la diaspora russe.¹

Cette division géographique de l'anthologie nous permet de percevoir quel était l'état d'esprit de ces enclaves poétiques. Les thèmes qui caractérisent les textes venus de Paris sont la mort, la solitude, la perte du sens de la vie, mais chez les poètes de la vieille génération (sur les 19 auteurs représentés dans la première division, deux seulement, Igor Sévérianine et Vadim Gardner, ne

¹ *Якорь* (« *L'Ancre* »), Berlin, Petropolis, 1935, p. 8.

vivaient pas en France et deux, Constantin Balmont et Viatcheslav Ivanov, ne vivaient pas à Paris) ces pensées s'expriment avec une grande force, et leur résistance est pleine de courage et d'espérance. Ainsi Marina Tsvétaïéva écrit-elle dans « Le cor de Roland » :

Одна за всех – из всех – противу всех,
Стою и шлю, закаменев от взлету,
Сеи громкий зов в небесные пустоты.
И сеи пожар в груди – тому залог,
Что некий Карл тебя услышит, Пор!¹

À sa condition d'« orpheline », à la perte de la Patrie elle résiste comme une vraie Jeanne d'Arc. Tandis qu'on lit chez Lidia Tchervinskaïa, qui appartient aux « Jeunes » :

[...] на усталой земле,
Даже в счастье своем человек одинок
И доверчиво-страстный его монолог
Растворится в сонном и ровном тепле...²

Ce n'est en aucun cas un appel au combat, mais plutôt une plainte, qui n'a ni la force de Tsvétaïéva ni la passion.

Les « Berlinois » sont moins tragiques, moins arrachés à leur pays et chez certains même on perçoit l'espoir du retour. Ainsi, Iouri Djanoumov écrit :

И вновь над Берлином сентябрьская просинь...
Мы вспомним когда-нибудь эти недели!
Как пасынки вспомним чужбинную осень
Под дремные песни российской метели.¹

¹ *L'Ancre, op. cit.*, p. 47 : « Seule pour tous – de tous – contre tous, / je me tiens et j'envoie, pétrifié dans l'envol, / cet appel sonore dans les solitudes célestes. / Et cet incendie dans la poitrine – gage / qu'un certain Charles t'entendra, ô Cor ! »

² *L'Ancre, op. cit.*, p. 139 : « Sur la terre lasse, / Même dans le bonheur l'homme est seul / et, confiant et passionné, son monologue / se dissout en chaleur indolente et égale... »

Le motif de la solitude est absent des poèmes venus de Harbin. Ils sont pleins d'audace et de courage comme chez Alexis Atchaïr qui, montant même dans la barque de Chronos, prie sa jeune amie, qui ne fait que commencer à vivre, de ne pas se laisser aller à la nostalgie et de ne pas s'accuser, car la fin d'un jour signifie le commencement d'un nouveau :

Не огорчайся, друг мой юный, полно ! –
что тьма, что свет ?
От грани дня отчалившая полночь
плывет – в рассвет.²

À Helsinki on sent la proximité de la Russie... et son hostilité aux exilés. Dans son poème « Sur la frontière russe » Serge Voïtsékhovski lui demande :

Целовать ли тебя – не знаю.
Кто ты – мать или лютий враг ? –³

tout en continuant à « prier Dieu en silence » :

Да минуют же годы эти,
И да будет и мне дано
При дневном, при свободном свете
Поступаться в твое окно.⁴

¹ *L'Ancre, op. cit.*, p. 171 : « Et à nouveau au-dessus du septembre berlinois le bleu du ciel... / Nous nous souviendrons un jour de ces semaines ! / Comme des parias nous nous souviendrons de l'automne étranger / sous les chants endormants de la tempête de neige russe. »

² *L'Ancre, op. cit.*, p. 178 : « Ne t'afflige pas, mon jeune ami, c'est assez ! / qu'est-ce que le brouillard, qu'est-ce que la lumière ? / des confins du jour le minuit qui a démarré / vogue – vers l'aurore. » Atchaïr est le pseudonyme de Alexis Alexeïévitch Gryzov, né à Atchaïr (province d'Omsk).

³ « T'embrasser – je ne sais / qui tu es – mère ou féroce ennemi ? »

⁴ *L'Ancre, op. cit.*, p. 190 : « Et passent ces années, / Et il me sera donné / À la lumière du jour, à la libre lumière / De frapper à ta fenêtre. »

Certes, l'anthologie n'est qu'une sorte d'instantané de la situation de la poésie émigrée à cette époque mais pour chacun des auteurs, l'espérance est bien l'ancre de salut qui permet de faire courageusement face à son destin.

Remarquons en passant que, dans les pages du recueil, ce n'est pas par hasard si l'on rencontre des images-symboles qui évoquent l'âme : Psyché (« La favorite » d'Antonin Ladinski), les poètes-oiseaux (« Solde de printemps » d'Alia Golovina), les papillons (« Nous dans un monde de verre transparent... » de Ladinski, « La parole s'est faite transparente » de Iouri Choumakov), car c'est justement selon nos représentations que prend naissance dans l'âme l'espérance, et c'est par elle que l'âme vit.

L'anthologie eut un grand succès : à la sortie du recueil réagirent même des auteurs qui y figuraient comme Vladislav Khodassiévitch, Lev Gomolitski, Iouri Mandelstam, Iouri Térapiano. Comme le remarque Oustinov, « la vieille génération – Vladimir Weidlé, Pierre Bitsilli et même l'éternel adversaire d'Adamovitch, Khodassiévitch – estimèrent que le contenu de *L'Ancre* était assez réussi et objectif. Les littérateurs de la jeune génération pour leur part restèrent insatisfaits : les griefs se résumaient principalement au fait que leur groupe ou leur ville n'avait pas obtenu une place suffisante, et quant aux autres qu'on pouvait tout simplement ne pas les imprimer. »¹

Selon Weidlé, ce qui intéressait les responsables de l'anthologie, ce n'était pas « tant, chez tel auteur, le caractère de tel ou tel poème... que son caractère dans l'ensemble de la poésie émigrée, choisissant ce qui rapprochait les poètes et non ce qui les opposait l'un à l'autre. » Ce qui les unit surtout, c'est un ton, qui est particulièrement manifeste chez les « Parisiens ». On peut le définir comme un « refus de tout embellissement et [...] *enjouement*, de tout ce que qu'on appelle pittoresque et sonorité, un rapport soupçonneux à l'égard de tout ce qui n'est que littéraire, et peut-être, à l'égard de la parole même ; la poésie doit s'exprimer non tant par le mot qu'entre les mots. La plus grande importance est

¹ *L'Ancre*, *op. cit.*, pp. 335-336.

accordée à la musicalité, conçue avant tout comme la mélodie du vers, même si cette mélodie ne doit en aucun cas se suffire à elle-même... »¹ De ces poètes on peut dire « ce que Lafargue disait de Baudelaire : tous savent *se raconter sur un modèle de confessionnal*... La mort ou l'avant-mort n'est pas seulement leur sujet principal... mais un principe formel déterminant de leur vers. À un mourant ne conviennent pas des habits bariolés, et dans sa chambre il n'est pas admis de parler fort »². L'anthologie est un monument aux poètes russes qui « dans une sorte d'espérance désespérée composent encore des vers, – sans la Russie, pour la Russie »³.

Gomolitski, qui donne à son article le titre de « Symbole de l'espérance », mots empruntés au poème de Boratynski (d'ailleurs ce sont « les mains de marins marseillais » qui y remontent « l'ancre – symbole de l'espérance »), voit dans le recueil la preuve de l'apparition « d'un milieu littéraire » et la possibilité « de suivre les courants latents de la poésie émigrée »⁴. Il souligne « la différence entre le ton général des poésies *parisienne* et *pragoise* ». « L'idéal du Parisien, c'est la maîtrise. Pour lui le mot, sinon une fin en soi, est en tout cas une valeur certaine [...] L'idéal même d'un Parisien serait atteint si en poésie on pouvait se passer complètement de mots. »⁵ Selon lui, le thème principal des poètes de Paris, ce n'est pas le thème de la mort, mais le thème de l'agonie, comme chez Adamovitch :

И медленное умирание
без всяких надежд впереди.⁶

Cependant chez les jeunes « Parisiens », les poètes Alexandre Guinguer, Iouri Sofiev, Vladimir Smolenski, on peut trouver également des vers où s'exprime la volonté de vivre

¹ *L'Ancre, op. cit.*, p. 219.

² *L'Ancre, ibidem*.

³ *L'Ancre, ibidem*.

⁴ *L'Ancre, op. cit.*, p. 223.

⁵ *L'Ancre, op. cit.*, p. 224.

⁶ *L'Ancre, op. cit.*, p. 225 : « Et une lente agonie / sans aucune espérance devant nous. »

malgré fatigue et impuissance. C'est justement la jeune génération de poètes qui justifie le titre du recueil.

Bitsilli, montrant l'influence d'Annenski, de Blok et de Rimbaud, parle d'une « conscience nocturne » qui permet aux poètes de pénétrer dans la « quatrième dimension ». La parenté intérieure de la poésie contemporaine avec ces génies leur permet, en voyant la vie telle qu'elle est, de surmonter l'impasse dans laquelle (selon Bergson) la Raison a engagé l'esprit humain. L'apparition de l'anthologie dit que la poésie n'est pas morte mais cela témoigne de « la valeur de l'expérience spirituelle dont la nouvelle poésie est issue »¹.

Térapiano est le seul à parler de la nécessité de confronter « l'œuvre des jeunes poètes de l'émigration à l'œuvre de leurs contemporains qui se trouvent en Russie »², pour autant que la division de la nouvelle littérature russe en « soviétique » et « émigrée » soit une fiction, mais « l'épuisement de la poésie lyrique, sorte de *fatigue* de la poésie, se fait sentir en Russie soviétique à un bien plus fort degré que dans l'émigration »³. L'absence de talents puissants, compensée chez Alexandre Jarov, Joseph Outkine et Alexandre Bézymenski par le pathos de la poésie prolétarienne et chez Ilya Selvinski par des recherches formelles, a abouti chez les poètes de la plus récente génération soviétique à une mollesse du tempérament » et à « la faiblesse formelle », leurs vers « sont loin d'atteindre le niveau moyen de la poésie émigrée »⁴. Malgré le talent incontestable de Nicolas Braun et de Simon Kirsanov, « le centre de gravité de la vie poétique de l'époque présente se trouve en émigration »⁵. Le contact des poètes poètes russes vivant à l'étranger avec la vie spirituelle de l'Occident et, au premier chef, de la France « qui se trouve au centre de la vie intellectuelle et artistique du monde entier »⁶, leur

¹ *L'Ancre, op. cit.*, p. 219.

² *L'Ancre, op. cit.*, p. 239.

³ *L'Ancre, op. cit.*, p. 240.

⁴ *L'Ancre, ibidem.*

⁵ *L'Ancre, op. cit.*, p. 245.

⁶ *L'Ancre, op. cit.*, p. 241.

a permis de « sortir des limites d'expériences étroitement nationalistes. L'esprit d'universalité humaine, qui caractérise la culture française, la question de l'homme, de sa place dans le monde contemporain, [...] la question de la liberté et du collectivisme, les quêtes religieuses de l'Occident »¹ ne sont pas sans avoir laissé en eux des traces.

Ainsi peut-on affirmer que le thème de l'espérance a été un des chaînons liant la poésie française et la poésie russe, la culture française et la culture russe.

Trad. Y. A.



¹ *L'Ancre, ibidem.*

Les voyageurs de l'Espérance **Un récit pour la jeunesse de Georges Duhamel**

Élizavéta Léguenkova
Université des sciences sociales et humaines de Saint-Pétersbourg

« L'espérance est un emprunt fait au bonheur »
Joseph Joubert (1774-1824), Pensées

« L'espérance », un des concepts universels, appartient aux valeurs de la conscience tant laïque que religieuse. Dans le christianisme, l'espérance entre au nombre des vertus théologiques fondamentales à côté de la foi, de la charité et de la miséricorde. Dans la langue française il existe deux mots différents : espoir et espérance, le premier étant interprété dans un sens profane et fondé sur la raison, le second ayant un sens religieux, étroitement lié à la spiritualité, et issu de la foi. Espoir, c'est la foi dans l'avenir sur la terre ; espérance, c'est l'espoir en Dieu et en la vie éternelle.

Pratiquement pendant toute sa vie, Georges Duhamel se déclara agnostique, ce qui ne l'empêche pas, dans son œuvre, en raison de son universalité, d'utiliser souvent des motifs chrétiens, des notions et des réalités bibliques. Il suffit de rappeler les allusions bibliques présentes ne serait-ce que dans les titres de ses romans *La Terre promise*, *Suzanne et les jeunes hommes*, *La Passion de Joseph Pasquier*, etc. Dans la *Chronique des Pasquier*, Duhamel raisonne souvent sur la foi, la grâce et le salut : « Je suis un lecteur assidu, un lecteur vigilant des Écritures. Je ne lis pas du même œil le Nouveau Testament, où je vois le message essentiel de la sagesse humaine. »¹ Homme de culture européenne, surtout de

¹ Georges Duhamel, « Entre l'optimisme et l'Apocalypse », *France-Illustration*, 9 mai 1953.

culture chrétienne, Duhamel parle dans sa langue, mais y introduit son interprétation des concepts qui s’y trouvent. L’espérance ainsi que les autres notions chrétiennes sont traitées par lui à la lumière d’une conscience non religieuse, qui fournit des orientations morales à notre monde compliqué mais sans insister sur les perspectives d’une existence posthume. De ses œuvres sont absents les motifs eschatologiques, si présents par exemple chez son contemporain russe Nicolas Berdiaev. Mais, parlant de l’espérance, Duhamel utilise bien le mot « espérance » en en soulignant la composante spirituelle, et non le mot espoir traité comme le fruit d’une raison matérialiste.

Témoin et participant des deux guerres mondiales comme médecin et chirurgien, Duhamel savait par expérience et non par ouï-dire ce que signifie l’espérance dans la vie de l’homme et, en particulier, de l’homme qui vit à une époque de cataclysmes mondiaux. La tentative de saisir ce sens et de ramener l’espérance dans une perspective historique caractérise son cycle romanesque des *Pasquier* (1932-1944). Les romans français des années 1920-1930 de ses confrères de plume, Jules Romains (*Les Hommes de bonne volonté*), Roger Martin du Gard (*Les Thibault*), sans oublier André Malraux et *L’Espoir*, interprètent aussi le concept d’espérance dans le contexte de la Première Guerre mondiale ou de la Guerre civile en Espagne. En 1947, Duhamel publia les journaux qu’il avait rédigés pendant la Seconde Guerre mondiale, sous le titre *Les Mémoires de l’Espérance*. Dans la préface en particulier, il écrit ces lignes : « Maintenant il nous faut rassembler nos forces pour, chaque jour et chaque minute de chaque jour, sauver l’espérance bénie dans le désordre du siècle. »¹

Le milieu du XX^e siècle, moment où Duhamel écrit son petit récit *Les Voyageurs de l’espérance* (1953), fut marqué par une nouvelle rupture dans la conscience humaniste, quand l’humanité, encore mal remise des horreurs de la Seconde Guerre mondiale, se trouva face à face avec la menace d’un conflit atomique. Les bombardements atomiques d’Hiroshima et de Nagasaki, les 6 et

¹ *Journal du docteur Georges Duhamel rédigé entre août 1944 et décembre 1946*, Mercure de France, 1947.

9 août 1945, les premiers dans l'histoire, manifestèrent la capacité de l'humanité à accomplir un suicide massif et les expériences atomiques qui suivirent¹ déclenchèrent dans le monde entier non seulement une vague de protestations, mais aussi une réflexion philosophique. À la mi-décembre 1952, Duhamel fait un voyage au Japon, dont il rend compte dans son livre *Le Japon entre tradition et avenir* (1953). Il visite Hiroshima « première ville victime de l'ère atomique », d'où il rapporte une pierre ramassée sur les bords de la rivière Hiroshima ; devant l'entrée de la mairie il est bouleversé par les traces d'un homme brûlé par l'explosion atomique demeurées imprimées sur les marches. Toutes ces impressions deviennent le ferment de ses ouvrages des années 1950 : le grand déluge et l'Apocalypse comme hallucination poursuivent son héros Patrice Périot (*Le Voyage de Patrice Périot*, 1950), et c'est à un Apocalypse intérieur qu'aboutit le héros de son roman *Les Voyageurs de l'Apocalypse* (1957) ; le siècle atomique est également l'objet de diverses réflexions dans ses articles². Néanmoins, toute sa création est caractérisée par une volonté de conserver l'espérance et la foi dans la raison de l'humanité.

Les Voyageurs de l'Espérance est un récit amer au sous-titre explicite : « Récit de l'ère atomique ». Il appartient au genre de la science-fiction et est destiné à la jeunesse. Duhamel l'a dédié à ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, en qui il mettait de grandes espérances, sûr qu'ils échapperaient aux erreurs de leurs prédécesseurs. Les terribles perspectives d'holocauste atomique décrites dans ce livre soulevèrent une tempête d'indignation parmi les adeptes de la littérature « rose » pour la jeunesse. Dans une enquête consacrée à l'évolution de la littérature enfantine dans la période d'après-guerre, le critique Paulette Charbonnel remarque la brusque évolution de ce genre, évidente en particulier dans le livre de Duhamel sur la menace atomique, et elle met en

¹ Le premier test de la bombe à hydrogène eut lieu aux États-Unis le 1^{er} novembre 1952.

² G. Duhamel, « Sur la bombe atomique », *France-Illustration*, 22 mars 1952 ; « Réflexions sur la bombe atomique », *France-Illustration*, 26 août 1952 ; « Scènes de la vie future », *Annales : Conferencia*, octobre 1951.

garde les parents : « Certaines pages sont tellement atroces et certaines considérations tellement discutables qu'il faudrait que les parents prennent chacun la responsabilité de le faire lire à leurs enfants. »¹

À première vue, par rapport à la littérature d'aventure des périodes précédentes, le livre de Duhamel paraît double : si on y reconnaît facilement les motifs utopiques, les réminiscences de *Robinson Crusoé*, on repère des analogies avec la parabole de l'arche de Noé. Mais ces traits archétypiques, enracinant le récit Duhamel dans la tradition littéraire européenne, on y voit également apparaître d'une part la différence qui se manifeste dans le réexamen des notions éternelles progrès/régression, civilisation/état sauvage, science/religion, connaissance/sagesse au XX^e siècle, d'autre part la responsabilité pour le destin de l'humanité qui repose sur les épaules de la nouvelle génération, celle des petits-enfants de l'écrivain.

Certains personnages du livre raisonnent : « Malheureusement, notre histoire est quand même différente de celle de Robinson [...]. Robinson survivait à un naufrage ; mais [...] le monde n'était pas, comme aujourd'hui, tourmenté par d'inimaginables catastrophes. »² « Oh ! L'Espérance est un charmant navire, mais ce n'est pas l'arche de Noé. »³, assure le personnage principal, et de poursuivre :

Je n'ai pas eu l'honneur, comme notre illustre ami Noé, d'héberger pour ce voyage incertain, tous les animaux de la création. [...] Je n'ai pu prendre que ceux de mon clan. Mais j'ai sauvé le chien, le chat et la petite mouche Zara. Si nous échappons aux malheurs, à la destruction, je ferai peindre, sur la coque de L'Espérance, les armoiries de la famille. J'inventerai des armoiries et je n'oublierai pas Zara que l'on verra voletant, tout en haut de l'écusson.⁴

¹ Question 4 de Paulette Charbonnel, « Questionnaire », *Enfance*, vol. 9, n° 3, 1956, pp. 103-105.

² G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*. *Récit de l'âge atomique*, Omnium Variétés, 1956, p. 105.

³ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, *op. cit.*, p. 47.

⁴ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, *op. cit.*, p. 64.

Duhamel raconte l'effroyable ébranlement du monde qu'entraîne l'arsenal atomique. Surpris par la catastrophe imprévue, le chef du clan Fromond, Emmanuel, essaie de comprendre ses raisons :

Si cette catastrophe prodigieuse, comparable vraiment à celles qui se sont produites sur notre planète il y a des millions de siècles, si cette catastrophe sans nom a pour principe une imprudence des hommes, c'est-à-dire le déclenchement d'une bombe atomique d'une puissance énorme... Mais où a-t-elle éclaté, cette bombe. Dans le ciel, sur le sol, dans la profondeur des eaux ?¹

La famille Fromond, surprise par la catastrophe mondiale la veille d'un périple sur leur yacht « L'Espérance », a le temps de se réunir, du plus petit au plus grand, dans l'arche familiale et de la laisser aller au gré des vagues furieuses à la rencontre de l'inconnu. Ce qui les meut, c'est l'espérance qui conduit au salut. Ne perdant pas son optimisme Emmanuel assure : « Notre voyage n'est pas un voyage de mort, mais un voyage de salut. »²

Dans l'art représentatif chrétien, le navire aussi bien que l'ancre, symbolisant l'espérance dans la tempête, étaient depuis très longtemps les attributs de l'espérance. « L'Espérance ! L'Espérance ! Je vais peut-être, au seuil de cette nouvelle nuit, m'enivrer d'orgueil en m'enivrant d'inquiétude et de crainte. Mais j'ai le sentiment que jamais bateau n'a mieux mérité que le nôtre de s'appeler *L'Espérance*. »³, juge Emmanuel.

Errant par les mers, la grande famille Fromond (trois générations : les époux Emmanuel et Alice Fromond, son frère Guillaume, leurs enfants, Frédéric et sa femme Geneviève, Lucas et sa femme Félicité, Vincent, et leurs petits-enfants Nicolas, Bruno, Catherine, Fabien et Denise et aussi le jardinier-marin Grégoire avec sa femme Gervaise) échappe à une foule de dangers, rencontre des monstres, des trombes, des victimes de la catastrophe, voit des objets engloutis et des villes entières sous la

¹ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 72.

² G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 68.

³ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 63.

masse des eaux. À la fin du voyage ils se retrouvent sur la cime d'une montagne qui émerge des eaux. Là ils fondent la colonie de Fromondville et la République Alissienne.

Dans cette histoire à première vue sans prétentions, les mésaventures de la famille Fromond qui échappe à une catastrophe mondiale à bord du yacht « L'Espérance », Duhamel a pu concentrer ses pensées et convictions qu'il avait plus d'une fois exprimées dans ses ouvrages précédents et dont il continua de parler par la suite sans se lasser¹. Il y exprimait l'angoisse devant les destinées de l'humanité, enivrée de ses réussites scientifiques, de son pouvoir et de sa raison toute puissante.

[L'agnostique Emmanuel] se surprip à refermer ses deux mains l'une sur l'autre et à penser avec une véritable pitié à tous ceux qui l'entouraient, puis à tous les autres hommes qui se trouvaient, à cette même heure, sans doute, en péril à la surface du monde bouleversé. Car cette inondation marquait peut-être le commencement d'un malheur universel. Peut-être que la petite Terre, la planète chérie des hommes, sous les efforts de personnes irresponsables et follement imprudentes, allait connaître des cataclysmes comparables à ceux qui avaient, pendant des siècles de siècles, marqué la suite de son histoire, bouleversé le sol, soulevé les montagnes, creusé les océans.²

On trouve là cette thèse que Duhamel a reprise bien souvent dans différents ouvrages : la science n'a rien de commun avec la sagesse. Ce n'est pas par hasard qu'Emmanuel, exprimant le point de vue de l'auteur, dit : « Les hommes auraient pu comprendre, dû comprendre que l'on ne joue pas indéfiniment avec les forces élémentaires... Mais je parle comme si les hommes étaient raisonnables, comme si la science était sœur de la sagesse. »³ Il est

¹ Cf. G. Duhamel, *Civilisation*, Mercure de France, 1918 ; *La Possession du monde*, Mercure de France, 1919 ; *Scènes de la vie future*, Mercure de France, 1930 ; *Géographie cordiale de l'Europe*, Mercure de France, 1931 ; *Homère au XX^e siècle*, Union Latine d'Éditions, 1947 ; *Le Japon entre la tradition et l'avenir*, Mercure de France, 1953 ; *Problèmes de l'heure*, Mercure de France, 1957 ; *Problèmes de civilisation*, Mercure de France, 1961.

² G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 51.

³ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 72.

significatif que son frère Guillaume, savant mathématicien remarquable, membre de quantité d'académies, personnifiant la science contemporaine, homme non seulement érudit mais aussi sage, s'accuse d'avoir provoqué la catastrophe : « Si j'avais achevé en temps utile mon grand ouvrage sur la trigonométrie sphérique, hein ! nous n'en serions pas où nous sommes. »¹

Essayant de le détromper, Emmanuel pense tout de même : « La science est un ensemble de connaissances liées entre elles. C'est un bloc. Et si certains hommes savants déchaînent des fléaux, nous y sommes peut-être pour quelque chose, même ceux qui, comme moi, ont passé leur vie à étudier les bêtes de la mer et à regarder dans leur microscope... »²

Guillaume meurt au moment où, semble-t-il, la vie des Fromond sur l'île déserte commence à s'arranger. Sa mort symbolise la fin de la science, conduite à nulle part par le culte de la raison. Et la croix qui est élevée sur sa tombe témoigne de la réconciliation dans les cœurs des Fromond de la science et de la foi.

Après la mort de Guillaume, Emmanuel dit :

Il faudra sans doute bien des années pour que les hommes survivants construisent une civilisation digne de leur histoire, pour qu'ils s'accoutument à vivre sur les terres émergées, pour qu'ils recopient et redistribuent, à la surface du globe tourmenté, ce qu'il y a de meilleur dans les livres échappés à la catastrophe, pour qu'ils trouvent enfin les chemins de la paix. Ainsi donc, demeurons quelque temps dans ce lieu d'asile, apprenons à nous défendre contre la nature et contre nous-mêmes. Travaillons, et peut-être retrouverons-nous le sens de la vie, la paix de l'âme, la grâce ! Oui, peut-être la grâce nous sera-t-elle accordée de n'être pas indignes de notre salut et de la faveur du destin. [...] La sagesse nous conseille, aujourd'hui de rester où nous sommes et d'y rester un ou deux ans. Si les hommes se querellent encore, tenons-nous à l'écart jusqu'au jour où la paix les aura visités.³

¹ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 167.

² G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, *ibidem*.

³ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., pp. 186-187.

Dans les conditions où « le monde va changer son climat et son aspect »¹, les personnages du livre traversent différents stades de la construction du clan – du régime d'autorité, à la tête duquel se trouve Emmanuel, qui dirige adroitement et fermement la vie sur le navire, jusqu'à fondation de la république libérale d'Alissa où chacun a droit à la parole. La vie sur l'île s'organise peu à peu mais, dans le même temps, Emmanuel est déchiré « par l'angoisse et par l'espérance »². Au commencement de sa carrière d'écrivain comme critique sévère de la civilisation technique, on accusait souvent Duhamel de rousseauisme, de passéisme ; on lui reprochait d'appeler l'humanité à la régression vers la caverne, au refus du progrès, au retour à une condition sauvage. Il semblerait qu'en échouant dans une île déserte ses personnages soient contraints de retourner à la condition sauvage. Mais, dans une conversation avec ses petits-enfants, Emmanuel rejette totalement cette perspective :

Si nous étions des sauvages, ce serait quand même trop simple. Mais nous sommes des gens très civilisés qui se trouvent pour le moment [...] dans l'obligation de vivre comme des sauvages [...] à cause de messieurs très intelligents qui ont fait une énorme sottise. [...] N'empêche que les fils prodiges sont toujours mieux accueillis que le fils fidèle. Cela n'a pas changé depuis les *Écritures*. Je veux bien reconnaître que nous ne sommes pas des sauvages, mais que les événements nous ramènent aux temps bibliques. Depuis notre départ de la maison, je pense tous les jours à la Genèse, avec cette différence qu'il s'agit plutôt d'une destruction, aujourd'hui, que d'une création.³

Ayant compris que la catastrophe saisissait du monde entier, et qu'il leur était échu, dans le chaos général, d'essayer courageusement de rester les maîtres de leur destin, les Fromond essaient de recréer une civilisation, en tenant compte des erreurs passées de l'humanité. Aussi, ayant reçu par un avion qui survolait leur camp une invitation à retourner dans le monde des

¹ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 101.

² G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 131.

³ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 138.

survivants, les Fromond prennent la sage décision de rester sur l'île et de continuer à construire leur civilisation.

Au début du livre Emmanuel dit : « Quand on monte sur un bateau qui s'appelle *L'Espérance*, il ne faut pas désespérer.¹ » Pendant toute la durée de leur robinsonade cette conviction ne quitte pas les personnages. Mais qu'espèrent-ils donc, le sage Emmanuel et avec lui tous les personnages adultes du livre ? Ils organisent l'instruction des enfants qui comprend les matières les plus diverses, des mathématiques et des sciences naturelles à la musique et au latin. « Tout le problème est de former les esprits, de les habituer à résoudre des difficultés », estiment-ils. La conviction de Duhamel est qu'à la base de la civilisation authentique repose non la tendance vers l'autodestruction, mais un principe créateur. La nouvelle civilisation ne doit être pas être bâtie à partir de rien, à sa base il doit y avoir la culture, transmise de génération en génération. Dans l'édification de cette nouvelle civilisation sont engagées des valeurs comme le travail, la vigilance et la prudence, le bon sens, la patience, l'amour de la nature, l'aspiration à la connaissance, le culte du document écrit, la conservation de la mémoire du passé. Pour Duhamel la civilisation chrétienne est « la patrie de beaucoup d'hommes » et ses héros si différents, agnostiques comme Emmanuel ou croyants comme la femme Alissa, construisent ensemble la nouvelle civilisation, qui rassemble croyants et incroyants. Selon la remarque tout à fait juste d'Arlette Laffait, « l'espérance de Duhamel, c'est que la vigilance de quelques sages – tels qu'Emmanuel Fromond – épargne aux hommes le malheur d'une pareille régression. »³

Depuis la publication des *Voyageurs de « L'Espérance »* s'est écoulé plus d'un demi-siècle, mais le livre a de nos jours une résonance plus que jamais actuelle. L'humanité, qui a vécu l'épreuve de Tchernobyl, a fait face tout à fait récemment, en mars

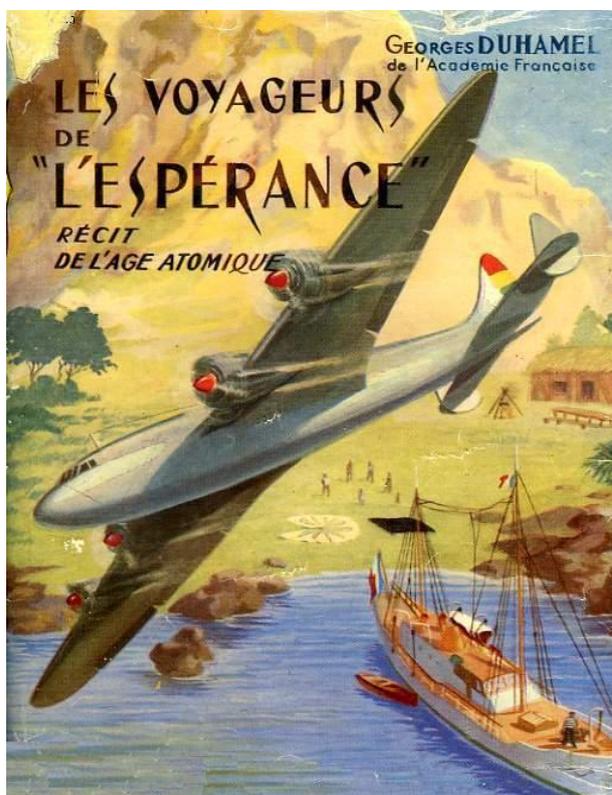
¹ G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 45.

² G. Duhamel, *Les Voyageurs de « L'Espérance »*, op. cit., p. 150.

³ Arlette Lafay, « L'avenir des temps modernes. L'aventure de l'Espérance », *Les Cahiers de l'Abbaye de Créteil*, hors-série : « Duhamel revisité », novembre 1998, p. 203.

2011, à une catastrophe nucléaire, offerte pour la seconde fois par l'« atome pacifique ». Les événements du 11 mars 2011 à la centrale nucléaire de Fukushima nous incitent à relire ce livre de Duhamel en nous demandant si l'humanité de notre temps fait siennes les erreurs des générations précédentes et si elle peut espérer survivre à un siècle qui sans cesse lui offre les tragiques surprises des toutes nouvelles technologies.

Trad. Y. A.



Georges Duhamel, *Les Voyageurs de L'Espérance* ». Récit de l'âge atomique
Librairie Gedalge, « Les Loisirs de la jeunesse », 1953

Documents

Kazimierz Woźnicki¹

Littérature française. Charles Péguy²

Charles Péguy : Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc, Paris, Plon, 1910 - Notre Jeunesse, Paris, Ollendorf, 1910. - Œuvres choisies, Paris, Grasset, 1914.

I

Des informations très curieuses sont parvenues à la presse polonaise concernant Charles Péguy. Ainsi, dans un journal on écrit que Péguy, après un passé littéraire orageux, est considéré maintenant comme l'un des conservateurs les plus notables ! Il est vraiment difficile de déterminer par quelle voie cette curieuse information a pu nous parvenir, et ce fait est d'autant plus étonnant que tout récemment, il y a quelques mois, quand l'Académie française attribua à Péguy une récompense assez importante (8000 francs), tous les journaux parisiens, y compris les plus importants, ont consacré à cet auteur et à son action présente de longs articles. Il faut donc d'une certaine façon réhabiliter

¹ Kazimierz Woźnicki (1878-1949) a été de 1906 à 1919 le responsable de l'Agence polonaise de presse à Paris. En 1907-1908 il collabore à l'« Enquête internationale Prusse-Pologne » organisée par Henryk Sienkiewicz (l'auteur de *Quo vadis*). Co-fondateur du Comité France-Pologne et, de 1924 à 1927, secrétaire de l'ambassade de Pologne en France, il quitte, après le coup d'État de Piłsudski, le service diplomatique et, privé de ses droits à la retraite, se consacre presque exclusivement à des activités de collectionneur. Après l'invasion de la Pologne en 1939-1940, se met au service du gouvernement polonais en exil.

² Les deux articles, parus dans le quotidien de langue polonaise *Głos Warszawy* (« La Voix de Varsovie ») les 8 et 9 décembre 1911, ont été envoyés à la « Librairie des Cahiers » probablement par l'auteur, qui joint une carte au nom de « Casimir de Woźnicki, 2, rue de Poissy ». Comme à son habitude en pareil cas, Péguy a noté en marge des deux articles : « vu ».

Péguy dans l'opinion polonaise, et cette raison m'incite à consacrer à Péguy quelque attention, sans parler évidemment de la valeur de l'écrivain, pourtant unique en son genre et dans le monde entier.

Charles Péguy a aujourd'hui environ quarante ans ; il vient de la campagne et est le fils d'un paysan. « Ma grand'mère – dit-il – qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, [...] à qui je dois tout, [...] de qui je tiens tout ce que je suis » et « je me suis un long temps défendu [...] d'*avoir l'air* peuple », dit-il plus loin, mais il en est arrivé à reconnaître que ces efforts ne donnent rien et sont aussi vains.

Après avoir achevé l'école primaire et le lycée, Péguy entre à l'École normale supérieure à Paris, où il se prépara à l'enseignement. Cependant, comme très tôt il avait senti le besoin d'action, le besoin d'action utile, il quitta l'École normale, bien qu'elle lui assurât son avenir, et fonda, sans avoir aucune ressource propre, la revue des *Cahiers de la quinzaine*, qu'on ne peut comparer avec aucune autre publication périodique. Ce sont des brochures ou de petits livres, paraissant deux fois par mois, qui discutent de questions intéressant la vie nationale, ou publient des œuvres littéraires d'éminents écrivains français : il suffit de rappeler que le *Jean-Christophe* de Romain Rolland a été entièrement édité d'abord dans les *Cahiers*, ainsi que toutes les captivantes monographies du même auteur sur Beethoven, sur Tolstoï et autres ; qu'on y a publié quelques œuvres d'Anatole France, de Pierre Mille, des frères Tharaud, de Moselly, etc. ; que dans les *Cahiers* aussi ont paru d'amples études sur les peuples persécutés et que c'est là aussi qu'on a pu trouver le précieux travail de Bernus *Polonais et Prussiens*.

Les *Cahiers* ne sont dus qu'à l'énergie et à la persévérance de Péguy, à ce groupe, assez nombreux, d'amis, qu'il a rassemblés, capables de supporter des débuts assez difficiles et de se maintenir depuis une douzaine d'années. Aujourd'hui Péguy a déjà un nom en littérature et les *Cahiers* une vie assurée et un nombre sans cesse croissant d'abonnés.

Au début l'action entreprise par Péguy avait pour but la défense de Dreyfus ; il jugeait que cette Affaire avait fait apparaître dans la société française un groupe d'hommes capables

et désireux de s'intéresser à la renaissance morale du pays. Une première déception l'attendait pourtant, et aujourd'hui, cette Affaire, dans le sens que lui ont donné les chefs politiques, il ne la reconnaît ni ne la défend plus.

Péguy a été déçu par le socialisme parlementaire et révolutionnaire, il a été déçu par Jaurès qu'il admirait autrefois, et aujourd'hui toutes les variétés du socialisme qui existent en France, ne l'intéressent qu'autant qu'elles intéressent l'homme auquel la vie publique de la patrie n'est pas indifférente

Enfin il a été déçu par l'intellectualisme, dont il jugeait qu'on trouvait en lui un remède contre toutes les défauts moraux, et qui pourtant, comme il est apparu, était également contaminé, autant que le dreyfusisme et le socialisme, par des facteurs qui n'avaient plus rien de commun avec la science.

Ce qui pourtant n'a pas déçu Péguy, ce qui lui donne des satisfactions de plus en plus grandes, c'est son œuvre personnelle, ses efforts personnels qui font des adeptes de plus en plus nombreux et de plus en plus d'admirateurs venus des milieux les plus divers. À la séance de l'Académie française où ont été examinées les candidatures au prix, Péguy a été soutenu par Maurice Barrès, Jean Richepin et Jules Claretie, deux radicaux, et Étienne Lamy, un conservateur, ancien rédacteur du mensuel catholique *Le Correspondant*. Ce fait est assez caractéristique et intéressant, parce qu'il montre combien la sympathie et l'estime dont jouit Péguy sont générales.

Dans le monde littéraire français on connaît bien, en face de la « vraie » Sorbonne, la modeste boutique de la rue de la Sorbonne où dans deux petites pièces se loge la rédaction des *Cahiers* ; c'est le jeudi qu'y a lieu la « séance », si on peut appeler « séance » cette causerie amicale où des personnalités du monde littéraire et universitaire se rencontrent avec les amis des *Cahiers* et de leur rédacteur. Péguy les accueille tous avec joie, écoute chacun, doit plaire à chacun et même en imposer par sa gravité, sa dignité, son calme.

C'est avant tout un patriote, un Français, et ensuite un paysan, un démocrate, non pourtant dans le sens bourgeois de ce terme, mais au sens aristocratique, comme parfois le sont les

paysans. Du reste il ne s'occupe jamais de pure politique, et ce qui l'intéresse exclusivement, ce sont l'état moral et l'amélioration morale de son prochain. Infiniment lucide, il ne se règle jamais sur aucun motif secondaire, secret ; il appartient à ces gens peu nombreux autour desquels se groupe volontiers la jeunesse.

Péguy travaille beaucoup ; il n'y a pas un seul *Cahier* auquel il n'ait mis la main, et souvent il écrit le cahier entier tout seul. Faire l'analyse d'un tel cahier est chose impossible ; il traite ordinairement de tout : il s'y trouve des études politiques et de la critique littéraire, des portraits de contemporains et même des discussions morales et philosophiques. Péguy, dans ses critiques comme dans la conversation, passe d'un sujet à l'autre, le nouveau sujet l'entraîne et l'emporte, de secondaire il devient principal et quand il est lui aussi épuisé, de nouveau il cède la place au premier...

Je ne veux même pas tenter de rendre compte de ces quelques dizaines de *Cahiers* que Péguy a écrit seul, il faut les parcourir pour comprendre ce qu'est le bilan d'écrivain de Péguy ; on en arrive alors à la conviction que chacun de ses livres est une action, car, quand il écrit, il n'a pas en vue un livre, mais des actes.

Dans ce que Péguy a écrit, une œuvre occupe une place particulière : récemment publiée sous sa forme définitive, elle constitue une introduction à un ouvrage sur Jeanne d'Arc, c'est *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Ce livre a été le plus grand « événement littéraire » de la saison passée ; il a été reconnu unanimement comme un chef d'œuvre qui dès aujourd'hui peut être compté au nombre des classiques littéraires français. Péguy travaille sur Jeanne depuis quelques années : ses camarades de la lointaine École normale supérieure se rappellent le petit coffre de bois qui se trouvait dans la chambre de Péguy et sur lequel on voyait écrit : « Jeanne d'Arc ; prière de ne pas toucher » ; c'était déjà le trésor le plus précieux de l'écrivain, trésor qui inmanquablement immortalise le nom de Péguy. Et c'est précisément pourquoi je souhaite parler plus longuement du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*.

II

Voici comment Péguy explique le but et la mission de son livre :

Ce que c'était qu'une paroisse chrétienne, une paroisse française au commencement du quinzième siècle ; ce qu'était une paroisse lorraine, en plein cœur de la chrétienté ; comment les malheurs du temps, les désastres et les déchirements du royaume retentissaient sur la vie intérieure, lui donnant un approfondissement qu'elle n'avait peut-être jamais atteint ; créant une mystique ; comment dans cette chrétienté, dans ce peuple chrétien la sainteté poussait pour ainsi dire toute seule, simple et s'ignorant elle-même ; non point travaillée par des exercices, par des forçements de serre, mais littéralement en pleine terre comme une fleur du pays, comme une plante vigoureuse et vivace, fille du terroir, naturelle en ce sens autant que surnaturelle, et qui enfonçait dans le sol des racines d'une profondeur incroyable ; comment la plus grande histoire du monde, et la plus belle, est ainsi venue tout naturellement au monde, est sortie toute naïve et toute neuve, c'est ce que Charles Péguy a entrepris de représenter dans ce *mystère*.¹

Et c'est cette explication qui résume le mieux ce qu'est *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, qui nous montre comment Jeanne fut conduite à entreprendre sa mission pour la défense de sa patrie.

Nous la voyons tout d'abord dans un champ où elle garde son troupeau et file, tout en priant et méditant ; en récitant sa prière, elle se demande comment il peut être possible que malgré le sacrifice et les souffrances du Seigneur, malgré tant de saints, « jamais il n'a été fait tant d'offenses ; et jamais tant d'offenses ne sont mortes impardonnées. Jamais le chrétien n'a fait tant d'offenses au chrétien, et jamais à vous, mon Dieu, jamais l'homme ne vous a fait tant d'offenses [...]. S'il n'y a pas encore assez de saintes et de saints, envoyez-nous en d'autres, envoyez-

¹ C'est la prière d'insérer du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Le traducteur polonais a modifié la fin du texte : « voici ce que doit présenter le présent *Mystère* ». [N.d.T.]

nous en autant qu'il en faudra ; envoyez-nous en tant que l'ennemi se lasse [...], il faudrait nous envoyer une sainte... qui réussisse. »¹

Tandis que Jeanne médite, apparaît sa jeune amie, Hauviette, et c'est alors entre elles le commencement d'un dialogue. Jeanne, connue à Domremy pour sa piété et ses prières continuelles, s'efforce de se justifier devant Hauviette qui, bien qu'elle ne lui adresse pas de reproches et reconnaisse sa sainteté, conçoit pourtant ses devoirs autrement :

Moi je suis une bonne chrétienne comme tout le monde, je fais ma prière comme tout le monde, je suis bonne paroissienne comme tout le monde. Hein, je fais ma prière tous les matins et tous les soirs. [...] On fait ses deux prières comme on fait ses trois repas [...]. On ne fait pas sa prière toute la journée. On ne mange pas toute la journée. [...] Oui Jeannette, ma belle, je fais ma prière, mais toi, tu ne sors pas de la faire, tu la fais tout le temps [...], jamais les croix de pierre n'avaient autant servi. [...] Et la croix qui est à la croisée du chemin de Maxey.

« Hélas, hélas, c'est que c'est le chemin qui mène aux ennemis », répond Jeannette, qui explique pourquoi elle prie avec tant de ferveur, pourquoi elle est si malheureuse. Hauviette reprend : « Je suis malheureuse quand c'est mon tour. Mais c'est pas toujours mon tour. Seulement je suis une fille qui voit clair. » Mais Jeanne est « noyée de tristesse » comme si elle avait « consommé toute la tristesse de la terre ». « Aujourd'hui seulement les embêtements d'aujourd'hui. Il faut prendre le temps comme il vient », dit Hauviette.

Mais ces arguments ne convainquent pas Jeanne : elle porte avec peine « toute la souffrance du monde », elle a en elle « les trésors de la prière » qui lui commandent de souffrir pour tous, à cause de tous ; elle voit que la chrétienté succombe. Elle sent qu'il faut entreprendre quelque chose, qu'il convient de faire quelque chose, qu'elle doit jouer un certain rôle pour délivrer son pays de

¹ Nous rétablissons le texte de Péguy en signalant par des crochets les passages volontairement omis par le traducteur. Pour être en général fidèle, la traduction prend avec le texte quelques libertés qui ne nuisent pas grandement au sens. [N.d.T.]

l'ennemi, mais elle ne sait pas de quelle façon convertir en action « ces souffrances » :

Faudra-t-il, mon Dieu, que le sang de votre Fils ait coulé en vain ; qu'il ait coulé en vain une fois, et tant de fois ? [...]

Faudra-t-il, mon Dieu, que le corps de votre Fils ait été sacrifié en vain ; qu'il ait été offert en vain une fois, et tant de fois.[...]

Tout est plein de la guerre et de perte.[...]

Et tant qu'il n'y aura pas eu quelqu'un pour tuer la gueuse [...], nous serons comme les enfants quand on s'amuse dans les prés à faire des digues et des levées avec de la terre et avec le sable, avec la boue de la Meuse¹. La Meuse finit toujours par passer par-dessus...

Elle demande alors conseil à une religieuse, madame Gervaise :

Savez-vous, madame Gervaise, que les soldats partout vont à l'assaut des bourgs et forcent les églises ? [...] Et qu'ils disent des horreurs à la sainte Vierge [...], qu'ils font ripaille avec les très saintes hosties consacrées [...], qu'ils font manger l'avoine à leurs chevaux sur l'autel vénérable [...], que nous, qui voyons passer tout cela se passer sous nos yeux [...], nous sommes complices de tout cela ?

« Ce n'est pas le premier soufflet que [Jésus] a reçu [...], il y a une Église qu'ils n'atteindront pas, il y a une Église de Dieu qu'ils n'atteindront pas. Il y a une Église dans le ciel, dans le ciel de Dieu. Il y a une Église éternelle qu'ils n'atteindront jamais », répond la religieuse. Mais ces paroles ne sont pas d'un grand secours à Jeanne, non plus que le récit de la passion et de la mort du Christ, elle sent le besoin d'action et la réclame, et quand madame Gervaise lui dit que les disciples ont abandonné le Christ, qu'ils l'ont renié, qu'ils ne l'ont pas défendu, alors Jeanne explose :

Jamais nous autres nous ne l'aurions abandonné, jamais nous autres nous ne l'aurions renoncé. [...] Je dis seulement : jamais les gens de par ici, jamais nous autres, jamais des Lorrains, jamais les gens de la vallée de la Meuse, jamais des paroissiens de nos paroisses, jamais

¹ Ici comme plus loin, le traducteur a traduit « Meuse » par « Moselle ». [N.d.T.]

ceux de Vaucouleurs, jamais ceux de Domremy, – jamais ceux de Maxey nous ne l’aurions abandonné. Nous sommes de grands criminels, nous sommes de grands pécheurs. Mais jamais nous n’aurions fait cela.

Jamais nous n’aurions laissé faire cela. [...]

Je n’aime pas les Anglais. Je dis : Jamais les Anglais n’auraient laissé faire cela. [...]

Moi je suis sûre que je ne l’aurais pas abandonné. Dieu m’est témoin que je ne l’aurais pas abandonné.

Devant cette explosion, madame Gervaise se rend compte qu’elle est vaincue, que Jeanne a raison, surtout quand il s’agit de l’ennemi qui ravage maintenant le pays ; Jeanne est plus éclairée sur ses sentiments, et voici que surgit en elle la pensée de ce qu’elle doit faire dans l’avenir, cette pensée résumée dans la dernière phrase du *Mystère* : « Orléans, qui êtes au pays de Loire ».

La suite de l’œuvre de M. Péguy doit paraître prochainement ; ce premier *Mystère* nous présente la Pucelle d’Orléans au moment où elle cherche la voie qu’elle doit prendre. De toutes les œuvres littéraires dont Jeanne est le sujet, le livre de M. Péguy est le plus vrai, le plus élevé, le plus beau. Les circonstances ont fait que paraisse en même temps que le *Mystère de la charité de Jeanne d’Arc* une étude historique de M. Hanotaux¹ sur la Pucelle : cette étude est la plus complète, la plus précise de celles qui existent aujourd’hui en France. Nous avons là un critère infaillible de la véracité du livre de M. Péguy et la comparaison entre la figure historique et la figure poétique du *Mystère de la Charité* nous convainc encore davantage de la profonde compréhension du personnage de la paroissienne de Domremy, dont le rôle dans l’histoire de la France a été si important et si glorieux. Un véritable chef d’œuvre, consacré à Jeanne, la littérature française n’en possédait pas encore : en effet certains étaient tendancieux, d’autres sacrifiaient l’exactitude historique à la poésie ou n’étaient que des œuvres poétiques. M. Péguy a

¹ Dans le *Przewodnik naukowy i literacki*, l’auteur a repris quelques lignes de son article.

comblé cette lacune, aussi son livre a-t-il suscité en France un écho unanime de ravissement et d'approbation.

Mais ce livre a un autre intérêt, particulièrement du point de vue de la langue ; peut-être intéressera-t-il encore plus les étrangers que les Français, car ils pourront y découvrir toutes les possibilités qu'offre la langue française.

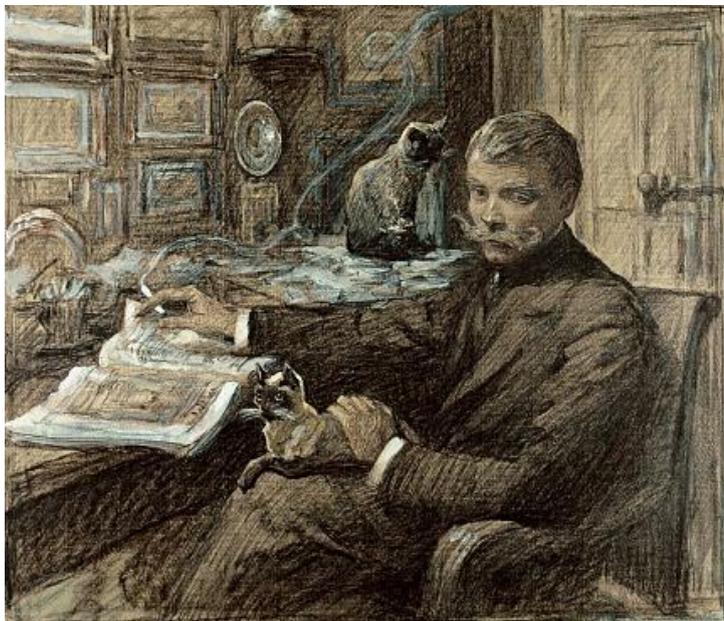
Par les fragments que j'ai cités plus haut, on a pu remarquer que M. Péguy répète plusieurs fois la même phrase, modifiant l'ordre des mots, la force des expressions, etc. ; la citation suivante mettra encore mieux en évidence cette caractéristique de son style :

Heureux cet homme qui prit l'enfant Jésus dans ses bras, qui l'éleva dans ses deux mains, le petit enfant Jésus, comme on prend, comme on élève un enfant ordinaire, un petit enfant d'une famille ordinaire d'hommes ; de ses vieilles mains tannées, de ses vieilles mains ridées, de ses pauvres vieilles mains sèches et plissées de vieil homme. De ses deux main toutes parcheminées.

On est d'abord choqué par cette manière d'écrire ; si pourtant on veut pénétrer les motifs de l'auteur, et aussi réfléchir sur son origine, on reconnaîtra alors non seulement que cela s'accorde parfaitement avec le sujet dont traite le livre, et avec la manière dont il le traite, mais que c'est une langue à la fois correcte et ornée, parente de la langue populaire à laquelle elle veut ressembler, qu'en outre elle vise à la plus exacte représentation de ce dont elle parle, à l'« enfoncement », pour ainsi dire, dans la mémoire du lecteur des faits qu'elle raconte ; elle peut quelque temps paraître fatigante mais une fois surmontées les premières difficultés, elle n'est pas avare, mais prodigue de plaisirs purement artistiques, par son harmonie et sa mélodie.

Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc mérite donc d'être connu : aussi bien en considération de l'auteur et de sa langue que pour le portrait vivant qu'il présente de la plus grande héroïne nationale.

Trad. Y. A.



Antoni Kamieński, *Portrait de Kazimierz Woźnicki*, 1918

Archives de la « Société historique et littéraire polonaise » (« *Towarzystwo Historyczno-Literackie* »), Bibliothèque polonaise de Paris. – Le peintre polonais Antoni Kamieński (1860-1933) fréquenta Jean-Paul Laurens lors de son séjour en France pendant la Belle Époque.

Kazimierz Woźnicki

VIII^e lettre de Paris¹

Cette année, à la fin du mois de mai, la France célébrait l'anniversaire de Jeanne d'Arc ; cet anniversaire perd de plus en plus son caractère confessionnel et devient de plus en plus un anniversaire national. Il est possible qu'on songe à le transformer en fête nationale officielle, mais d'une enquête, comme celle qu'a menée dans ce but la revue mensuelle *Les Marches de l'est*, on peut conclure qu'avec le temps, quand les malentendus encore existants s'effaceront, toute la France vénérera unanimement le souvenir de la Pucelle d'Orléans.

La série de livres, consacrés à l'histoire de Jeanne d'Arc, s'est allongée ces derniers temps de quelques ouvrages dont les deux plus importantes, l'un, une œuvre littéraire, de Charles Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* (Plon-Nourrit, 1910), l'autre, de Gabriel Hanotaux, *Jeanne d'Arc* (Hachette, 1911), méritent particulièrement d'être distingués.

Le *Mystère* de Péguy est une œuvre dont il est presque impossible de donner une analyse ; ce n'est du reste que le commencement d'un grand ouvrage auquel l'auteur, fondateur et gérant depuis plus de douze ans du périodique les *Cahiers de la quinzaine*, travaille depuis longtemps. Comment dans l'âme de la jeune villageoise prend naissance et se développe l'idée de défendre sa patrie contre l'agression anglaise, c'est tout le sujet de ce petit livre. Il place en quelque sorte la jeune bergère, qui doit remplir une mission nationale aussi importante, dans son milieu : dans son pays, en présence des gens de sa sphère, en présence des gens d'autres sphères. Mais, d'action, il n'y en a presque pas, ce sont plutôt de continuelles méditations ; et c'est effectivement un livre de méditation pour tous les temps et, nous pourrions dire,

¹ « *Listy paryskie. VIII* », *Przewodnik naukowy i literacki (Guide scientifique et littéraire)*, vol. VII, Leopold (anciennement Lemberg, puis Lwow, aujourd'hui Lviv), 1911, pp. 666-668.

pour tous les pays. Cette simplicité, cette naïveté, ce mysticisme, cette douleur peut-être, qui s'élève de toutes les pages du *Mystère*, fait de ce livre une chose qui veut être douce au cœur, qui parle au cœur, le touche et convainc. Si à ces qualités on ajoute le style extrêmement original de l'auteur, style qui, il est vrai, est loin de n'avoir que des admirateurs, original en ce qu'il use, entre autres, de répétitions continuelles, style qui a été comparé, et à juste titre, au ruisseau qui se fraie la route entre les pierres et se trouve constamment obligé de contourner, et même de reculer pour pouvoir atteindre son but, il ne faut pas s'étonner que le livre de M. Péguy, soutenu en première ligne par Maurice Barrès, ait concouru pour le prix annuel de 10 000 francs attribué au meilleur roman français ; ce prix, il ne l'a pas obtenu mais aucun autre livre non plus, en revanche l'Académie française lui a attribué une autre distinction, d'une valeur de 2000 francs, donc moindre, mais vraiment aussi honorable.

Le livre de M. Péguy est un livre qui au premier abord étonne, puis commence à plaire, pour, enfin, emporter et absorber totalement le lecteur.

Mais écoutons plutôt : Jeanne dans le champ, a cessé de filer, s'est tournée vers l'église et, après s'être signée, reprend sa prière ; à la fin de sa prière, elle la reprend encore une fois mais à sa façon :

Notre père, notre père qui êtes aux cieux, de combien il s'en faut que votre nom soit sanctifié ; de combien il s'en faut que votre règne arrive.

Notre père, notre père qui êtes au royaume des cieux, de combien il s'en faut que votre règne arrive au royaume de la terre.

Notre père, notre père qui êtes au royaume des cieux, de combien il s'en faut que votre règne arrive au royaume de France.

Notre père, notre père qui êtes aux cieux, de combien il s'en faut que votre volonté soit faite ; de combien il s'en faut que nous ayons notre pain de chaque jour.

De combien il s'en faut que nous pardonnions nos offenses ; et que nous ne succombions pas à la tentation ; et que nous soyons délivrés du mal. Ainsi soit-il.

Ô mon Dieu, si on voyait seulement le commencement de votre règne. Si on voyait seulement se lever le soleil de votre règne. Mais rien, mais rien. Vous nous avez envoyé votre fils, que vous aimiez tant, votre fils est venu, qui a tant souffert, et il est mort, et rien, jamais rien. Si on voyait poindre seulement le jour de votre règne. Et vous avez envoyé vos saints, vous les avez appelés chacun par leur nom, vos autres fils les saints, et vos filles les saintes, et vos saints sont venus, et rien, jamais rien. Des années ont passé, tant d'années que je n'en sais pas le nombre ; des siècles ont passé ; quatorze siècles de chrétienté, depuis la naissance et la mort, et la prédication. Et rien, rien, jamais rien...¹

Et se prolonge pendant presque tout le livre, s'étend cette réflexion naïve, mais qui est méditation sur les questions les plus élevées et les plus difficiles à comprendre. Et il y a, malgré toute l'humilité, malgré toute la volonté d'anéantissement, quelque chose de si grand, quelque chose de si enlevant que, malgré la critique, malgré l'envie qu'on peut avoir de soumettre ce livre des règles générales, il est difficile de le fermer et de ne pas lui donner une place entièrement à part.

Trad. Y. A.

¹ Dans sa traduction, en général fidèle, l'auteur omet quelques mots du texte original.



Photographie d'Artur Adson
par Johannes-Georg et Peeter Parikas, Tallinn, 1930

Artur Adson¹

Halte à Nancy

Nous avons décidé qu'il fallait aussi étudier la vie en province, et nous sommes partis pour Nancy, Strasbourg et Francfort-sur-le-Main. C'est à Nancy, capitale de la Lorraine et de la province natale de Jeanne d'Arc, que nous sommes restés le plus longtemps. À Strasbourg nous avons admiré la cathédrale et à Francfort visité la maison de Goethe. À Nancy nous nous sommes reposés dans le parc Sainte-Marie ou dans un tout petit café situé à côté de la place Stanislas et nous avons pris connaissance des curiosités locales. Et il y en a beaucoup : la fête qui commémore Jeanne d'Arc, les souvenirs d'Émile Coué, l'incomparable basilique et au bout des allées qui mènent à la place Stanislas, les portes de fer forgé à motifs dorés.

Commençons par celles-ci. Dans la langue nationale de l'Estonie il existe une expression imagée : « Il regarde comme un mouton regarde les portes neuves de sa bergerie. » On veut ainsi figurer le brusque arrêt admiratif du mouton qui, revenant de la forêt au bercail, découvre les portes nouvelles qu'on a fabriquées en son absence. Il reste immobile et regarde. Impossible d'aller plus loin.

Et c'est ainsi que je regardais ces portes de la place Stanislas, avec cette différence qu'elles sont anciennes au lieu d'être neuves et qu'elles sont de fer forgé et non de bois. Et là aussi : impossible d'aller plus loin ! Ces fils forgés en fer véritable interdisaient

¹ Artur Adson (1889-1977), poète et critique estonien, est originaire de la région de Võru, au sud-est du pays, dont il a parfois utilisé dans ses œuvres le dialecte. En 1913 il fait la connaissance de Maria Under, un des plus grands poètes d'Estonie, qu'il épousera quelques années plus tard. En 1944, devant l'avance des troupes soviétiques, comme beaucoup d'Estoniens, il choisit l'exil et s'installe en Suède. Le texte qui suit est extrait de son *Journal de voyage* (*Reisiraamat*, Göteborg, Abetryck-Vadstena, 1950).

réellement de forcer le passage et invitaient à revenir à sa place. Et ce n'est pas sans raison qu'on les trouve dans l'Encyclopédie estonienne comme exemple classique de fer forgé. Au milieu de la place se dresse le monument de Stanislas dont chaque patriote polonais peut à bon droit affirmer : ce fut aussi notre roi.

Il y a ici un autre monument dédié à un autre roi : celui du tout jeune duc de Lorraine et roi de Jérusalem, René I^{er} : il est à cheval à côté de la basilique et il vous émeut par son immortelle jeunesse de bronze et son royaume inexistant. Mais si nous comprenons ce royaume comme celui que, petits garçons, nous évoquions dans nos chants à la paroisse : « Jérusalem, ô cité sainte et céleste », alors René possède le royaume le plus glorieux, un royaume éternel !

Jeanne d'Arc était commémorée par un spectacle festif, donné par des comédiens amateurs. Ces représentations sont organisées à intervalles fixes à peu près comme les Allemands pour les Passions à Oberammergau (avec moins d'ampleur cependant et avec un moindre écho à l'étranger). Ainsi nous, deux Estoniens, nous avons donc pu voir un théâtre d'amateurs français. Les organisateurs étaient des jeunes clercs catholiques et des séminaristes. En soutane noire ils passaient en courant dans la foule des spectateurs et dans les allées. La représentation n'était pas tant du théâtre joué qu'une cérémonie mi-festive mi-solennelle. On voyait par moments sur la scène jusqu'à huit personnages en robe d'évêque, dans le fond, il y avait des gens massés, chacun d'eux en costume de dignitaire de l'Église. Jeanne apparaissait sur la scène à cheval, un vrai cheval, un cheval blanc. Et le peuple courait sur la scène, et cela donnait l'impression d'une foule réelle. Beau théâtre ! Plus qu'un jeu théâtral c'était une déclamation grave, à la fois mesurée et pompeuse ; et le sentiment qui régnait, c'était : « Nous, nous faisons cela en l'honneur de Jeanne sainte et immortelle. » C'était un grand événement populaire avec la participation d'une foule de gens du voisinage, et près de la salle du théâtre, se tenait un grand marché.

Trad. Y. A.

Études

L'enfance, graine de l'espérance dans la poésie de Charles Péguy

Marie Vélikanov¹

Université d'État de Saint-Petersbourg - Université de Lorraine (Metz)

Quand, en 1897, Charles Péguy publia sa première œuvre littéraire, *Jeanne d'Arc*, beaucoup d'amis s'étonnèrent du grand nombre des espaces blancs et des pages laissées complètement blanches par l'auteur : restaient vierges jusqu'à neuf pages consécutives ! Dans les pièces de Péguy, qui paraissent ne pas être conçues pour être représentées sur scène, figurent de nombreuses didascalies : « silence » ou bien « un long silence ». Ce silence est aussi exprimé typographiquement, par la page blanche, bien que plus tard il fût plus économe de papier. Or cet espace libre donne au lecteur la possibilité d'une interprétation libre, d'une création en commun avec l'auteur. Le lecteur est ainsi en quelque sorte dépositaire d'une espérance de l'auteur.

Le lecteur est ainsi en quelque sorte dépositaire d'une espérance de l'auteur. L'enfant, dans lequel, comme dans une semence, le futur est concentré, contient la même espérance.

Des trois pièces qui forment la *Jeanne d'Arc* de 1897, seule la première est consacrée à l'enfance de Jeanne. Et le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* est une évocation concentrée autour de quelques heures seulement de la vie de la petite Jeannette, âgée de

¹ Moscovite aujourd'hui doctorante sous contrat à l'Université de Lorraine (Metz), Marie Vélikanov a soutenu le 9 juin 2010 un mémoire de mastaire 2 (ex-D.É.A.) sur le thème « Sainte Geneviève dans la poésie de Charles Péguy : l'idée de la sainteté ».

L'article dont nous donnons ici la version française a paru en russe dans les actes du colloque de l'Assomption (« Успенские чтения ») de 2011 : *Детство в европейской культуре и христианской традиции* (« L'Enfance dans la culture européenne et dans la tradition chrétienne »), Kiev, Doukh i Litera, 2012.

treize ans. On y évoque sa famille, ses amies, on y découvre son âme, ses pensées, ses attentes. Et tout ce qui lui arrivera plus tard est déjà présent, graine de ses actes futurs. Comme dans une semence, la possibilité de devenir un chef de guerre est déjà contenue dans la petite Jeannette, ainsi que la possibilité de répondre ou de ne pas répondre à l'appel, à la vocation. L'espérance ne donne pas de réponse, mais elle conserve en elle-même les deux : la question, ainsi que la réponse.

Jean Delaporte dans son livre *Péguy dans son temps et dans le nôtre* écrit : « Quelques heures de la vie d'une petite fille, mais en lesquelles tout est déjà impliqué, exactement comme l'immense aventure de l'incarnation était contenue au jardin de Nazareth entre la salutation de l'ange et l'acceptation de la Vierge. »¹

Dans sa dernière œuvre, *Ève*, Péguy, après avoir évoqué ce qui est contenu dans l'enfant couché dans la crèche, Péguy dans de longues strophes décrit ce que cet enfant héritera de son Père — l'univers, le monde entier. Il contient en lui seul la possibilité du salut de toute la terre, du règne sur l'univers :

Tout était jeune alors, et le sauveur du monde
Était un jeune enfant qui jouait sur un seuil.²

Et dans le *Mystère des saints Innocents* Péguy attribue à Dieu ces paroles :

mon fils avait été un tendre enfant laiteux :
une enfance, un bourgeonnement, une promesse, un
engagement ;
un essai ; une origine ; un commencement de
rédempteur ;
une *espérance* de salut, une espérance de rédemption.³

¹ Jean Delaporte, *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, Plon, 1944, p. 263.

² Ch. Péguy, *Ève*, P 1044.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P 681-682.

Au colloque de l'Assomption («Успенские Чтения») de 2009 consacré au thème « La Mémoire et l'Espérance : horizons et chemins d'interprétation », le père Vladimir Zéliniski a déclaré au cours de sa remarquable communication : « L'enfant vient au monde comme l'attente de Dieu. Chaque enfant — c'est une possibilité incroyable, une promesse cachée et en même temps un défi jeté aux adultes, proches ou lointains, qui accueillent cette promesse. [...] Cette promesse s'accomplit seulement dans les saints devenus enfants. »¹

Péguy, dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, consacré entièrement à l'espérance, le dit d'une manière encore plus radicale. S'adressant aux enfants au nom de Dieu, il dit : « Vous êtes tous des enfants Jésus. »² Pour lui, chaque enfant est l'espérance pure, parce que l'enfant est une promesse de l'imitation du Christ.

Le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* est consacré à cette promesse. Péguy reprend la première partie de la trilogie de 1897, et la retravaille sérieusement : n'a-t-il pas retrouvé la foi ? Peut être eût-il été plus « logique » de revenir à la troisième pièce de cette trilogie, *Rouen*, qui décrit le procès de Jeanne, ou à la deuxième, *Les Batailles*, où il s'agit de l'accomplissement de sa vocation, voire au second acte de la première pièce : « Jeanne à Domremy », où Jeanne choisit d'obéir à ses voix et quitte sa maison pour devenir un chef de guerre. Mais Péguy transforme en *Mystère* précisément le premier acte de la *Jeanne d'Arc* de 1897, où Jeannette n'est qu'une fillette de treize ans, qui n'a pas encore entendu de voix. Dès le drame de 1897, Jeannette a une amie, Hauviette, âgée de dix ans ; elle file la laine, garde les moutons, et vient tout juste de faire sa première communion. La pièce commence par un dialogue de cette Jeannette avec son amie sur les horreurs de la guerre et la

¹ P. Vladimir Zéliniski, « Народ-ребенок, или Евангелие от Малых сих » (« Le peuple-enfant ou L'Évangile selon ces petits »), dans *Память и надежда: горизонты и пути осмысления* (« La Mémoire et l'Espérance : horizons et chemins d'interprétation »), éd. Constantin Sigov, Kiev, Doukh i Litera, 2010, p. 203.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 553.

douleur de la compassion. Puis, au deuxième acte, Jeannette s'entretient avec une religieuse, madame Gervaise, dans une discussion ardente sur le salut des âmes, le désespoir et l'espérance.

Dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, le poète décrit ce tournant qui fait passer de l'enfance à l'âge adulte, moment de croissance qui, selon Péguy, passe par le dépassement du désespoir. Jeannette est tellement désespérée qu'elle doute du sens du sacrifice rédempteur du Christ ; elle va jusqu'à supposer qu'Il est peut-être mort pour rien... et c'est du dépassement de ce désespoir que naît son désir d'entendre la volonté de Dieu et de l'accomplir.

Il existe un brouillon d'une suite de ce mystère, appelé *Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc*. Il se termine au moment où Jeanne, âgée de seize ans, entend des voix et découvre que le chef de guerre qui doit sauver la France et pour lequel elle a prié pendant trois ans — c'est elle même. Mais Péguy n'a jamais publié ce texte. Il a choisi Jeanne au moment où elle concentre en elle toute l'espérance comme possibilité de notre salut par l'obéissance libre des saints à la volonté de Dieu. Elle peut répondre, ou ne pas répondre à sa vocation. Entendre ou ne pas entendre l'appel.

Dans ce même *Mystère*, tout au début, Hauviette dit à Jeannette, son amie et son aînée : « Je le sais, moi, pourquoi tu veux la voir, cette madame Gervaise. » Et Jeannette répond : « Alors, Hauviette, c'est que tu es bien malheureuse. »¹

Non, Hauviette n'est pas malheureuse. Tout simplement, elle comprend son amie. Chez les adultes, souvent, la compréhension de l'autre naît de l'expérience de la souffrance, qui devient compassion. Chez les enfants, c'est différent. Les enfants n'ont pas besoin de faire l'expérience de la souffrance pour comprendre la souffrance d'un autre, comme ils n'ont pas besoin de faire l'expérience de la joie pour comprendre la joie. Tout est neuf, la joie comme la souffrance. Et plus tard apparaît une possibilité, un choix : faire de la joie une expérience pour pouvoir ensuite

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P 377.

s'appuyer sur elle et vivre dans l'espérance, ou ne retenir que l'expérience de la souffrance et continuer de vivre sans espérance.

Quand il juge l'expérience, Péguy va à l'extrême. Dans *Le Mystère des saints Innocents* il écrit :

Or c'est l'innocence qui est pleine et c'est l'expérience qui est vide.

C'est l'innocence qui gagne et c'est l'expérience qui perd.

C'est l'innocence qui est jeune et c'est l'expérience qui est vieille.

C'est l'innocence qui croît et c'est l'expérience qui décroît.

C'est l'innocence qui naît et c'est l'expérience qui meurt.

C'est l'innocence qui sait et c'est l'expérience qui ne sait pas.

C'est l'enfant qui est plein et c'est l'homme qui est vide.¹

Et dans sa *Note conjointe sur M. Descarte et la philosophie cartésienne* Péguy affirme que sans l'expérience la grâce aurait vieilli parce que nous nous serions bornés à ne nous adresser qu'à l'expérience du passé et nous aurions cessé d'espérer la Rencontre avec Dieu, l'expérience nouvelle de la Rencontre, nous aurions cessé de chercher Dieu.

Jean Delaporte, dans le livre cité plus haut, parle de l'affinité entre l'espérance et la Sagesse du *Livre des Proverbes*. Oui, la Sagesse s'ébat « sur la surface de la terre » et sa joie est « avec les enfants des hommes » parce qu'elle est au commencement, « aux prémices » (*Prov VIII*). Elle ne possède pas d'expérience mais elle engendre le nouveau.

L'enfant a peu, ou pas d'expérience, il est comme « déraisonnable » mais, surtout, il ne sait pas encore s'inspirer de son expérience, tirer les leçons d'une expérience malheureuse : si tel ou tel événement, tel ou tel acte, ont eu de mauvaises conséquences, tout ira mal. L'enfant agit sans s'appuyer sur l'expérience qui engendre la peur et c'est un exemple d'espérance, qui peut, sans peur et sans doute, recommencer tout à nouveau, en

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P 788.

participant avec le Créateur à l'éternel renouvellement : « Voici, je fais l'univers nouveau » (*Ap XXI-5*).

Pour la petite Jeannette la source de l'espérance se trouve dans le refus de s'appuyer sur l'expérience, dans l'attente du nouveau. C'est pour cela que tout au début du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* elle dit à Dieu :

Il nous faudrait peut être quelque chose de nouveau, quelque chose qu'on n'aurait encore jamais vu. Quelque chose qu'on n'aurait encore jamais fait. Mais qui oserait dire, mon Dieu, qu'il puisse encore y avoir du nouveau après quatorze siècles de chrétienté, après tant de saintes et tant de saints, après tous vos martyrs, après la passion et la mort de votre fils.¹

Jeannette est une enfant, elle ne dira pas : « c'est impossible », qui est une parole d'« adulte ». Pour l'heure, elle sait mal ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et elle croit que tout est possible. Et son espérance est fondée sur cette possibilité. Son amie Hauviette est différente. Elle est plus jeune, mais elle s'appuie sur l'expérience des générations précédentes, sur l'expérience de la tradition, sur celle du catéchisme et de ce qu'on lui a appris à la maison. Pourtant, l'expérience ne détruit pas son espérance, parce qu'elle a une confiance absolue en Dieu. Pour Péguy c'est l'une des principales sources de l'espérance, et surtout de l'espérance du salut. Péguy fait ainsi dire à Hauviette des paroles qui rappellent la réponse de saint Louis de Gonzague (sur ce saint du XVI^e siècle Péguy a écrit un texte, publié aux *Cahiers de la quinzaine*) : quand on lui avait demandé ce qu'il ferait si la fin du monde arrivait dans les vingt-cinq minutes suivantes, il avait répondu qu'il continuerait de jouer au ballon. Hauviette dit à Jeanne (provoquant son indignation) :

Si j'étais à la maison occupée à filer mon peson de laine, ou ça revient au même si j'étais à jouer aux boquillons, parce que ce serait l'heure de jouer ; et si on venait me dire, si quelqu'un accourait : Hauviette, Hauviette, c'est l'heure du jugement, l'heure du jugement

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P 372.

dernier, dans une demi-heure l'ange va commencer à sonner de la trompette... [...] Je continuerais à filer ma laine et ça revient au même je continuerais à jouer aux boquillons... [...] Parce que le jeu des créatures est agréable à Dieu. [...] Et en arrivant je dirais au bon Dieu : Notre père, qui êtes aux cieus, je suis la petite Hauviette, de la paroisse de Domremy [...] dans votre Lorraine de chrétienté. Vous nous avez rappelés un peu de bonne heure, vu que je n'étais encore qu'une toute petite fille. Mais vous êtes un bon père et vous savez ce que vous faites.

Un silence.

Je suis une petite Française têtue. Jamais on ne me fera croire qu'il faut avoir peur du bon Dieu ; qu'on peut avoir peur du bon Dieu. Quand je suis sur la route et que mon père me rappelle, pour me faire rentrer à la maison, je n'ai pas peur de mon père.¹

Dans le refus enfantin de s'appuyer sur l'expérience se manifeste l'espérance en Dieu, maître de l'impossible, et cette naïveté de l'espérance crée la possibilité de faire un choix, de prendre une décision et d'accomplir un acte. À la fin du *Mystère de la charité*, madame Gervaise et Jeannette ensemble commémorent la passion du Christ et Jeannette prononce avec audace : « Je crois que si j'avais été là, je ne l'aurais pas abandonné. [...] Jamais des Français ne l'auraient abandonné. »² Il n'y a pas d'appui sur l'expérience de l'impossible ou de l'insurmontable, et la frontière entre le passé et le présent est extrêmement fine (la passion du Christ, pour Jeannette, comme pour nous, c'est le passé mais aussi le présent, donc Jeannette peut vraiment dire ce qu'elle est en train de dire, et accomplir ce qu'elle dit), ce qui crée la possibilité du nouveau, de l'évolution de Jeannette qui devient la sainte guerrière, Jeanne-la-Pucelle.

Péguy montre au lecteur le moment de l'espérance, le tournant. Jeannette à treize ans n'est plus tout à fait une enfant, mais pas encore une adulte. C'est le moment où elle peut choisir son point d'appui. La dernière phrase du mystère marque la conversion à l'espérance : Jeanne décide qu'Orléans est libre et

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P 395-396.

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P 491-492.

tient bon, que donc d'autres villes aussi peuvent être libre. Et elle ne s'appuie pas sur l'idée que les prières sont vaines, non plus que le travail. Si elle choisissait de s'appuyer sur l'expérience de la douleur et de la souffrance, elle resterait toute sa vie à garder les moutons, filer la laine, languir et souffrir, parce que ses prières demeurent vaines et qu'elle est peureuse, ainsi que tous ceux qui l'entourent. Et si elle choisit de s'appuyer sur l'expérience de la joie, de la reconnaissance, d'une confiance absolue en Dieu et l'attente du nouveau, elle peut croire dans l'incroyable, commencer l'impossible, être attentive à l'appel et y répondre, devenir Jeanne d'Arc. Et ce début, Péguy le décrit par une seule petite phrase, la dernière du mystère, qui semble ne pas se rattacher au texte qui la précède : « Orléans, qui êtes au pays de Loire. »¹

Dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* (1911), Péguy choisit une petite fille, une enfant, pour représenter l'espérance, et explique son choix par l'absence chez l'enfant de l'expérience du péché ou de toute autre expérience négative, menant au désespoir. Il dit, de la part de Dieu : « Car les enfants sont plus mes créatures. / Que les hommes. / Ils n'ont pas encore été défaits par la vie. / De la terre. »² Péguy décrit l'espérance comme une petite fille, née à Noël, qui joue avec le bonhomme Janvier et une crèche en bois. Dieu lui-même, par la voix de Péguy, s'étonne de voir que les hommes, entraînés par la petite fille Espérance, « voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux »³. Péguy oppose pratiquement la foi et l'espérance : la foi, pour beaucoup, s'appuie sur l'expérience — « Elle nous raconte les histoires de l'ancien temps, qui sont arrivées dans l'ancien temps. »⁴ — et l'espérance, sur le refus de l'expérience, de la connaissance du passé, même positif, elle n'est qu'une intense attente du nouveau, comme l'enfant attend les cadeaux de Noël, une attente concentrée, qui rend possible le miracle de la nouveauté parfaite.

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P 525.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 532.

³ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 534.

⁴ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 537.

Au centre de ce mystère, la phrase : « Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce. »¹ La joie enfantine, sans raison, don pur, devient source de l'espérance. Péguy décrit les trois sœurs, la Foi, la Charité et la petite fille Espérance dans la procession du saint Sacrement. La petite fille Espérance à cette fête est infatigable dans sa joie, elle voit le présent tel qu'il est en vérité, parce qu'elle est tournée vers le futur. Pour se réjouir elle n'a pas besoin de savoir que les guirlandes de fleurs dans cette procession sont sacrées parce qu'elle orne le saint Sacrement, les fleurs la réjouissent parce qu'elle sont une belle création du Seigneur, et le saint Sacrement, parce que c'est Dieu. Que les fleurs soient appelées à se faner ne l'attriste pas, parce qu'elle espère la floraison de nouvelles fleurs. Elle est infatigable, elle court autour des adultes, danse, parce qu'elle est une enfant, elle a beaucoup de forces, mais surtout, elle ne les compte pas.

L'espérance ne se préoccupe pas du calcul. Péguy dit aussi que pour l'espérance, comme pour l'enfant, la marche est plus importante que le but, et que le chemin se fait pour lui-même, parce que l'espérance, en s'appuyant sur la joie dans le passé, se tourne vers le futur sans peur et sans angoisse et peut se réjouir pleinement du présent. Du coup, comme un enfant, elle ne se fatigue pas de recommencer plusieurs fois la même chose : elle se réjouit de ce qu'elle fait, sans courir au but. L'enfant n'est pas conscient de l'éternité, mais il vit comme s'il était éternel.

La petite fille Espérance de Péguy vit telle un enfant, comme si elle avait toute la vie devant soi, et nous force à l'imiter :

Elle croit, elle compte, que nous sommes comme elle.
Elle ne ménage point nos peines. Et nos travaux. Elle compte
Que nous avons toute la vie devant nous.
Comme elle se trompe. Comme elle a raison.
Car n'avons-nous point toute la Vie devant nous.
La seule qui compte. Toute la vie Éternelle.²

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 538.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 648.

Telle un enfant, la petite fille Espérance encourage les adultes à agir, à travailler, bien qu'elle ne travaille pas elle-même. Péguy écrit que la condition du travail, c'est d'être sûr qu'il n'est pas vain, qu'on œuvre pour quelque chose, comme le bonheur de ses enfants. Les enfants, c'est la journée du lendemain, la promesse, le futur, qui nous oblige à travailler. Cela peut paraître contradictoire, puisque plus haut il était dit que la petite fille Espérance vit du présent et ne vise pas un but. Mais ici Péguy ne parle pas du but du travail, il parle de son sens. Les enfants, c'est le futur dans le présent, nous œuvrons pour eux aujourd'hui, pas pour un but lointain, et c'est justement ce travail qu'accomplit éternellement la petite fille Espérance.

Les enfants aiment répéter, relire cent fois les mêmes livres. Jouer tout le temps aux mêmes jeux, revenir au même endroit. Parce que la joie est chaque fois nouvelle, l'émotion, chaque fois nouvelle. Quand un adulte choisit, par exemple, pour les vacances un endroit où il est déjà venu auparavant, il est, le plus souvent, poussé par de bons souvenirs : il se rappelle comme c'était bien de venir là, et il veut revivre les mêmes sentiments, ressentir la même chose. Quand un enfant veut revenir sur un lieu de vacances qu'il a aimé, il pense que tout sera bien de nouveau, il cherche une joie nouvelle et il la crée. Ainsi, la petite Espérance nous oblige non à refaire encore et encore le même chemin qui mène à l'échec, mais à recommencer, allant de commencement en commencement :

Car ces vingt fois qu'elle nous fait faire le même chemin
Sur terre pour la sagesse humaine ce sont vingt fois qui se
redoublent
Qui se recommencent, qui sont la même
Qui sont vingt fois vaines, qui se superposent
Parce qu'elles conduisaient par le même chemin
Au même endroit, parce que c'était le même chemin. Mais pour
la sagesse de Dieu
Rien n'est jamais rien. Tout est nouveau. Tout est autre.
Tout est différent.
Au regard de Dieu rien ne se recommence.¹

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 650-652.

Péguy écrit que ce chemin commence par le sacrement du baptême, qui montre le mieux l'espérance de Dieu en l'homme :

Et le baptême est le sacrement des petits.
Et le baptême est le sacrement le plus neuf.
Et le baptême est le sacrement qui commence.
[...]
Il y a dans ce qui commence une source, une race qui ne revient pas.
Un départ, une enfance que l'on ne retrouve, qui ne se retrouve jamais plus.
Or la petite espérance
Est celle qui toujours commence.

Cette naissance
Perpétuelle.
Cette enfance
Perpétuelle.¹

Dans l'espérance, comme dans un nouveau-né, se trouve la promesse d'une vie future, une attente joyeuse du nouveau :

[L'espérance] promet au matin la journée
Tout entière,
Au printemps l'année
 Tout entière,
À l'enfance la vie
 Tout entière,
Au temps l'éternité
 Tout entière,
À la création Dieu même
 Tout entier.²

Outre la joie et le refus de ne s'appuyer que sur l'expérience, outre l'attitude qui consiste à accepter de recommencer sans cesse à nouveau, les conditions de l'espérance pour Péguy, ce sont la pénitence et la confiance. La pénitence, c'est le renouvellement

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 550-551.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 593.

dans l'espérance, qui nous rend enfants à nouveau, parce que c'est un nouveau début, l'attente du nouveau : « [...] la force de vie et de promesse qui source au cœur de l'espérance / Et qui rejaillit dans la pénitence même »¹. La confiance absolue est décrite en recourant à l'image du sommeil infantin. Le sommeil permet aux enfants d'être infatigables et de commencer chaque jour comme un jour pleinement nouveau, avec un avant-goût de joie. Péguy consacre de longues et belles lignes à la nuit et au sommeil qui permettent la naissance d'un nouveau matin, un nouveau début rempli de joie : « [...] voilà le secret d'être infatigable. / Infatigable comme les enfants. / Infatigable comme l'enfant Espérance. / Et de recommencer toujours le lendemain. »²

Dans *Le Mystère des saints Innocents* (1912) Péguy évoque aussi la petite fille Espérance qui se réveille avec joie et nous donne chaque jour un matin Nouveau. Dans l'espérance, comme dans une graine se trouve la promesse de la vie de tout un grand arbre et la possibilité d'une nouvelle naissance. « Mais le tendre bourgeon n'est fait que pour la naissance et il n'est chargé que de faire naître. »³ Un tout jeune enfant qui a tout juste prononcé ses premiers mots, peut vingt fois dire « salut » ou « au revoir », parce que chaque fois est pour lui comme la première. Dans le *Mystère des saints Innocents* Péguy fait dire à Dieu ces mots : « C'est que pour eux la vingtième fois est comme la première. Ils comptent comme moi. / C'est ainsi que je compte les heures. »⁴

Pour conclure, encore une citation du *Mystère des saints Innocents*, où Péguy fait dire à Dieu :

[...] mon espérance est la fleur et le fruit et la feuille et la
branche.

Et le rameau et le bourgeon et la germe et le bouton.

Et elle est le bourgeon et le bouton de la fleur

De l'éternité même⁵.

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 611.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 656.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P 681.

⁴ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P 789.

⁵ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P 746.

Sainte Geneviève chez Georges Fédotov et Charles Péguy¹

Marie Vélikanov

Université d'État de Saint-Petersbourg - Université de Lorraine (Metz)

Peut-il y avoir quelque chose de commun entre Charles Péguy, fils d'une pauvre veuve artisanne, et Georges Fédotov, né dans une famille noble ? En comparant leur œuvre, leur vie et leur relation au monde, on peut découvrir un point d'importance : ces deux auteurs sont unis avant tout par une commune incapacité totale au compromis ; jamais ils ne purent s'inféoder à une quelconque idéologie. Tous les deux ont hérité d'une foi en quelque sorte traditionnelle et l'ont perdue dans l'adolescence. Les deux sont à l'âge adulte revenus consciemment au christianisme. Leur foi à tous deux était liée à l'utopie socialiste, dans le rêve d'une Cité Nouvelle, d'une Cité Harmonieuse – « La Nouvelle Cité » étant précisément le titre de la revue du mouvement « Action orthodoxe », fondé par Fédotov, et l'une des premières œuvres de Péguy portant le titre de *Marcel, ou Dialogue de la cité harmonieuse*. L'influence de Péguy dans le choix du titre de la revue fut, on le voit, décisive.

Tous deux, bien que différemment, rêvaient de la révolution, édifiante et non ravageuse, et tous deux furent déçus par la politique. Les deux ne craignaient pas de s'exprimer sur des thèmes politiques, littéraires, religieux, même les plus épineux. Georges Fédotov est entré dans l'« Ordre de l'Intelligentsia » – idée d'Ilya Fondaminsky, proche des idées de Péguy sur « l'amitié » opposée au « groupe ». Les deux pensaient que l'unité dans l'amitié doit précéder l'unité autour d'une idée.

¹ Le 18 décembre 2010, Marie Vélikanov est intervenue lors des XVIII^{es} lectures en hommage à Lotman dans la section : « France et Russie : études comparées » en évoquant « Sainte Geneviève dans l'œuvre de Georges Fédotov et dans la poésie de Charles Péguy ». C'est le texte de cette intervention que nous publions ici.

Fédotov est arrivé à Paris plusieurs années après la mort de Péguy, ils n'ont pas pu se rencontrer. Mais peu après sa venue en France Fédotov composa un article sur les souvenirs de Péguy, écrit par les frères Tharaud. Ce texte montre l'importance de Péguy pour Fédotov. Ils avaient, entre autre, des connaissances commune, par exemple Léon Zander, qui a collaboré aux *Cahiers de la quinzaine*.

Dans les années de l'avant-guerre, Fédotov a participé au « Studio franco-russe » créé par Vsévolod de Vogt. Marcel Péguy dans les *Cahiers de la quinzaine* publiait les comptes rendus des rencontres sténographiées. Et le compte rendu de la rencontre sur Péguy a été rédigé par Fédotov, qui voyait en l'œuvre de Péguy « l'absence de toute ambition littéraire, de toute identité artistique, la coïncidence complète de l'art et de la vie, l'écriture comme un service social et religieux, le sacrifice total de soi à l'idée... Nous voudrions nous approprier son esprit de martyr et de chevalier du Christ et le léguer à la jeunesse russe. »¹

Avant les grands événements du début du XX^e siècle qui ont changé le monde, le saint avait deux rôles : intercéder et servir d'exemple par l'imitation de Dieu. Péguy ainsi que Fédotov, qui a beaucoup étudié la sainteté, attribuent au saint et à la sainteté un nouveau rôle, celui d'un acteur dans la société. Les deux cherchent des exemples dans les vies de saints, où un choix changeait la société et non seulement la situation : Geneviève aux portes de Paris, Jeanne d'Arc et la France, Boris et Gleb, les premiers saints Russes...

Le Moyen-Âge de Péguy et le Moyen-Âge de Fédotov

Il y a encore un point qui réunit les deux auteurs – leur amour du Moyen-Âge. Fédotov l'a reçu de son maître, l'historien du Moyen-Âge latin Ivan Mikhaïlovitch Grevs, qui a lui aussi transmis un regard particulier sur l'histoire. Péguy se disait du

¹ Georges Fédotov, « Jean Maxence & Nadejda Gorodetzky. Charles Péguy. Textes suivis de débats au Studio franco-russe », *Новый Град*, n° 1, 1931, pp. 99-100.

Moyen-Âge. Fédotov étudiait cette époque surtout comme chercheur, mais l'observation de la religion médiévale, de hagiographie et l'image de la sainteté forgée à cette époque l'ont aidé de revenir à la foi. Pour Péguy les saints du Moyen-Âge n'étaient pas objets d'étude ; c'étaient les saints de son enfance, ceux que priait sa grand-mère. Il ne s'est jamais « occupé » de la sainteté, mais il écrivait sur les saints.

Regard particulier sur la ville

Parmi les traits qui permettent de parler du rapport typologique entre le penseur religieux russe et l'écrivain français nous pouvons souligner aussi l'idée de la ville comme centre, haut-lieu de vie. Fédotov dans son article « Sainte Geneviève et saint Siméon le Stylite » parle de cette même contradiction, qui est au centre du poème de Péguy « Sainte Geneviève, patronne de Paris » : « Paris à brûlé, comme une criminelle, les os de celle que la ville avait vénérée pendant tant de siècles comme sa patronne céleste »¹. Le poème « Sainte Geneviève, patronne de Paris » est écrit et publié pendant l'été 1913. Péguy y relate les malheurs de Paris dont Geneviève est le témoin. C'est la ville qu'elle sauve, guérit, pour laquelle elle éprouve de la compassion. Ce poème est imprégné du regard de compassion attentif et concentré que la sainte porte sur cette ville qu'elle protège.

Il n'est presque rien dit, à proprement parler, dans ce poème sur sainte Geneviève, mais Péguy décrit minutieusement la ville, en la portant, avec toute sa vie, dans les mains de la sainte. Geneviève est présente dans ce poème implicitement, comme le saint est présent dans la prière qui lui est adressée ; il n'est pas décrit mais seulement nommé, tandis que le texte principal de la prière — c'est la demande, l'intention, que la personne qui prie lui porte.

¹ G. Fédotov, *CŒuvres complètes* en 12 volumes, v. II, Moscou, 1998, p. 51.



Portrait de Georges Fédotov d'après photographie, 2011
(<http://rusliberal.ru/fedotov.php>)

Au début le poète s'adresse à Geneviève :

Bergère qui gardiez les moutons à Nanterre
Et guettiez au printemps la première hirondelle,
Vous seule vous savez combien elle est fidèle,
La ville vagabonde et pourtant sédentaire.

L'image du guetteur est pleine de connotations bibliques. Le guetteur, c'est le prophète qui écoute Dieu, qui attend sa parole ; le guetteur du printemps, de la première hirondelle, c'est une image eschatologique : le printemps symbolise souvent le Second Avènement du Christ, et l'hirondelle du printemps annonce la fin des temps comme la colombe qui annonça à Noé la fin du Déluge. Le guetteur, c'est aussi le gardien à son poste de garde et, en même temps, le témoin. Le guetteur qui veille sur la ville, comme une statue, qui peut témoigner de tout ce qui s'y passe, de sa vie et, ce qui est particulièrement important pour Péguy, de sa fidélité. Geneviève semble incarner l'histoire elle-même, car elle est toujours présente et se souvient de tout, pour témoigner ensuite au Jugement dernier, que Paris l'a suivie sur le chemin de foi et lui est restée fidèle.

Pour Fédotov et Péguy la ville représente toute la société, reflète le siècle présent, la modernité : c'est en même temps un sujet qui porte son propre regard sur la sainte et un objet, qui a besoin de sa protection.

Sainte Geneviève

Pourquoi Fédotov évoque-t-il dans plusieurs textes sainte Geneviève ? Pourquoi étudie-t-il sa *Vita*, lui consacrant l'article « Sainte Geneviève et saint Siméon le Stylite » ? Pourquoi Péguy écrit-il « Sainte Geneviève, patronne de Paris », *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* et la fin d'*Ève*, où il compare les morts de sainte Geneviève et de sainte Jeanne ?

Fédotov, dans la vie de sainte Geneviève, est d'abord attiré par la rencontre de l'Est et de l'Ouest, Péguy – par l'unité de la France. Péguy écrit sur Geneviève en se basant seulement sur la tradition folklorique, littéraire et, peut-être, sur les hymnes

liturgiques traduites du latin en français par son poète favori, Pierre Corneille¹. Dans le courant de cette tradition, il voit en elle une bergère, bien que, si l'on suit la *Vita* – comme le fait par exemple *La Vie de sainte Geneviève, patronne de Paris et de la France* écrite en latin dix-huit ans après sa mort et traduite par le révérend père Pierre Lallemand, prieur de l'abbaye de Sainte-Geneviève et chancelier de l'Université de Paris² –, elle possédât de grandes terres et ne pût sûrement pas s'abaisser au rang de bergère. Fédotov se base seulement sur la *Vita*. Dans ses études de l'hagiographie mérovingienne, il écrit que le miracle favori dans les vies de saints de cette époque est la libération des emprisonnés, et qu'il n'y a que très peu de textes où il soit spécifié que ces personnes étaient emprisonnées injustement. L'importance de ce thème pour Fédotov le rapproche de Péguy dans sa vision de la sainteté comme observation des lois célestes et non humaines. Péguy était un défenseur ardent de Dreyfus, et sainte Geneviève, libératrice des personnes accusées, avait presque pour lui les attributs d'une patronne personnelle.

Dans la *Vita* de sainte Geneviève, il est précisé que Siméon le Stylite, « quand il voyait passer des marchands qui venaient d'Occident, leur demandait des nouvelles de Geneviève » ou que, « d'autres qui y retournaient, il les priaient de la saluer de sa part, en leur témoignant l'extrême vénération qu'il avait pour elle, et de la conjurer de se souvenir de lui dans ses prières. » Certains chercheurs doutent de ce fait, mais ce qui importe surtout à Fédotov n'est pas la vérité historique mais que ce soit écrit dans la *vita*. Cette bénédiction à distance témoigne de l'unité des saints, de leur communication par-delà terres et mers, de l'Église une. Ce témoignage hagiographique de l'Unité était particulièrement important pour la réflexion théologique de Fédotov et de Péguy.

Chez Fédotov, Geneviève est active, pleine d'un amour agissant ; chez Péguy, elle semble immobile, le poète étant peu

¹ C'est précisément pour que le lecteur se fasse sa propre idée sur le sujet que nous donnons ci-après ces traductions. [N.d.l.R.]

² Pierre Lallemand, *La Vie de sainte Geneviève* [1641], Pérusse frères, 1859 ; en ligne : sainte-genevieve.net/Pages_fr/archives_fr.htm.

attiré par les éléments de sa *Vita* : le plus important pour lui est qu'elle a protégé Paris de ses ennemis, aussi bien extérieurs qu'intérieurs. Et sainte Geneviève chez Péguy agit même en étant immobile, par le témoignage, la présence, la compassion, la prière. En fait, la sainteté, pour Péguy comme pour Fédotov, réside avant tout dans l'action. L'homme est sauvé par le travail et le saint, dans la vision qu'en a le poète, est aussi un travailleur, qui continue même après sa mort la tâche qu'il a commencée sur terre.

L'idée de la sainteté agissante, à notre avis, est causée par un élément important des principes religieux et philosophiques de Fédotov et de Péguy : pour ces deux auteurs, l'amour *agissant* est le plus important, le chemin de Marthe vaut mieux que celui de Marie. Le saint pour Péguy, c'est le travailleur, celui qui accomplit le mieux la tâche qui lui est confiée. Ce travail peut être très haut, comme la prédication, mais cela peuvent être aussi les armes ou le ménage. Péguy parlait de l'influence du travail incessant de sa mère et de sa grand-mère, lui-même ayant travaillé toute sa vie en répondant d'une manière créatrice à tous les événements du monde qui l'entourait. La guerre même s'est révélée être pour lui cette « tâche » qu'il aurait à accomplir jusqu'à la fin – et il en est mort.

Fédotov, dans l'article déjà cité, affirme que la vie de Geneviève lui donne l'impression d'un « ouragan d'amour agissant » et, en renvoyant, toujours dans ce même texte, à Siméon le Stylite, souligne que c'est la « logique de l'amour » qui poussait le saint à intervenir dans la vie sociale ou politique. Pour Fédotov comme pour Péguy, le chemin de la sainteté agissante n'était pas seulement l'objet d'une réflexion – plus précisément, Fédotov a été l'un des fondateurs et des principaux acteurs de l'« Action orthodoxe ». Ainsi donc peut-on conclure que l'engagement pour l'humanité, d'une manière ou d'une autre, est le « centre d'intérêt » qui permet de réunir autour du personnage de sainte Geneviève des personnes aussi différentes, bien que très proches l'une de l'autre, que Fédotov et Péguy.

« Parler du particulier, du personnel et du fortuit... » La littérature française selon Constantin Motchoulski

Tatiana Victoroff
Université de Strasbourg

Nicolas Berdiaev a plusieurs fois répété que Constantin Vassiliévitch Motchoulski avait « le don d'entrer dans la pensée d'autrui »¹. Vladimir Weidlé remarquait également que Constantin Vassiliévitch était « très finement » réceptif à la poésie de diverses langues². Les œuvres de Motchoulski – historien de la littérature, écrivain, traducteur et critique – mais aussi son intérêt pour la littérature japonaise et sa connaissance de la langue arabe s'ajoutant à toute une « collection » de langues européennes³, en témoignent à de nombreux niveaux.

Dans cette « polyphonie », l'intérêt de Motchoulski pour la littérature française et pour la France en tant que « gardienne reconnue de la culture européenne » occupe une place particulière⁴. La période la plus productive en ce sens est celle des années 1930, pendant laquelle Motchoulski collabore à la revue *Zviéno* (« Le maillon »), dont pratiquement chaque numéro, sous différentes signatures (Teatral, Ixion, K.M., CAVE), contient de ses articles. Ce sont des aperçus sur les nouveautés de la littérature

¹ D'après les souvenirs de Théodore Timofeïévitch Pianov conservés dans les archives de mère Marie Skobtsova (Paris, f° 1).

² Voir Vladimir Weidlé, « Sur ceux qui ne sont déjà plus », *Noviy Journal*, 1993, n°s 192-193, p. 400.

³ L'expression « collection de langues européennes » est employée dans une lettre de Constantin Vassiliévitch Motchoulski à Ékaterina Andreïevna Struve en date du 13 novembre 1946 et envoyée de Cambô ; archives de Nikita Alexeïévitch Struve, Paris.

⁴ C. V. Motchoulski, « Les France », *Novaïa Gazéta*, 1^{er} mars 1931, n° 1, p. 8 ; extrait dans un cahier particulier conservé dans les archives de Motchoulski (Paris).

française et du cinéma, des études sur les écrivains français, des traductions, et en particulier du français, et enfin, ses propres récits, écrits en espérant que l'on y reconnaîtrait un certain style narratif. Le talent de Motchoulski parodiste est bien connu : même dans les années d'université, comme le rappelle Weidlé, il composa dans un toscan de l'époque de Dante irréprochable un « chant complémentaire » de *l'Enfer*, dans lequel il introduisit dans un esprit parodique ses condisciples et ses professeurs. En émigration Motchoulski écrit des parodies réussies des symbolistes russes¹, témoignant de la profondeur avec laquelle son œil critique pénétrait la poétique de chacun.

Étant donné l'extrême diversité des documents dont cette communication pourrait faire état dans la thématique de notre colloque, je me concentrerai sur trois aspects qui caractérisent Motchoulski comme critique de la littérature française. D'abord, la proximité de sa critique avec le genre de l'essai ; ensuite, la mise en évidence de consonances et de parallèles entre les littératures (éléments d'une analyse comparative) ; enfin, les bases philosophico-religieuses de son approche critique, qui le mènent dans les années 30-40 au genre des « biographies spirituelles », à la conception d'une critique comme création de vie *sui generis*.

De la critique à l'essai

Dans les années 1920-1930, ce qui caractérise le plus sa méthode critique, c'est l'attention au « fortuit ». Ainsi les personnages des *Faux-Monnayeurs* d'André Gide l'intéressent en tant que « cas exceptionnels »² : le critique formule ce point de vue comme une orientation consciente vers un dépassement de

¹ Parodies de Brioussov, Balmont, Akhmatova ; voir *Zviéno* (« Le Maillon »), 1923, n° 1, p. 2.

² C. V. Motchoulski, « *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide », *Zviéno*, 1926, n° 162, p. 5. Ou, comme le remarque le critique à propos d'une pièce de Chérif sur une scène française, « l'auteur amateur », peut-être par hasard, « a trouvé ce que ne pouvaient trouver les dramaturges professionnels » (C. V. Motchoulski, « L'Internationale du théâtre », *Année 1930*, n° 1, p. 211).

« l'objectivisme » des formalistes ou de la recherche « du sentiment commun de la vie » des critiques systématiques, responsables « dans la poésie d'une véritable dévastation *ad majorem gloriam* de leur chère synthèse [...]. Il faudrait au contraire convenir de ne parler que du particulier, du personnel et du fortuit, de se débrouiller sans notion de finalité et d'évolution »¹.

Serge Fédiakine voit dans le passage de la langue du concept à la langue des images un rapprochement de la critique et de l'esthétique². Cela conduit à l'élaboration de procédés particuliers d'analyse critique : dans quelques pages « sont données avec une précision et un relief extraordinaires des formules presque exhaustives pouvant servir de clefs pour comprendre la personnalité et la création de l'auteur », remarque Michel Kantor, corédacteur de *Zviéno* à propos de l'analyse par Motchoulski des œuvres de Gide (1927)³.

Effectivement, dans cet essai, le critique qui a commencé par un paradoxe (« médiocre dramaturge », Gide, plus qu'aucun des écrivains français, « possède...une force de suggestion »), multiplie les oppositions (« enthousiasme [...] et à côté [...] lourd moralisme »), et pourtant, de façon inattendue, les réduit à un dénominateur commun : selon Motchoulski, il s'agit de « la représentation d'une tragédie », et d'une tragédie « profondément religieuse ». Par là même toute « la floraison bigarrée de ses aphorismes [...] débouche sur un centre immobile – la question de l'âme et de son salut ». Tout le reste n'est qu'un « sujet », varié et arbitraire : « Une seule chose importe : par eux [les aphorismes. – T.V.], en zigzags, par des sentiers détournés, en rétrécissant toujours le cercle – arriver enfin à ce qui est « important »⁴.

¹ C. V. Motchoulski, « Sur la critique littéraire », *Zviéno*, n° 41, 1923, p. 2

² Serge Romanovitch Fédiakine, « L'œuvre de C. V. Motchoulski » dans C. V. Motchoulski, *La Crise de l'imagination*, édition de S. R. Fédiakine, Tomsk, Vodoleï, 1999.

³ Michel Lvovitch Kantor, *Constantin Motchoulski* (dactylographie, p. 3 ; Archives de Constantin Motchoulski, Paris) ; documents publiés avec coupures comme préface au livre de Motchoulski sur Blok.

⁴ C. V. Motchoulski, « André Gide », *Zviéno*, n° 1, 1927, pp. 9-10.

C'est ainsi qu'est découvert le nerf essentiel qui permet au critique de laver Gide des reproches qu'on lui faisait de « jongler avec les idées », mais aussi d'entrer avec lui en discussion : « *L'harmonie* dont parlait l'auteur, la synthèse des contradictions qui le séduisait, est enfin trouvée. Reconnaissons-le, il ne nous paraît pas convaincant. »¹ Ce « nous » est très caractéristique de Motchoulski critique : parlant ouvertement à la première personne, il veut exprimer une sorte d'expérience collective de lecteur, ce qui explique le retour fréquent de termes comme le lecteur se sent parfois « perdu, étouffé, embarrassé », par exemple quand il lit « l'épopée proustienne »². En s'associant avec un lecteur imaginaire il propose finalement une nouvelle perspective pour la lecture de Gide : « Comme un magicien habile [Gide] supprime les contradictions de la vie, sur lesquelles toutes ses œuvres sont construites. » Du « malaise » rien ne subsiste, mais, remarque le critique, « par bonheur, cette auto-censure n'est en rien nécessaire ni pour nous ni pour l'auteur »³.

Par là-même l'œuvre parle malgré l'auteur : l'intérêt pour la lecture de Gide n'est pas affaiblie par cette « censure », reste une mise en question comme perspective de recherche. Ce final est pleinement dans l'esprit de Motchoulski critique qui s'efforce d'appeler le lecteur à une réflexion créatrice. Ayant exprimé son opinion, franchement et sans équivoque, dans le cours de l'analyse, le critique n'y revient plus, proposant au lecteur de découvrir le livre par lui-même. Si beaucoup de recensions paraissent inachevées, n'est-ce pas pour laisser la réponse au lecteur ? L'attention à la partie réceptrice est un trait indissociable de sa critique : ainsi sur *La Prisonnière* d'Édouard Bourdet qu'il a vu au théâtre Femina, il écrit : « Il serait intéressant de rendre compte non de la pièce mais de la salle de spectacle. Que ressentent ces dames respectables aux cheveux courts, ces messieurs respectables, aux cheveux gris, décorés de la légion

¹ C. V. Motchoulski, « André Gide », art. cit., p. 15.

² C. V. Motchoulski, « Postérité de Marcel Proust », *Zviéno*, n° 156, 1926, p. 2.

³ C. V. Motchoulski, « André Gide », art. cit., p. 16.

d'honneur ? »¹ D'une façon analogue il remarque une orientation semblable chez les auteurs analysés : ainsi « la lecture de Montherlant quelque part au plus profond suppose un arrière plan : l'attention ravie des auditeurs »².

L'essai sur Gide entre autres donne une image transparente de la manière critique de Motchoulski, qu'on peut résumer, en introduisant d'autres exemples, de la manière suivante. Tout d'abord le critique s'efforce de poser le problème globalement et métaphoriquement : voici comment il commence sa recension d'un livre... sur l'amour (*L'Amour et l'Occident* de Denis de Rougemont³) : « Au chevet de la civilisation européenne malade se rassemblent les médecins, qui établissent des diagnostics, définissent des méthodes de guérison ». Ou bien, dans l'analyse de Proust où, dès les premières lignes, c'est la complexité de la technique narrative qui se révèle le problème principal, le critique donne un tableau expressif des errances d'un lecteur imaginaire dans les labyrinthes de l'univers proustien : « [...] des routes innombrables bifurquaient devant lui, se croisaient, s'enchevêtraient : un fin réseau de sentiers les coupaient dans toutes les directions ; à chaque tournant se découvraient de nouveaux pays – inattendus, extraordinaires. L'insolite variété et la richesse de ce monde étaient amplifiées par sa mobilité. »⁴

En révélant oppositions et antithèses la métaphore à effet permet un jeu extrêmement brillant – le critique se révèle ici comme styliste : ayant créé la tension dynamique nécessaire, il conduit le lecteur à l'essentiel. Ainsi, le mythe antique de « l'amour-passion », exposé dans les pages du livre de Denis de Rougemont n'est qu'un camouflage d'une hypothèse d'auteur qui veut expliquer les faits désastreux d'une époque.

¹ L'amateur de théâtre [C. V. Motchoulski], « Ersatz théâtraux », *Zviéno*, 1926, n° 196, p. 13.

² C. V. Motchoulski, « H. de Montherlant, *Aux frontières du désir*, Grasset, 1927 », *Zviéno*, n° 1, 1928, p. 58.

³ C. V. Motchoulski, « Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, Plon, 1939 », *Pout'*, n° 59, 1939, p. 76.

⁴ C. V. Motchoulski, « Postérité de Marcel Proust », art. cité, p. 2.

En même temps le critique met à nu le « mécanisme » de l'action (l'apparat « scientifique » du livre de Rougemont, le secret de la technique narrative de Gide) ou note son absence ; à propos d'une série de nouveaux films français, il remarque que « [...] tous sont taillés plus ou moins habilement et mal cousus »¹.

L'examen des problèmes de la poétique de genre (la nouvelle forme romanesque de Gide et de Proust) s'accompagne d'une analyse précise des procédés dans les traditions de l'école formaliste. Ainsi, Proust « anéantit la vieille convention littéraire : le monde engourdi des *essences* restitue aux choses *leur variation dans le temps* [...] Au niveau de la vie chez Proust tout est inconstant et fortuit. Tout pourrait ou ne pas être ou être autrement [...] Mais au niveau de l'art tous les instants sont fixés pour toujours. Ils deviennent les pierres d'un édifice fondamental. Et les hasards absurdes de la vie se combinent pour former un tout indissoluble. »²

Ainsi la construction de Proust doit être vue comme un tout : « Dans l'abondance opulente du matériau verbal point de trait, point de détail, si insignifiant fût-il, qui n'eût une importance architectonique. À chaque motif est assignée une place définie et mesurée. Les épisodes, qui croissent et se multiplient, apparemment de façon tellement arbitraire, se soutiennent l'un l'autre et s'appuient l'un sur l'autre. »³ La métaphore de la cathédrale (chaque arche soutient l'autre et en même temps soulève jusqu'à la voûte), que l'on trouve souvent chez les spécialistes contemporains de Proust, est traitée avec grande élégance par l'écrivain-critique dans un article de 1926.

Dans cette analyse critique le roman de Gide reprend vie : l'écrivain « en a ôté tous les vêtements lourds et somptueux et l'a laissé errer par le monde *en équipement léger*. Il a libéré le roman de cette pesanteur qui le courbait vers la terre et que nous nommions respectueusement *illusion de la réalité*. Et voici que le roman s'est

¹ L'amateur de théâtre [C. V. Motchoulski], « Films historiques », *Zviéno*, n° 168, 1926, p. 11.

² C. V. Motchoulski, « Postérité de Marcel Proust », art. cité, pp. 2-3.

³ C. V. Motchoulski, « Postérité de Marcel Proust », art. cité, p. 2.

redressé [...] s'est fait léger et libre [...]. Et voici que de cette *matière* Gide fait une œuvre, allègre de bout en bout, remplie de lumière et d'air. »¹

Dans le processus de « différenciation », suivie de l'élévation vers l'ensemble le critique est loin de « l'indifférence » dont il s'accuse de temps en temps de façon rhétorique : « D'ailleurs, ne suis-je pas en train de généraliser une impression subjective ? » s'exclame-t-il par exemple dans son article « Les pauvres en esprit », après avoir ironiquement évoqué la « confession publique » de 27 écrivains français dans le recueil *Examen de conscience*. « Quand tous ont dit *tout* ce qu'ils avaient au fond de leur âme, quand ils ont répandu devant nous leurs pensées, leurs sentiments, leurs désirs, – nous attendons encore... le principal [...]. Quoi, rien de plus ? [...] Et ce rien béant s'étale comme un désert dans deux cent pages de bavardage intime. »²

Après quoi le critique décide, pour éviter un subjectivisme possible, d'assumer « les humbles fonctions d'un secrétaire : systématiser le matériau des *aveux* ». Il dégage les « tendances communes » (faiblesse, incertitude, insuffisance, déséquilibre, angoisse) et les illustre par de nombreuses citations : « Je n'ai qu'une certitude, celle de ma faiblesse » (Marcel Arland) ; « chaque jour, je suis autre et la seule chose qui ne change pas, c'est mon incertitude agitée, frémissante » (Maurice Betz) ; « Au-dedans de moi je ne rencontre aucune foi » (André Beucler). Après quoi il propose un montage des citations, destiné à convaincre par son caractère documentaire, où le « je » du critique ne se masque pas derrière un « nous », comme nous l'avons vu précédemment, mais disparaît significativement, donnant la parole aux écrivains eux-mêmes. André Desson témoigne : « Notre secret, le voici. Nous ne désirons rien, nous n'attendons rien, et moins que tout le salut de l'âme [...]. Tout cela est escroquerie verbale, affectation et masque. »

En même temps, la voix du critique est présente distinctement dans le texte : en particulier, dans le choix ironique

¹ C. V. Motchoulski, « Les Faux-Monnayeurs d'André Gide », p. 5

² C. V. Motchoulski, « Les pauvres en esprit », *Zviéno*, n° 199, 1926, p. 4.

des citations, disposées dans un scénario *sui generis* qui a son nœud, la mise en scène du diagnostic, le développement, et la culmination (« Mais quelle issue à l'impasse ? ») ainsi que la catastrophe finale : le lecteur de *Zviéno* devient spectateur de la tragédie d'une génération entière. Enfin le critique-metteur en scène se manifeste dans les dernières lignes, dévoilant le sens du spectacle qui a été joué : « Ainsi l'aveu devient un terrible jugement sur soi-même. Les âmes dévastées reconnaissent leur condamnation et en même temps leur *misérable grandeur*. »¹

Présence du « je » critique, discours aux couleurs d'aphorisme, brossé à larges coups de pinceau, forme claire synthétique², jointe à l'attention aux détails qui contiennent la solution de l'ensemble, tout parle de l'appartenance de cette prose au genre de l'essai, où le particulier, le personnel et le fortuit finissent par constituer une biographie de la création. En outre l'analyse est construite comme un diagnostic : le critique s'intéresse de façon vivante à l'écrivain, il entre en discussion, ironise, coupant l'analyse par des exclamations de tout genre entre parenthèses³. Ou bien il « a oublié » de parler de quelque chose d'extraordinairement important, ce dont, comme s'en avisant brusquement, il fait part au lecteur – ce procédé délicieux de « narrateur distrait » emprunté à Gogol sert ici à renforcer l'ironie. Tout comme si le choix de l'auteur était « personnel » mais pas « fortuit », ce que rappelle Kantor quand il dit que Motchoulski « n'était pas tellement journaliste », son approche étant « plutôt

¹ C. V. Motchoulski, « Les pauvres en esprit », art. cité, p. 5.

² La mesure est importante pour Motchoulski, on peut en juger par la recension qu'il fait d'un livre du professeur Pierre Mikhaïlovitch Bitsilli, *Courte histoire de la littérature russe*, où « le travail de synthèse » dû à l'auteur est mentionné comme une de ses principales qualités (*Notes contemporaines*, n° 57, 1935, pp. 467-468).

³ Par exemple dans l'analyse des films de Marcel L'Herbier : « Il aspire à *capter le rythme de la contemporanéité* (magnifique formule !) mais au lieu du rythme c'est une sorte de balbutiement confus, trébuchant » (*L'amateur de théâtre* [Motchoulski], « Les films de L'Herbier », *Zviéno*, 1926, p. 12).

celle d'un historien de la littérature que d'un commentateur, répondant à une question d'actualité. »¹

Et ce choix se caractérise par un cercle d'auteurs avec lesquels se découvre une consonance, une sorte de lien.

Consonances et dissonances

En analysant la littérature française, le « regard » du critique s'aiguille sur des noms russes (un entretien sur Balzac renvoie à Dostoïevski) – de même qu'il complète son analyse des écrivains russes en notant des consonances avec des écrivains occidentaux : « dans les œuvres de Boris Zaïtsev le russe et l'italien sont indissociables »². En prêtant attention au domaine des influences littéraires (par exemple, anglaise, allemande et russe pour Gide qui se tient, selon l'expression du critique « dans une perspective ouverte à tous les vents »³), l'analyse critique peut devenir en même temps « vérification » de liens qui se sont formés et de parallèles.

Ainsi, Motchoulski commence sa recension du nouveau roman de Georges Duhamel en disant qu'on compare souvent celui-ci avec Tchékhouv⁴. Cette confrontation est une invitation à la discussion. Ayant pris d'abord l'affirmation comme axiome (« la parenté est assez superficielle et pourtant il est hors de doute que

¹ M. L. Kantor, *Constantin Motchoulski, op. cit.*, p. 3.

² C. V. Motchoulski, « Boris Zaïtsev », *Zviéno*, n° 202, 1926, p. 3. Dostoïevski, bien des années avant Proust, Joyce, les symbolistes et les expressionnistes, brise la convention du discours littéraire logique et cherche à produire un flux de pensées et d'images dans leur mouvement associatif immédiat (C. V. Motchoulski, *Vie et création*, YMCA-Press, 1947, p. 451). Cette pensée, avant de figurer sous une forme cristallisée dans la monographie sur Dostoïevski (1947), est précisée plus d'une fois dans les articles des années 1920-1930.

³ C. V. Motchoulski, « *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide », art. cité, p. 4 : « Et lui, Français des pieds à la tête, ce n'est pas sans fondement qu'on l'appelle parfois *le plus européen de tous les écrivains français* ».

⁴ C. V. Motchoulski, « Le nouveau roman de Duhamel », *Zviéno*, n° 169, 1926, pp. 2-3.

Duhamel est le plus *russe* des écrivains français », le critique aussitôt contraint le lecteur à la mettre en doute. À l'appui de cette thèse est introduite la notion de « spiritualité » (« j'ai failli dire *âme slave*, expression pour laquelle les étrangers éprouvent une attirance incompréhensible » – tout de suite le critique fait ses réserves). Plus loin, Duhamel est un écrivain « à problèmes, avec une conscience d'une grande délicatesse, et un penchant pour les sermons ».

Dans le cours de l'analyse rapide et précise l'ironie devient de plus en plus forte. Ce qui dans « la littérature française est phénomène exceptionnel » se révèle dans la littérature russe « un motif qui a depuis longtemps perdu son intérêt » : « les observations piquantes se noient dans la *tristesse bourgeoise* », « il y a chez lui une exigence indéracinable et tout à fait sincère de *comprendre et d'interpréter* la terrible réalité ». En un mot, tout ce qui est présenté comme une parenté avec la culture russe est tourné en parodie. Dans le dernier roman, *La Pierre d'Horeb*, où justement apparaît une héroïne russe, ce qui, selon le critique, est son « défaut principal » : « à travers les descriptions enthousiastes, fanatiques de Daria Guérenstein », « nous voyons son véritable visage, bien connu et depuis longtemps : le type de la révolutionnaire bornée et fanatiquement obtuse [...], transie dans sa clandestinité partisane, aveugle à tout ce qui n'a pas de rapport avec Marx et la sociologie ». L'amour de l'héroïne russe et du protagoniste français conduit à une catastrophe inévitable : « l'âme française flambe de passion, l'âme russe ne pense qu'aux actes terroristes ». Resselier, le narrateur, tente de civiliser Daria, il lui lit Mallarmé et Rimbaud, lui donne des leçons de français mais « la femme extraordinaire, étonnante » ne succombe pas à ces tentations, car elles n'ont pas le moindre rapport avec la lutte des classes ». « Et voilà tout, – conclut le critique, – un amour stupide, des souffrances inutiles, des sacrifices absurdes. »¹

Finalement, malgré tout le talent de l'auteur, c'est justement sa « russité » qui se révèle mensongère. La conclusion absente nous conduit ici à penser que la comparaison du début (devenue

¹ C. V. Motchoulski, « Le nouveau roman de Duhamel », art. cité, p. 3.

aussi traditionnelle) manque de justesse. Comme dans son ensemble, le comparativisme se révèle plus productif comme école de mise en évidence des différences : « dans la littérature il faut non rechercher les parentés (toujours accidentelles), mais percevoir les différences »¹, écrit Motchoulski dans son article « L'héritage de Marcel Proust » ; et on peut y entendre la voix du professeur Alexandre Vessélovski, maître de méthodologie comparée à l'université de Saint-Pétersbourg.

Il illustre cette position, par exemple, dans son analyse des écrits français parus à l'occasion de la célébration du centenaire du romantisme². Examinant les multiples tentatives « d'affubler la contemporanéité du manteau du romantisme » (on écrit des articles sur le « nouveau mal du siècle », on étudie la « tristesse universelle » contemporaine, les lecteurs des revues d'avant-garde s'estiment obligés d'être « inquiets » et « anxieux »), l'auteur met en évidence le caractère fondamentalement non-romantique de cette littérature : elle est anti-lyrique, insensible, sceptique ; ses écrivains ne sont ni des bardes, ni des prêtres, ni des prophètes, ils sont plus ordinaires, plus secs et plus ironiques ; l'affirmation même de la personnalité s'est transformée en doute. Le titre de l'article « Le romantisme et nous » montre qu'on cherche à rendre compte de l'image contemporaine de la littérature française en fixant des limites, en effectuant une distanciation temporelle et critique indispensable.

Ainsi les comparaisons sont-elles conduites plutôt en mettant l'accent sur les différences, dans la mesure où les parentés, selon la critique, sont accidentelles ou parodiques. Ainsi, sur une série de nouveaux films français Motchoulski écrit : « Un des défauts leur est commun – ils ne sont pas cinématographiques. »³

En même temps, selon Motchoulski, la comparaison peut devenir intéressante, authentique – si elle est fondée sur une

¹ C. V. Motchoulski, « La postérité de Marcel Proust », art. cité, p. 2.

² C. V. Motchoulski, « Le romantisme et nous », *Poslednié novosti*, n° 3354, 1929.

³ L'amateur de théâtre [C. V. Motchoulski], « Films historiques », art. cité, p. 11.

parenté spirituelle comme dans le cas de Gide. « Nous le croyons : pour Gide la pensée est inséparable de l'action, la foi se confond avec la vie » et « telle ou telle réponse à la question religieuse définit tout le destin à venir »¹. Cet essai se présente comme une des premières esquisses qui vont conduire à la création de « la biographie spirituelle »².

Le choix d'auteurs orientés spirituellement reflète la quête de Motchoulski au début des années 1930 : « Dieu n'est pas le Dieu de Voltaire, Il est crucifié dans l'histoire », note Constantin Vassilievitch dans son journal³. La littérature devient espace spirituel pour un dialogue du critique et de l'écrivain. Quand il s'agit de mettre en évidence des correspondances spirituelles, le nom de Charles Péguy acquiert une résonance particulière.

La critique comme création de la vie

Dans les milieux de l'émigration russe la référence à Péguy devient presque une tradition : le père Serge Boulgakov l'appelle « un slavophile français », et Nadejda Gorodetskaïa, Léon Zander, Georges Fédotov manifestent pour sa postérité un intérêt qui prend de multiples formes.

Motchoulski découvre Péguy grâce à Léon Gillet, prêtre catholique français converti à l'orthodoxie. Motchoulski et lui étaient liés par des intérêts littéraires communs et une collaboration à « *Pravoslavnoïé diélo* » (« L'Action orthodoxe »). Rue de Lourmel, chez Mère Marie, sont organisées des réunions avec conférences et débats, dont un certain nombre consacrés à Péguy. Les mystères de Mère Marie en sont une conséquence directe ainsi que les méditations de Motchoulski dont on entend les échos dans

¹ C. V. Motchoulski, « André Gide », art. cité, p. 14.

² Voir par exemple la référence de Michel Kantor à l'*Alexandre Blok* (YMCA-Press, 1948) de Motchoulski : « [ce] livre n'est pas seulement le fruit d'une recherche consciencieuse, mais aussi un acte de création, révélant le monde spirituel de l'auteur même. » (M. L. Kantor, *Constantin Motchoulski, op. cit.*, p. 5).

³ Archives parisiennes de de Constantin Motchoulski, *Journal*, note du mardi 13, s. d.

ses interventions lors de la treizième réunion du Studio franco-russe, consacrée à Péguy¹. Au cours de la discussion Motchoulski intervient brièvement par des propos qui montrent un intérêt constant (et, à en juger par l'ensemble, ancien) pour les *Cahiers de Péguy*. L'intervention, à en juger par les citations toutes prêtes, a été élaborée bien avant : tout prouve que son intervention ce soir là n'était pas due au hasard (comme non plus sa présence aux séances du « Studio franco-russe » sur les thèmes du « Roman après 1918 » ou d'« Occident-Orient », ni enfin à celles consacrées à Gide²).

Motchoulski rappelle le chemin de Péguy du socialisme au christianisme, chemin si proche de l'intelligentsia russe. Parallèlement Fédotov l'évoque dans les pages de *Novy grad* (« Nouvelle Cité ») : « Nous, Russes, reconnaissons volontiers dans ce représentant des plus nobles traditions de la France les Justes de l'intelligentsia russe désormais éloignés dans le passé. »³ Motchoulski élargit la perspective : « En s'adressant exclusivement à sa génération », Péguy « n'est entendu que par nous, à distance – il occupe dans notre vie la place qui l'attendait » ; « il remplit le vide », « il est devenu pour nous parfaitement indispensable [...] son inquiétude est la nôtre. » À sa manière, Motchoulski propose une quantité de formulations où « nous » (« Péguy se rapproche de nous, son inquiétude est la nôtre »⁴) vise cette fois non seulement l'auditoire de l'émigration mais aussi l'auditoire français, en réunissant deux traditions d'une commune généalogie spirituelle.

¹ Voir « Charles Péguy. Treizième réunion », 24 février 1931, CQ XXI-6, 9 avril 1931 dans *Le Studio franco-russe. 1929-1931*, éd. Léonid Livak, Toronto, 2005, pp. 455-516.

² *Le Studio franco-russe, op. cit.*, pp. 216, 250, 284. Motchoulski revient régulièrement sur ces sujets dans ses méditations.

³ G. P. Fédotov, « Jean Maxence et Nadejda Gorodetski, *Charles Péguy. Textes suivis de débats au Studio franco-russe* », *Noviy grad*, n° 1, 1931, pp. 99-100.

⁴ C. V. Motchoulski, « Charles Péguy. Treizième réunion » dans *Le Studio franco-russe, op. cit.*, p. 497.

Ce qui est ici le plus significatif, c'est que cette affinité est tracée suivant la ligne de « l'œuvre de vie » (comme nous l'avons vu avec l'exemple de Gide) : « nous ne comprendrons rien à l'œuvre de Péguy si nous séparons sa pensée de sa vie, son écriture de son action » ; « il n'écrit pas, il agit »¹. Péguy se révèle être dans la tradition de « l'œuvre de vie » des symbolistes russes, définie par le père Léon Gillet, lors d'une séance du Studio franco-russe sur le symbolisme, comme une particularité essentielle de la tradition russe qui, à la différence du symbolisme français comme « méthode poétique » est « conception de la vie », « approche métaphysique ». « Être symboliste signifie aller jusqu'au bout »², la perspective, fixée par le symbolisme russe aussi bien sur le plan sacramentel que sur le plan purement vital, trouve son incarnation en Péguy.

Ainsi, l'un se lit à travers l'autre, le dialogue s'articule non seulement comme consonance entre des écrivains, mais aussi comme une réflexion critique mutuelle. Dans les mots du père Gillet cités précédemment, on entend l'écho des débats de la rue de Lourmel, pures intonations russes, puisées à une source directe : n'est-ce pas un reflet des relations entre deux « créateurs de vie » qui sont passé par l'école du symbolisme ? Mère Marie se classe dès ses débuts dans le monde littéraire de Saint-Petersbourg comme poète symboliste³ et, par un chemin « de feu » qu'elle avait pressenti, va jusqu'au bout ; l'intérêt de Motchoulski pour les symbolistes s'élargit, partant des recherches universitaires et des relations directes avec eux, jusqu'à ses derniers livres, les plus secrets, sur Biély, Blok, Brioussov.

Pour tous deux, le symbolisme est plus qu'une orientation littéraire. « L'esthétique littéraire donnait à Motchoulski le sens et

¹ C. V. Motchoulski, « Charles Péguy », dans *Le Studio franco-russe, op. cit.*, p. 496.

² R. P. Léon Gillet, « Les débats : symbolisme. Onzième réunion » (16 décembre 1930) dans *Le Studio franco-russe, op. cit.*, pp. 393-394.

³ Le premier recueil d'Élizavéta Iourievna Kouzmina-Karavaïéva (1891-1945), en religion « Mère Marie », fut *Les Tessons scythes* (1912), bien accueilli dans les milieux symbolistes. L'amitié et la correspondance de Mère Marie avec Blok sont bien connues.

la plénitude de la vie », rappelle Théodore Pianov¹, autre collaborateur de « *Pravoslavnoïé diélo* ». Avec toute la modestie de leurs travaux de la période de *Zviéno* ils sont dans leur genre des « feuilles tombées » (Motchoulski revient plus d'une fois à cette métaphore rozanovienne), « tombées » dans les pages des revues de l'émigration. Ils greffent sur l'expérience d'une esthétique impressionniste, sur les éléments d'une analyse comparative une tonalité de plus en plus philosophico-religieuse². Dans cette diversité des approches critiques tout communique à travers le prisme d'une perception personnelle qui s'éloigne de la critique au sens académique du mot et qui attribue à l'art son rôle prédéterminant. « Ou tout doit devenir art, ou l'art ne sert à rien », note Motchoulski peu de temps avant sa mort³.

Et ce qui est peut-être le plus impressionnant aujourd'hui dans l'héritage qu'il nous laisse, c'est justement ce pathétique qui affirme la vie : sur fond de « sentences de mort », de « hurlements sur la mort de la culture »⁴ et de l'Europe, il écrit sur la force transfigurante de l'art, sur la nécessité de bâtir dans ce feu comme si on bâtissait pour l'éternité.

Chez Motchoulski le « particulier » devient le « général » ; le partiel s'élève à la totalité (comme pour la méthode philosophique de Vladimir Soloviev, sur lequel il s'appuie pour construire ses monographies) ; le fortuit, l'éphémère exprime l'éternel, renvoyant le lecteur à la formule baudelairienne de l'art moderne.

Trad. Y. A.

¹ Théodore Timofeïévitch Pianov, *Souvenirs, op. cit.*, p. 5.

² « Le travail de Motchoulski à *Zviéno* peut être considéré comme une anticipation de ses travaux plus étendus sur Gogol, Soloviev, Dostoïevski », remarque Kantor (C. V. Motchoulski, *op. cit.*, p. 3).

³ Archives parisiennes de de Constantin Motchoulski, *Journal*, note du 5 [mars] 1948.

⁴ C. V. Motchoulski, « La crise de l'imagination », *Zviéno*, n° 2, 1927, p. 76.



Photographie de Constantin Motchoulski, sans date

Poésies

Pierre Corneille

Hymnes à sainte Geneviève

Les offices de sainte Geneviève pour les fêtes des 3 janvier (sa mort), 28 octobre (retour de ses reliques après translation en 865) et 26 novembre (date du miracle des Ardents), révisés en 1665, contiennent neuf hymnes qui ont fait l'objet d'une traduction en vers par Pierre Corneille. Ces vers, présents dans le manuscrit 154 de la bibliothèque Sainte-Geneviève, ont été publiés en mars 1847 par la *Nouvelle Revue Encyclopédique*, pages 6 à 16.

Fête du 3 janvier

Laude plena Genovefæ personent præconia (n° 156).

I

Que de toutes nos voix un plein concert s'élève
À la gloire de Geneviève !
Terre, applaudis au ciel ; lui-même il l'applaudit.
Il t'en daigne lui-même apprendre la naissance :
Écoute un ange qui te dit
Qu'il vient de naître en elle un appui pour la France.

II

Un saint prélat, qui voit dans une si jeune âme
Briller tant de céleste flamme :
« Vierge heureuse, dit-il, qu'heureux sont tes parents ! »
Soudain qu'elle l'entend, la vierge à Dieu se voue,
Et quitte enfin et prés et champs
Pour montrer à la cour comme il faut qu'on le loue.

III

Les miracles partout suivent son grand courage ;
Ils passent et le sexe et l'âge.
Dans la chair qui l'enferme elle est hors de la chair,
Et dans sa pauvreté riche plus que tous autres :
Quiconque la peut approcher
Croit sa vertu pareille à celle des apôtres.

IV

Honneur de ta patrie et de la terre entière,
Vierge, des vierges la lumière,
Notre patronne à tous, entends nos humbles vœux ;
Et du ciel, où tu vois ta couronne assurée,
Fais qu'en terre de chastes feux
Puissent toujours régner dans notre âme épurée.

V

À la Trinité sainte éternelle puissance,
Éternelle reconnaissance.
Qu'on la serve en tout temps, qu'on l'honore en tous lieux;
Exaltons-en la gloire en la vierge fidèle,
Si nous voulons un jour aux cieux
Être assis dans un trône et couronnés comme elle.



Nox festiva sacrum præveniens diem (n° 161)

I

Voici l'heureuse nuit qui précède sa fête :
Par des feux redoublés elle imite le jour,
Et le temple éclairé veut que chacun s'apprête
À tromper le sommeil par des chants tout d'amour.

II

La sainte qui préside et qu'on sert dans ce temple,
Ainsi des saints martyrs veillait sur les tombeaux,
Joignait la nuit au jour, et par un haut exemple
Portait les cœurs sans cesse à des efforts nouveaux.

III

Vierges, vous le savez, elle allait la première :
La lumière à la main, elle y guidait vos pas ;
Et, quoi qu'osât l'enfer contre cette lumière,
Sa clarté triomphante en prenait plus d'appas.

IV

Ainsi la vive foi, par des sacrés prodiges,
Ainsi le zèle ardent luit dans l'obscurité ;
Ainsi du diable même il confond les prestiges,
Et, fléchissant le ciel, rend à tous la santé.

V

Toi, dont l'éclat, plus vif que celui des étoiles,
Brille parmi les saints au céleste lambris,
Vierge, en faveur des tiens romps ces funestes voiles
Dont l'indigne épaisseur offusque tant d'esprits.

VI

Fais que les faux honneurs ni les soins de la terre
De leurs ombres jamais n'embarrassent nos sens,
Que jamais les plaisirs par leur flatteuse guerre
N'affaiblissent la foi dans les cœurs innocents.

VII

Nous espérons de vous ce don par sa prière,
Père incompréhensible, Homme-Dieu comme nous,
Qui règne au séjour de gloire et de lumière
Avec cet Esprit saint qui n'est qu'un avec vous.



Christo salutis vindici Christique sponsæ virginis (n° 194).

I

Chante, ville, reine des villes,
Chante un hymne de gloire à ton divin Sauveur,
À son épouse vierge ; et sur tes murs fragiles
Attires-en la grâce, et fixe la faveur.

II

Quoi qu'osent la fièvre et la peste,
Elle en brise le trait le plus envenimé,
Et des soudaines morts le ravage funeste
Par ses regards bénins est soudain réprimé.

III

Dans les langueurs elle encourage,
Elle rend aux mourants la force et la santé ;
De la langue captive elle rompt l'esclavage,
Elle obtient pour l'aveugle une pleine clarté.

IV

Les miracles que fit sa vie
Ne sont point épuisés par son retour aux cieux ;
Et plus par un vrai zèle en terre elle est servie,
Plus sa haute vertu s'épand sur ces bas lieux.

V

Vierge que notre chœur réclame,
Qui dissipes ainsi les plus dangereux maux,
Quand tu prends soin du corps, prends-en aussi de l'âme,
Et donne pour tous deux des remèdes égaux.

VI

Fais que, purgés de tous nos crimes,
Jésus-Christ de sa grâce honore notre foi,
Et que, nous dégageant de ces mortels abîmes,
À la sainte patrie il nous rende avec toi.

VII

Gloire à toi, Verbe inconcevable,
Sauveur, par une vierge ici-bas enfanté ;
Gloire au Père éternel, à l'Esprit ineffable,
Et durant tous les temps, et dans l'éternité.

Fête du 28 octobre

Dum sævus miseræ regna Lutetiæ (n° 811).

I

Quand des lions du Nord la barbare furie
Saccage la province et fait trembler Paris,
Tout son peuple ne craint ni pour ses toits chéris,
Ni pour ses doux amis, ni pour sa propre vie ;

II

Mais pour le saint dépôt d'une vierge sacrée,
De ses murs alarmés le plus digne trésor,
Qu'enfermé qu'il était dans une châsse d'or,
Il porte en sûreté dans une autre contrée.

III

Ce peuple ne fait rien qu'elle aime à lui rendre ;
Et, du plus haut des cieux déployant son secours,
De tant de barbarie elle arrête le cours,
Et conserve à son tour ceux qui sauvent sa cendre.

IV

Veille à notre défense, ô sainte protectrice !
Un plus fier ennemi nous livre un dur assaut.
Il est fort, il est fourbe ; et sans l'appui d'en-haut
Rien n'en dompte la rage, ou détruit l'artifice.

V

Daignez en nos besoins écouter sa prière,
Père et Fils éternels, Esprit saint et divin,
Qui n'êtes qu'une essence, et qui tous trois sans fin
Régnez dans le séjour de gloire et de lumière.



Nobilis regni Genovefa præses (n° 816).

I

Toi qu'on croit présider à cet illustre empire,
Aux peuples affligés toi qui prêtes la main,
Qui conserves nos lis et tout ce qui respire
Sous leur grand souverain,

II

Tu vois en cet exil notre peu de mérite,
Tu le vois chanceler en tout temps, en tous lieux
Que notre perte est sûre, et qu'aucun ne l'évite
Sans le secours des cieux.

III

Daigne en prendre pitié ! tu t'en vois conjurée
Par le nouveau cercueil où reposent tes os,
Par les soins dont jadis ta châsse transférée
Sauva tes saints dépôts.

IV

La fureur semait lors nos champs de funérailles,
Les flammes et le fer désolaient nos cités :
Seule tu garantis nos tremblantes murailles
De tant de crautés.

V

Dans une sainte paix affermis une ville
Qu'un zèle singulier voue à ton sacré corps ;
Que ta main à l'État ne soit pas moins utile
Qu'elle l'était alors.

VI

Immense Trinité, souffre-le pour ta gloire,
Toi, de qui cette vierge a reçu tous ces dons
Qui font régner son culte et chérir sa mémoire
En tous nos environs.



Debitas virgo Genovefa laudes (n° 839).

I

Pour te rendre un tribut d'une louange due,
Vierge, tu vois nos cœurs devant toi prosternés :
Puisse en être par toi la prière entendue,
Et les vœux couronnés !

II

Tu ne dédaignas point d'en exaucer le zèle,
Quand les fureurs du Nord menaçaient nos remparts,
Et que l'affreuse horreur d'une guerre cruelle
Roulait de toutes parts.

III

Tant qu'ont duré tes jours, jamais ni la famine,
Ni d'un air empesté les tourbillons impurs,
Ni surprenants éclats de vengeance divine,
N'ont désolé nos murs.

IV

Tu vois sous tes faveurs la maison ennoblie
Reprendre l'heureux joug de ses premières lois,
Et leur sainte vigueur dans l'ordre rétablie
Rentrer en ses vieux droits.

V

Fais que sa pureté de plus en plus s'attache
Aux célestes sentiers que tu lui fais tenir,
Que sa ferveur redouble, et passe enfin sans tache
Aux siècles à venir !

VI

Immense Trinité, souffre-le pour ta gloire,
Toi, de qui cette vierge a reçu tous ces dons
Qui font régner son culte et chérir sa mémoire
Et tous nos environs.

Fête du 26 novembre

Ardent immodicis æstibus impia (n° 1010).

I

La main d'un Dieu vengeur, par d'invisibles flammes,
D'un peuple ardent au vice éteint l'impie ardeur.
Ce feu s'attache au corps pour en chasser les âmes,
Et le sang qu'il tarit lui fait passage au cœur.

II

En vain des médecins cette fameuse ville
Implore les secours, applique les secrets :
Le ravage en augmente, et tout l'art inutile
Enfonce d'autant plus de si funestes traits.

III

Elle a recours, ô vierge, à tes reliques saintes :
À peine tu parais, que cette peste fuit ;
Et ses tristes ardeurs, dans les os même empreintes,
Y laissent triompher la santé qui te suit.

IV

Bannis de nos esprits ces flammes criminelles
Qui n'y peuvent souffrir aucuns célestes feux,
Et sème de ta main au cœur de tes fidèles
La précieuse ardeur qui les peut rendre heureux.

V

Nous espérons de vous ce don par sa prière,
Père incompréhensible, Homme Dieu mort pour tous,
Qui régnerez au séjour de gloire et de lumière
Avec cet Esprit Saint qui n'est qu'un avec vous.



Urbis afflictæ Genovefa præses (n° 1018).

I

Infatigable appui de la ville affligée,
Vierge toujours présente à tes sacrés autels,
Écoute les frayeurs d'une troupe plongée
En des ennuis mortels.

II

Un feu contagieux, digne loyer du vice,
Fait voir l'ire du ciel sur les membres pourris,
Et jusque dans les os imprime la justice
Qu'il se fait de Paris.

III

Plus il coule de pleurs des paupières troublées,
Plus cette vive ardeur fait creuser de tombeaux ;
Tout brûle, et l'on ne voit que flammes redoublées
Par la fraîcheur des eaux.

IV

Enfin, vierge, ce peuple a recours à ta cendre,
Ce trésor qu'ont nos rois enfermé de trésors ;
Et des sacrés piliers un prélat fait descendre
Les restes de ton corps.

V

On soupire, on gémit devant ta sainte châsse,
On t'invoque ; et ces feux se laissent étouffer,
Ces feux qui ne faisaient que préparer la place
Aux flammes de l'enfer.

VI

Souverain médecin et des corps et des âmes,
Dieu, que nous bénissons des maux qu'elle finit,
Éteins les feux impurs, et sauve-nous des flammes
Dont l'enfer les punit.



Jam diu totam cruciabat urbem (n° 1041).

I

Ces flammes, qui servaient la colère divine,
Par un ravage affreux semaient partout la mort ;
Et contre leur venin toute la médecine
N'était qu'un impuissant effort.

II

Cette ardeur pestilente au dedans répandue
Fermait soudain la porte à toute guérison,
Pulvérisait les os, et leur moelle fondue
Devenait un nouveau poison.

III

Ta châsse, vierge sainte, est le remède unique
Par qui sont tant de maux heureusement bornés ;
Et ta vertu céleste, aussitôt qu'on l'applique,
Bannit ces feux empoisonnés.

IV

Ce tombeau portatif épouvante la peste,
Ranime la langueur, met en fuite le mal ;
Et d'un si chaste corps l'ombre même est funeste
À ce qui nous était fatal.

V

Merveille ! ces horreurs de la nature humaine
D'une simple bergère ont la châsse en horreur ;
Et de l'or qui l'enferme un rayon luit à peine,
Qu'il éteint toute leur fureur.

VI

Souverain médecin et des corps et des âmes,
Dieu, que nous bénissons des maux qu'elle finit,
Eteins les feux impurs, et sauve-nous des flammes
Dont l'enfer les punit.

Louise Colet

Le Musée de Versailles (extraits)

On ne lit plus guère aujourd'hui les poésies de Louise Colet (1810-1876), qui s'était pourtant fait un nom à Paris dans les milieux littéraires grâce aux recueils de poésie *Fleurs du Midi* (1836) et *Penserosa* (1839), dans lequel celle qui n'allait rencontrer Gustave Flaubert qu'en 1846 a fait paraître un long poème, « Le Musée de Versailles », qui en une soixantaine de vers rend hommage à la modeste et pudique statue *Jeanne d'Arc en prière* de la princesse Marie d'Orléans, décédée le 6 janvier 1839. La statue fut exposée aux nouvelles galeries historiques du Musée de Versailles, l'année même de la mort de la jeune artiste.

Quant au poème, couronné par l'Académie en sa séance du 30 mai 1839 devant 58 concurrents¹, c'est la première œuvre de femme à obtenir le prix de l'Académie sans partage avec un autre ; et Louise Colet est la troisième femme récompensée par les Immortels.

Le poème parut en revue par extraits dès le mois de mai 1839, ainsi dans le *Journal des Jeunes Personnes* (n° VII, pp. 181-184). Il reparut en 1855 dans un tirage à part de la Librairie nouvelle : *Quatre poèmes couronnés par l'Académie française*. Trois strophes extraites du poème furent publiées dans l'anthologie de Bernard Lorraine et Anne-Lise Diez *La Pucelle et l'Amazone*², mais rattachées là-même à un « romantisme pompeux, alors très en vogue ».

Laissant notre lecteur apprécier à sa guise le style de ces vers, nous nous contenterons ici de rappeler quelques éléments biographiques liés à Louise Colet en 1839.

Louise Révoil, née le 15 août 1810 à Aix-en-Provence, fille du directeur des Postes d'Aix, après la mort de son père en 1826 vécut avec sa famille à Mouriès, dans une propriété acquise au XVII^e siècle par un aïeul conseiller au Parlement de Provence. Elle était déjà

¹ En 1843 encore, Louise Colet remportera un prix de l'Académie française pour un poème sur le monument consacré à Molière.

² Langres, Dominique Guéniot, 2007, p. 264. L'expression des auteurs figure à la page 334.

connue localement comme poétesse et femme de lettres pour avoir publié des poèmes, notamment dans le *Journal des Jeunes Personnes*, quand, en 1832, elle rencontra son futur époux, le musicien Hippolyte Colet. Le mariage, célébré en 1834 à Mouriès, ne fut pas heureux. Dès 1838 fut prononcée la séparation de biens. En 1843, le divorce était consommé, la rumeur publique ayant prétendu que la petite Henriette Colet, née le 16 juillet 1840 à Paris, était en réalité la fille de Victor Cousin. Même si cette paternité supposée n'a jamais été établie, Louise Colet avait effectivement connu le philosophe en 1839, au moment de la réception de son prix de l'Académie française pour son œuvre *Le Musée de Versailles*, puis était devenue sa maîtresse. Elle mourut le 8 mars 1876 au domicile parisien de sa fille Henriette, qui épousa bien plus tard le docteur Émile Bissieu à qui l'on doit une tragédie en 5 actes et en vers nommée *Jeanne d'Arc*...

Voici comment l'auteur décrit le jour où fut inauguré le Musée de Versailles :

Et la foule enivrée, ardente, enthousiaste,
Débordait, frémissante, en ce palais si vaste,
L'enlaçait tout entier de ses réseaux mouvants.
Et, semblable à la mer, roulait ses flots vivants.
Elle se répandait dans chaque galerie
Redisant les grands noms que garde la patrie,
Voyant revivre encor les héros qu'elle aime
Sur la toile et le marbre où l'art les anime.
Devant tous ces tableaux de gloire et de conquêtes
S'agitait le rouslis de ces milliers de têtes,

Et toujours les regards trouvaient un aliment,
Et la foule avançait dans le ravissement.
Mais quand elle parvint au milieu de ces reines,
Belles sur leur cercueil et dans la mort sereines,
Résistant tout à coup au flot qui l'apporta,
Par un instinct du cœur la foule s'arrêta.
Parmi tous ces héros dont Versailles est peuplée,
Elle avait découvert la vierge immaculée
Qui ravit la victoire à l'Anglais triomphant
Et délivra la France avec un bras d'enfant.

C'était une blanche statue,
Vierge guerrière revêtue
De l'armure des anciens rois ;
Fille pudique, au front céleste,
À l'œil fier, au souris modeste.
Femme, héros tout à la fois.

Il fallait plus qu'un grand artiste
Pour la rendre ainsi calme et triste,
Accomplissant l'ordre de Dieu ;
Il fallait l'art et la croyance !
L'âme d'une fille de France
A réuni ce double feu.

Et de ses mains s'est échappée
Jeanne d'Arc pressant son épée
Sur son cœur virginal et fort,
Qui sous la voix de Dieu tressaille,
Mais qui sait au champ de bataille.
Intrépide, braver la mort.

Celle qui nous rendit, sous cette forme pure,
Le symbole divin d'une double nature.
De force et de candeur mélange harmonieux,
Hélas ! ange exilé, poétique mystère,
Toucha du bout de l'aile aux choses de la terre
Et s'en revint aux cieux.

On dit que dans son vol, ainsi qu'une colombe.
Son âme erre la nuit près de ces marbres blancs,
Et que, pour l'escorter, se levant de leur tombe.
Les reines, nobles sœurs, la suivent à pas lents.

Elle s'arrête au fond de cette galerie
Où veille Jeanne d'Arc avec recueillement,
Et l'on entend alors comme une ombre qui prie
Répéter faiblement :

« Ô mon œuvre d'amour ! ô ma sœur bien-aimée !
« Mon cœur te devina quand mes mains t'ont formée ;
« J'ai su te reconnaître en approchant des cieux !
« Tu te penchais vers moi pour calmer ma souffrance,
« Et ta voix me disait, quand je pleurais la France :
« *Viens ! on retrouve ici ce qu'on aime le mieux !* »

Et la vierge guerrière, agitant son armure.
Se penche et lui répond par un pieux murmure,
Et la fille des rois, dans son ravissement.
Entoure de ses bras cette image chérie,
Et de son blanc linceul forme une draperie
À leur groupe charmant.

Puis, tour à tour, glissent près d'elles
Toutes ces ombres immortelles
Qui se réveillent chaque nuit ;
Et, dans Versailles qui s'anime,
Commence une fête sublime
Dont nul vivant n'entend le bruit.

Sortant radieux des ténèbres,
Ceux qui furent grands et célèbres
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
À cette heure qui les rassemble
Viennent s'entretenir ensemble
De leurs souvenirs glorieux.

Ils parlent la langue immortelle
Qu'un monde inconnu nous révèle
Lorsqu'à la vie on dit adieu ;
Parole où la pensée est reine,
Que jamais nulle oreille humaine
N'entendit, et qui vient de Dieu.

Sylvain Bonmariage

Sylvain Bon-Mariage était comte ou baron de Cercy d'Erville, la documentation consultée hésite sur ce point. Né le 10 septembre 1887 à Bruxelles, il publia une cinquantaine d'ouvrages : romans principalement, mais aussi poésies (*Fleurs de Vie*, 1907 ; *Le Livre du Dauphin*, 1911), contes et pièces qu'il signait « Sylvain Bonmariage ». Son père, originaire de Caen, fut l'ami de Degas et de Maupassant, son lointain parent. Bien que sa mère, anglaise, de convictions positivistes, rêvât pour son fils de bonnes études, ce dernier commença curieusement par arpenter la France, à pieds, de Lille à Marseille, au côté des poètes Paul Castiaux et Théo Varlet, avant de s'installer à Paris.

Haut diplomate, il fut notamment en 1906 le collaborateur de Clemenceau, alors Président du Conseil, puis en 1908 chef adjoint au cabinet du Ministre du Travail, René Viviani. Il fréquenta de 1907 à 1912 le salon de madame Alfred Vallette, au *Mercure de France*, y côtoyant Gustave Kahn, Verhaeren, Henri de Régnier, Paul Léautaud, les frères Tharaud, Paul Fort, Apollinaire, André Salmon et bien d'autres. Le 3 janvier 1912, il combattit Tailhade au pistolet, lors d'un duel. Il décéda en 1966.

C'est dans *L'Opinion wallonne*, quotidien paraissant à Bruxelles, que Bonmariage fait paraître le présent sonnet, dans le numéro daté du 15 novembre – 1^{er} décembre 1916.

Il semble que Bonmariage ait connu Péguy, puisqu'il rapporte un mot de ce dernier dans ses souvenirs, intitulés *L'Automne des feuilles de vigne* (L'Édition littéraire internationale, 1935) : « Charles Péguy disait un jour à Jaurès, devant moi, qu'il aimait la caserne parce qu'il y trouvait la vision de la société future. » Mais ce témoignage doit être reçu avec prudence : certaines données d'histoire littéraire nous prouvent que le personnage n'est pas toujours très fiable...

R. V.

Tombeau de Charles Péguy

Je ne porterai pas ton deuil, Charles Péguy ;
Je ne chanterai pas vainement ta louange,
Car ces temps ont ceci d'admirable et d'étrange
Que pour nous vivent seuls les morts à l'ennemi.

L'amour et la beauté ne sont plus aujourd'hui
Que la gloire immortelle en quoi la mort les change.
Le soleil purifie et le sang et la fange ;
Et ton glaive en tombant sur nos cœurs a relui.

Dors ! Ton repos est calme et ta nuit n'est point noire !
Tu ne reviendras plus, mais avant de partir
Tu laisses ton image au seuil de notre histoire.

Le ciel de ton pays garde ton souvenir.
Tu nous restes dressé vers l'aurore et la gloire
Et ton geste vainqueur traverse l'avenir.

1916

Nos amis ont publié

Jean Bastaire, *Éloge de la fidélité au temps de l'éphémère*, Salvator, « Forum », 2011. 12,90 €.

Hélène et Jean Bastaire, *Insurrection pascale*, Salvator, « Forum », 2012. 16 €.

Un ami de Jean Bastaire lui a dit un jour : « Vous êtes fidèle comme un chien. » Il a pris cela comme un compliment, car il a toujours beaucoup aimé les chiens : « Jusqu'à ces dernières années j'ai vécu ma vie adulte avec eux. Cinq l'un après l'autre ». Et d'ailleurs on n'a qu'à lire ses *Chiens du Seigneur* (Cerf, 2001) pour en être convaincu.

Éloge de la fidélité, donc. Ce mot, dont l'étymologie et les dérivés dit la richesse, vient de *fides* « foi », et est donc parent des vieux mots « féal », « fiancé », de « fiançailles » (on y donne sa foi), « se fier à », « confiance », « confidence » et des plus récents « fiable », « fiabilité » et du commercial « fidéliser ». L'étymologie fait rentrer ce dernier terme dans cette belle famille, paradoxalement parce qu'il appartient au domaine de la technique et de l'utilitaire, ce qui est bien le contraire des notions de foi et de fidélité : la « fidélisation » à un produit, une marque, rapport entre un homme et une chose, suppose à l'origine, outre la qualité de ce produit ou de cette marque, l'intérêt matériel du vendeur, qui le satisfait par des techniques qui lient le client et, au pire, l'asservissent. Or la fidélité dans l'amitié, le mariage, la foi, relation entre deux personnes et, dans le dernier cas, entre une personne et une Personne (« pour moi, ma fidélité va au Christ », écrit Jean Bastaire), est gratuite et libre. La fidélité à des idées politiques ne peut exister que si celles-ci s'incarnent, repoussent l'individualisme et établissent ou développent dans une communauté les rapports entre les personnes. L'auteur montre bien d'autre part les dangers d'une prétendue fidélité qui n'est qu'obstination, entêtement, aveuglement. Dans la pièce d'Anouilh, *L'Hurluberlu*, la jeune épouse assure son mari au caractère difficile et même extravagant qu'elle lui restera, toujours et quoi qu'il arrive, fidèle. À quoi le mari répond : « Il est des fidélités qui ne sont qu'à soi-même. »

C'est en communion avec son épouse Hélène que Jean Bastaire écrit *L'Insurrection pascale*. Ce titre rappelle évidemment Pâques et la Résurrection. Mais « l'insurrection » était déjà présente dans un autre titre de Jean Bastaire : *Péguy l'insurgé*. Péguy, le fidèle des fidèles, inaugurerait par l'épigraphe le précédent ouvrage. De façon latente il est aussi présent dans le titre de celui-ci, et de façon manifeste, avec Claudel, dans la dernière partie. S'insurger, c'est d'abord, étymologiquement, « se dresser », « se lever », « s'élever » et ensuite « se lever contre ». Or, disent les auteurs « être chrétien consiste à s'insurger pour créer en soi et autour de soi une vie autre », porter dans la vie « embarquée dans une mauvaise direction [...] le fer de la Résurrection », rétablir « le droit sens des choses ». « S'insurger » implique un mouvement, une action, une opposition, finalement un acte de liberté et libérateur, et cela dans tous les domaines de la vie : libérer une société devenue « multitude de petits "ego" déchaînés et dérisoires qu'aucune règle intérieure ne tempère », délivrer l'argent, devenu outil d'oppression et de captation, alors qu'il devrait être outil de libération et d'oblation, redonner un vrai sens à la sexualité, protéger la famille et l'enfant, qui doit être sujet et non objet de droit, faire de la démocratie une communauté et un échange entre les citoyens au lieu d'être le résultat automatique d'un dépassement arithmétique, même infime, qui permet à une majorité d'imposer sa loi à une minorité, désacraliser les institutions (à propos de l'Église et des dogmes, si la distinction entre « sacré » et « saint » me paraît juste, je trouve les auteurs quelque peu téméraires). Il me semble que Falk van Gaver, qui est un disciple de Jean Bastaire, se rapproche encore de lui dans un ouvrage récemment paru, mais son chrétien n'est pas un « insurgé » mais un « anarchiste ». Le livre se clôt sur une partie qui traite d'une des plus grandes et plus constantes préoccupations des auteurs : le respect de la nature. Péguy avait écrit : « On oublie trop que l'univers, c'est la création, et le respect, non moins que la charité, doit s'étendre à toute créature. » Et Claudel, deux ans avant sa mort : « Que rendra l'homme aux créatures exploitées en compensation de ce qu'il leur prend, c'est-

à-dire le moyen de se faire du bien les uns aux autres dans le lien de la charité. »

Et les auteurs de s'interroger sur ce « lien de charité » qui doit unir non seulement les hommes entre eux mais les unir aux différents règnes de la nature, privés de pensée et de volonté, mais créatures, de l'animal à la pierre. Péguy, toujours lui, avait dans les principes de *La Cité harmonieuse* édicté la solidarité entre les citoyens de cette cité et les animaux, « car ce sont des âmes adolescentes ».

Yves Avril



Pauline Bruley, *Rhétorique et style dans la prose de Charles Péguy, Champion, « Littérature de notre siècle », 2010. 109 €.*

Ce livre, cher hélas, est d'un beau format, agréable au toucher, doté d'une bibliographie imposante (l'auteur est allé jusqu'à retrouver à la bibliothèque du lycée Lakanal les livres possédés par Péguy en classe de rhétorique) et d'un index fort utile, recensant les noms propres et même les principales notions analysées.

Issu d'une thèse unanimement saluée, il permet en 400 pages d'embrasser toute l'écriture en prose de Péguy, lu pour une fois non avec des œillères thématiques mais en étant attentif au style de l'auteur, ce qui n'est pas ignorer sa pensée. Ce style, né de la prose latine et des exercices scolaires de rhétorique, a tout de suite visé au simple : Péguy ne pouvait, ne voulait viser qu'au simple, mais cela se fit sans contrainte idéologique. Aussi voit-on Péguy se classer comme classique tout en admirant Michelet, et lutter contre la sèche rhétorique tout en prenant le parti des Anciens contre les Modernes.

Pauline Bruley montre notamment que Péguy par le genre organique de l'essai a fait des *Cahiers de la quinzaine* une œuvre

ouverte sur un auditoire universel, ce qui ne peut que conforter l'existence d'une association comme le « Porche » ; que l'amour de la liberté a seul guidé le prosateur, jusqu'à faire de lui un maître de l'amplification, à preuves ses phrases incroyablement longues et ses œuvres qui désarçonnent rapidement un lecteur trop soucieux de voir l'auteur traiter avant toute chose le titre annoncé en couverture. Cet auditoire élargi et cette liberté chérie expliquent que Péguy, pourtant engagé dans les questions sociales de son temps, échappe aux étiquettes politiques et parfois même, pourtant auteur d'une œuvre vaste, mette à mal les tentatives de définition de son style.

Avec une grande finesse, Pauline Bruley se garde donc de présenter à son lecteur l'équation infaillible du style péguien. Elle montre même comment le style devient une sorte de preuve supplémentaire dans l'arsenal argumentatif de l'auteur.

Peut-être néanmoins ce livre ouvre-t-il la voie à des analyses plus serrées des figures stylistiques, ainsi qu'à la description des choix esthétiques opérés par Péguy au fil du temps, puisqu'il n'est à tout prendre pas certain que la prose de Péguy et l'ensemble de son écriture n'aient pas évolué.

Romain Vaissermann



Ivan Kouratov, *Choix de poésies*, traduites du komi et du russe et présentées par Yves Avril, édition bilingue, Association pour le développement des études finno-ougriennes (2 rue de Lille, 75343 Paris Cedex 07), 2012. 13 €.

En France, ceux qui connaissent la langue komie se comptent sans doute sur les doigts d'une main. Yves Avril a traduit le premier poète, Ivan Kouratov, qui ait écrit en cette langue rare. Il s'agit du komi, langue parlée par un de ces petits peuples des

forêts qui parsèment l'immense territoire de ce qui fut, dans un passé récent, l'Union soviétique.

Ivan Kouratov (1839-1875) est le contemporain des poètes qui, comme Elias Lönnrot pour la Finlande, furent les pionniers d'une littérature nationale. Le destin d'Ivan Kouratov fut assez sombre, exilé pour des raisons demeurées obscures de son pays komi au Kazakhstan, cette forme de relégation étant déjà en pratique sous les tsars. On trouve dans son œuvre, dont des morceaux choisis sont traduits ici, toute la gamme des sentiments humains, de l'amour le plus haut à la profonde détresse :

Quand au cœur de la nuit échangeons des baisers,
nulle âme n'était là pour épier nos caresses ;
seules étincelaient étoiles par milliers,
mais nulle d'entre elles ne troublait nos tendresses.

(« *Quand au cœur de la nuit...* »)

Seul et malade, ce n'est pas la tempête
qui vient m'accabler de ses coups,
c'est la mort qui furète
et veut arracher les verrous.

(« *Tempête* »)

On vérifie une fois encore que la grande poésie se fait avec les mots les plus simples :

« *Dans ce coin-là bientôt...* »

Dans ce coin-là bientôt
s'élèvera ma demeure ;
sans être entendu ni connu
des hommes, un homme a vécu.

Discrète fut sa vie
sa mort sera discrète.
Il n'est plus ; point de pleurs
pour lui. De personne.

Tout autour – *Laus Deo* –
ce sera le grand silence ;
comme s’il n’y avait jamais eu
ni demeure ni personne.

Le Coin de table a déjà ouvert ses pages à des poètes représentant ces petits peuples lotis dans le vaste domaine russe : Sébastien Cagnoli justement a déjà parlé de la poésie komie (n° 31) et Jean-Luc Moreau a présenté une poétesse oudmourte, Achaltchi Oki (n° 11). On apprend qu’Ivan Kouratov a déjà été traduit en finnois, en estonien et en russe.

Il était moins évident qu’il fût traduit dans une langue plus lointaine, le français, ce qu’a pourtant accompli Yves Avril. Une fois encore, la bibliothèque de la Maison de Poésie, enfouie aujourd’hui dans les catacombes, peut s’enorgueillir d’une œuvre poétique unique.

Jean-Pierre Rousseau¹



Danièle Léon, *L’Égérie de Charles VII*, éditions Pic de la Mirandole, 2006. 14 €.

Max Léon (1924-2002), entré dans la Résistance en 1942, fut une figure marquante de *l’Humanité*. Journaliste pendant quarante ans à partir de 1949, il se spécialisa rapidement dans la politique étrangère au Proche-Orient puis devint envoyé spécial permanent de *l’Humanité* à Moscou, poste important qu’il occupa de 1958 à 1975. On pourrait s’étonner de voir Danièle Léon, sa fille, un

¹ Ce compte rendu a paru sous le titre « Ivan Kouratov, fondateur de la poésie komie » dans *Le Coin de table*, novembre 2012, n° 52, pp. 118-119 ; nous nous sommes livrés à de très légères modifications du texte, le lecteur du *Porche* connaissant par exemple mieux Yves Avril que celui du *Coin de table*. [N.d.l.R.]

temps militante communiste elle aussi, se passionner pour la vie de Jeanne d'Arc, au point d'écrire d'abord un drame historique en un acte et neuf scènes : *L'Égérie de Charles VII*, publié en 2006, puis de le mettre en scène sous une forme légèrement écourtée, pour une première série de représentations au Théâtre du Nord-Ouest en mai-juin 2006 (le livre est d'ailleurs agrémenté de photographies prises lors de ce spectacle), et pour une seconde série de représentations au Théâtre Proscenium en juin-octobre 2012, ce qui redonne heureusement une manière d'actualité au présent compte rendu.

Pourtant qu'on lise cette pièce, dont le prologue donne le ton, montrant en Numa Pompilius, deuxième roi légendaire de Rome, un souverain las des guerres et épris de paix, à qui apparaît, majestueuse, la nymphe des sources, Égérie :

En notre temps où les âmes humaines
descendent dans les corps plus fortement qu'avant,
les hommes voient les choses sans vraiment regarder,
considérant seulement ce qui leur est utile.
Ils s'enferment en eux et ne sont plus sensibles
au langage secret de la mère Nature.
Certains êtres particuliers, qui savent ce langage
parce qu'ils savent écouter,
doivent aider les souverains
cherchant l'inspiration divine pour conduire leur peuple.
Les rois consultent les sibylles, moi je suis une nymphe.
Pour moi l'âme n'est pas enfermée dans un corps.

(regardant le lac)

j'habite au bord des lacs, nageant parmi les cygnes.
Je m'imprègne de tout ce qui vibre dans l'onde,
jusqu'à l'heure où la lune vient y baigner sa face.
Et mon chant se répand par-delà les vallées
vers les âmes en peines...

(musique, pendant qu'ils vont s'asseoir tous les deux sur le banc)

Je t'ai suivi dans tes retraites solitaires
et lorsque ta prière montait vers les étoiles,

j'étais là pour porter tes pensées vers les Dieux.
Je t'ai accompagné lorsque, des mois durant, tu hésitais
à répondre à l'appel des messagers de Rome,
et maintenant que tu as décidé,
que te voici élu par le peuple unanime,
je t'aiderai, si tu veux,
pour lui donner des lois de société
qui, par le dévouement à l'œuvre collective,
créent parmi les humains
les rapports harmonieux
qui règnent en la nature.

Après le prologue, la scène se déplace en des lieux familiers : Domremy, Vaucouleurs, Chinon... à l'époque de Jeanne d'Arc. L'épopée de Jeanne est alors contée à plusieurs voix, sur un mode narratif étonnant au théâtre mais toujours avec élévation d'esprit.

Les tableaux se succèdent et éclairent particulièrement la figure du roi. Charles VII n'est pas le roi faible et influençable de l'histoire naturaliste ou de Péguy, mais simplement un homme auquel Jeanne, son inspiratrice, redonne confiance, en lui apprenant tout ce que l'on obtient des autres.

Cette « leçon » de la pièce respecte les faits historiques, et notamment les dires des témoins cités lors du *Procès de condamnation* et du *Procès en nullité de la condamnation*. Le dernier mot de la pièce est cependant laissé à Athys Floride, pédagogue épris d'anthroposophie et propagateur des écoles Steiner, dont tous les personnages présents sur scène reprennent la devise altruiste : « Tout, gagné par les autres, accompli pour les autres, réalisé avec les autres. »

R. V.



**Laure Meesemaeker, *L'Autre visage de Louis Massignon*,
préface de Ghaleb Bencheikh, Via Romana, 2011. 20,50 €.**

Ce livre est difficilement classable. Cela tient de la biographie et de l'étude littéraire ; il s'y dessine un portrait mais, à la vérité, ce que recherche l'auteur, c'est la source qui a donné naissance à l'œuvre de Louis Massignon ou, tout simplement, à Louis Massignon ; et, cette source une fois découverte, on ne cesse d'y revenir. L'essai est issu d'une thèse universitaire, *Louis Massignon au jardin de la parole*, mais le flux ininterrompu du discours, sans sections ni chapitres apparents, les interventions inattendues de son auteur qui n'hésite pas devant une digression, un commentaire et parfois même une parenthèse ironique ou telle remarque acérée, le mettent à l'abri du caractère pesant qu'auraient pu lui donner un ton doctoral, un apparat critique ou une ambition d'exhaustivité. À la fois proche et distante de l'écrivain, proche par la connaissance qu'elle en a et distante par le regard critique qu'elle porte souvent sur lui, Laure Meesemaeker suit fidèlement, et sans s'interdire les retours, la route ondoyante de Massignon, de la rencontre avec l'Orient arabe et l'Islam, Maroc, Égypte, Iraq sous domination turque, aux dernières années, celles de la « Badaliya » aux côtés du père Jean-François Six, de Bernard Guyon, de l'écrivain suisse Jacques Mercanton – que je découvre ici – et de tant d'autres.

Ce qui frappe dans cet itinéraire tourmenté, c'est qu'il semble que son orientation soit due non à une découverte intellectuelle ou à une doctrine, encore moins à tel ou tel mouvement spirituel, mais à des rencontres personnelles : Huysmans, Charles de Foucauld, T. E. Lawrence, l'Égyptienne Mary Kahîl, une des inspiratrices de la « Badaliya », Violet Susman, Gandhi ; à des figures tutélaires comme sainte Lydwine de Schiedam, le mystique Hallâj, qui fut le sujet de la thèse universitaire de Massignon en 1922 (*La passion d'Hallâj, martyr mystique de l'Islam*), François d'Assise, Jeanne d'Arc, Marie-Antoinette, les martyrs de l'Ouganda, sans compter Agar, Fâtima, Anne-Catherine Emmerich et Mélanie, la petite voyante de la Salette ; à des personnages littéraires, des Esseintes d'À Rebours, Prouhèze et Rodrigue du

Soulier de satin (comme Massignon, vu par Laure Meesemæcker, paraît proche d'un personnage de Claudel !). Il ne faut pas oublier non plus l'influence de son père, le sculpteur Louis Roche.

Mais la source de cet itinéraire, la rencontre primordiale, l'auteur la voit dans la rencontre que fit Massignon, en 1906, de l'aristocrate espagnol Luis de Cuadra, de cinq ans plus âgé que lui, converti à l'Islam et qui lui fait découvrir l'inversion. Deux ans plus tard, la nuit du 24-25 juin 1908, Massignon reçoit la « visite de l'Étranger » et cette nuit est celle de la révélation et de la conversion définitive à la foi chrétienne. Après le suicide de Luis de Cuadra dans sa prison espagnole en 1921, « Massignon priera pour lui et il en fera la clé de voûte secrète de sa spiritualité ». Sans cette passion et ce drame, il n'y eût pas cette prière constante pour Sodome ni cette pratique ascétique de la « substitution », éventuellement jusqu'au martyre, ni cette recherche d'intercesseurs dont Laure Meesemæcker décèle et analyse le caractère souvent ambigu que leur donne l'écrivain.

Y. A.



Osmo Pekonen, *La Rencontre des religions : autour du voyage de l'abbé Régionald Outhier en Suède en 1736-1737, Finlande, Rovaniemi, Presses universitaires de Laponie, 2010. 40 €.*

Universitaire finlandais, Osmo Pekonen est à la fois mathématicien et historien, docteur en sciences naturelles et en sciences sociales. Il a travaillé sur les expéditions scientifiques dans les régions polaires au XVIII^e siècle et s'est intéressé à l'expédition française de Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, envoyé par l'Académie royale des Sciences en Laponie entre 1736 et 1737 pour mesurer le globe terrestre et étudier la forme de la Terre. Il fallait trancher l'un des grands débats du temps : la Terre

a-t-elle la forme d'un citron (école française avec les Cassini) ou d'une mandarine (école anglaise avec Newton). La Laponie suédoise était un terrain apparemment facile d'accès pour des mesures sur de grandes distances : elle fut choisie. L'enquête se termine par la déconfiture des Cassini lors d'une séance de l'Académie des sciences à Paris en novembre 1737. Selon le bon mot de Voltaire, l'explorateur a « aplati aussi bien les deux Cassini, père et fils, que la Terre elle-même ». Si l'expédition géodésique a été bien étudiée, l'un de ses membres, l'abbé Outhier, méritait à plus d'un titre une attention plus grande. Osmo Pekonen lui a consacré une thèse d'histoire, dont ce livre – rédigé directement en français – est issu.

Réginald Outhier est un prêtre séculier franc-comtois d'origine modeste, qu'une carrière exemplaire d'astronome et de physicien a conduit à l'Académie des sciences. Son *Journal d'un voyage au Nord* est publié à Paris en 1744. C'est la source principale de cette thèse. Les aspects scientifiques de l'expédition étant bien connus des spécialistes, Osmo Pekonen l'a étudiée sous un angle inédit : la religion. En effet, au fil de son récit de voyage dans un royaume luthérien où l'on trouve aussi des orthodoxes et des catholiques, ce prêtre français du « Siècle des Lumières » évoque les lieux (villes, églises, œuvres d'art, etc.), les pratiques (cérémonies, fêtes, musiques, usages populaires...), les personnalités et surtout leurs bibliothèques. L'abbé s'intéresse aussi au vieux fond païen des populations de Laponie. Outhier, qui n'est ni missionnaire ni théologien, est reçu avec une parfaite courtoisie ; les pasteurs luthériens apportent leur concours aux explorateurs ; on converse en latin : c'est la République des Lettres.

Le livre d'Osmo Pekonen impressionne surtout par l'ampleur de la recherche documentaire auquel il a donné lieu : grâce aux documents très nombreux et de grande qualité (cartes, gravures anciennes, portraits, photographies actuelles des sites, des monuments, des œuvres d'art), l'auteur offre au monde savant un ouvrage d'histoire culturelle et religieuse idéalement illustré et documenté, sur un moment particulier de rencontre entre la France et la Finlande. Se trouve ainsi mis en lumière un épisode de la longue histoire non seulement de la « République des Sciences »

mais aussi de la République des Lettres, cette Europe dont Osmo Pekonen, membre du « Porche » et grand lecteur de Péguy, est un digne héritier. Francophone et francophile, il est correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon et de Franche-Comté, de l'Académie d'Orléans et de l'Académie européenne des Sciences, des Arts et des Lettres. L'ouvrage a valu à son auteur le Prix Chaix d'Est Ange 2012 de l'Académie des sciences morales et politiques. Cette médaille décernée par la section d'Histoire et géographie de l'Académie a été remise au lauréat sous la Coupole de l'Institut de France le lundi 16 novembre 2012.

Yves Bruley



Jean-Pierre Rousseau, *Le havre introuvable*, Argenteuil, éditions Convivium lusophone, 2012. 24,90 €.

Jean-Pierre Rousseau, *Florilège poétique. Poèmes choisis dans l'œuvre de Francisco Carvalho*, Argenteuil, éditions Convivium lusophone, 2011. 13 €.

« Je fis mes premières expériences d'auto-stop, au temps du collège, avec les dénommés Fédora et Arsène le Clochard. » C'est ainsi que démarrent les mémoires du poète et traducteur Jean-Pierre Rousseau. L'auto-stop sera remplacé maintes fois par le vélo, le train, l'avion ou le bateau mais il demeure le moyen de transport privilégié de l'auteur, car, moyen de transport qui n'existe que par le hasard uni à la Providence et l'accueil, il convient bien à un homme qui, malgré un caractère réservé sur lequel il revient constamment, déplorant les inhibitions qui en sont la conséquence, garde toujours les yeux, l'esprit et le cœur ouverts. Ce livre est en effet un livre de rencontres, souvent éphémères mais parfois prolongées en durables amitiés, toujours ou presque toujours accueillies comme elles se présentaient, avec cette naïveté,

cet étonnement et aussi cette gratitude qu'on éprouve devant ce qu'on considère comme un signe. Ces rencontres sont aussi littéraires, et on lui rend grâce de cette évocation de la *Maison de poésie* et de ses animateurs, devenus amis, Jacques Charpentreau et Jean-Luc Moreau, des *Cahiers bleus* et de Dominique Daguet. C'est également un livre de voyages : cela commence par la Hollande et finit par le Brésil, en passant par l'Allemagne, le Sénégal où il est conseiller pédagogique coopérant, la Finlande au service de l'Alliance française, l'Estonie, la Russie, la Macédoine... Et Jean-Pierre Rousseau, traducteur de la poésie finlandaise et de la poésie brésilienne, sait, par le cœur, que connaître un pays, c'est aimer sa langue.

C'est enfin un livre de quête et de signes où, tant les recherches et les approches timides de l'âme sœur que la fréquentation des groupes de réflexion au Chemin neuf, à Saint-Gervais, les visites à la Chapelle de la Médaille Miraculeuse, les pèlerinages, les retraites à Taizé, au Bec-Hellouin, à Saint-Benoît-sur-Loire (quelle prudence dans cet aveu : « la vocation monastique », dit-il, « ne m'était pas quelque chose de tout à fait inenvisageable »), m'ont invinciblement fait penser à ce vers des *Contemplations* : « Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière. » Avec cette immense différence : c'est vers la Lumière que Jean-Pierre Rousseau s'en va et continue de s'en aller, dissipant peu à peu les brouillards de l'incertitude et de l'indécision. Le titre du livre est aussi celui d'un des chapitres, décisif, où l'auteur raconte qu'après une « tentative d'implantation » en Touraine et un retour à l'Alliance française devant ses étudiants arméniens, albanais, autrichiens, allemands ou cambodgiens, il rend visite à Jean Guittou qui lui dit : « Quand vous sentirez le besoin de vous unifier et un appel clair à vous engager plus avant dans une des directions, alors viendra le moment de le faire. » L'appel ou plutôt le signe choisi par le Seigneur vient, après une prière ardente, de la rencontre sur une route, le long de la Vienne, de roulottes de nomades : il finit par répondre à l'appel de sa sœur installée au Brésil.

La traduction humble et fidèle de Jean-Pierre Rousseau nous permet de faire la connaissance de Francisco Carvalho, poète du

Nordeste brésilien, né en 1927. Poète non pas panthéiste, loin de là, mais qui aime animer la nature et les objets, leur donner une vie autonome : ainsi « Frère arbre » (*Irmã árvore*), « Monologue de la canne » (*Monólogo da bengala*), « Le vent n'a pas de patrie » (*Vento não tem pátria*). Il franchit parfois le seuil du fantastique, mais d'un fantastique sans excès, qui, en quelque sorte, découle naturellement de la réalité : ainsi « Mémoire de l'apocalypse » (*Memória do apocalipse*), les deux « Nocturnes », « de la cathédrale » et « de la ruelle » (*Noturno da catedral* et *Noturno do beco*), « *Strix Ulula* » ou le très beau « Psaume pour Almofala » (*Salmo por Almofala*). La mort est souvent présente mais ne semble pas engendrer l'angoisse, on sent le poète préparé ou se préparant à son arrivée naturelle : « Invitation à mourir » (*Convite para morrer*) ou « Chaussures » (*Sapatos*). On est séduit par la simplicité dans la forme et la modestie dans le ton, dans le regard que le poète porte sur soi ou sur l'homme, modestie qui peut s'exprimer par une ironie discrète : « Histoire du zébu » (*Caso do zebu*), « Le chat dort sur le sofa » (*O gato dorme no sofá*), « Nous et les fourmis » (*Nós e as formigas*), « Les arbres » (*As árvores*), « Mystère plus grand » (*Mistério maior*), qui m'ont immédiatement évoqué le poète polonais Jan Twardowski. Mais l'ironie peut être mordante, comme dans « Les intouchables » (*Os intocáveis*). Mes préférés ? « Cloches de la résurrection » (*Sinos da ressurreição*), proche des poésies et des cantiques populaires de notre enfance, « Chanson de l'I.N.S.S. » (*Canção do INSS*), belle complainte, « Chaussures » et le merveilleux « Loups ailés » (*Alados lobos*).

Y. A.



Anciens numéros du *Porche*

Nous entourons les numéros épuisés.

- 1.** – octobre 1996, 27 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 24-25 mai 1995*
- 1 bis.** – février 1997, 25 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 : tome I*
- 2.** – juillet 1997, 65 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 : tome II*
- 3.** – janvier 1998, 73 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 : tome III*
- 4.** – novembre 1998, 86 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 1^{er}-5 avr. 1998 : tome I*
- 5.** – avril 1999, 65 pages : *Coll de St-Pétersbourg, 1^{er}-5 avr. 1998 : tome II* (BnF 1999-4453)
- 6.** – mars 2000, 124 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 15-17 juin 1999* (ISSN 1291-8032)
- 6 bis.** – décembre 2000, 52 pages : *Péguy en Russie et en Finlande*
- 7.** – mai 2001, 71 pages : *Jeanne d'Arc, France et Russie*
- 8.** – décembre 2001, 115 pages : *Colloque d'Orléans, 11-12 mai 2001*
- 9.** – mai 2002, 53 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, tome I*
- 10.** – juillet 2002, 113 pages : *Poètes spirituels de la Russie, de la Pologne et de la Finlande* (couverture et nom nouveaux) – 270 ex.
- 11.** – décembre 2002, 78 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, tome II*
- 12.** – avril 2003, 128 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 4-6 févr. 2002*
- 13.** – septembre 2003, 80 pages : *La Langue*
- 14.** – décembre 2003, 134 pages : *Colloque de Helsinki, 24-26 oct. 2002*
- 15.** – mars 2004, 70 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 8-10 avr. 2003, tome I*
- 16.** – juillet 2004, 46 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy*
- 17.** – décembre 2004, 78 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 8-10 avr. 2003, tome II*

18. – avril 2005, 68 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avr. 2004, tome I* (avec index 1996-2004)

19. – juillet 2005, 85 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avr. 2004, tome II*

20. – janvier 2006, 52 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 8-10 avr. 2003, tome III ; Poésies choisies d'Anna-Maija Raittila*

21. – septembre 2006, 86 pages : *Session-retraite de Varsovie, 11-14 sept. 2004*

22. – décembre 2006, 66 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 120 ex.

23. – mai 2007, 60 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, tome I* – 120 ex.

24. – octobre 2007, 64 pages : *Jan Twardowski ; Onze poèmes de Lassi Nummi ; Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 140 ex.

25. – décembre 2007, 80 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, tome II* – 120 ex.

26. – avril 2008, 80 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 19-21 avr. 2005, tome I* – 140 ex.

27. – août 2008, 76 pages : *Nos amis poètes et traducteurs* – 130 ex.

28. – novembre 2008, 76 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 19-21 avr. 2005, tome II* – 120 ex.

29. – avril 2009, 80 pages : *Colloque de Białystok-Varsovie, 8-13 juin 2007* – 120 ex.

30. – septembre 2009, 80 pages : *Poésies de Pologne* – 130 ex.

31. – décembre 2009, 80 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, tome I* – 160 ex.

32. – mars 2010, 164 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, tome II* (avec index 1996-2010) – 140 ex.

33. – septembre 2010, 80 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 13-15 mars 2008* – 120 ex.

34. – avril 2011, 258 pages : *Études ; Poésies johanniques ; Poésies amies* (nouveau format) – 120 ex.

35. – novembre 2011, 204 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 18-19 mars 2011, tome I* – 120 ex.

36-37. – décembre 2012, 160 pages : *Concours de poésies komies ; Colloque de St-Petersbourg, 18-19 mars 2011, tome II ; Documents ; Études ; Poésies* – 120 ex.

Bulletin d'adhésion à l'association (tarifs 2013)

« Le Porche, Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy »

Je soussigné, monsieur / madame / mademoiselle

demeurant

.....

Téléphone :

Courrier électronique :

(cochez les cases utiles)

adhésion avec abonnement au bulletin : membre actif ou bienfaiteur à partir de 30 €.

adhésion avec abonnement au bulletin au tarif « couple » : à partir de 45 €. Ce tarif vaut deux adhésions et un abonnement.

abonnement simple sans adhésion : 30 €.

adhésion simple sans abonnement : membre actif ou bienfaiteur à partir de 15 €.

Je désire recevoir une attestation permettant de déduire 66% du montant de ma cotisation (et d'elle seule) dans la limite de 20% de mon revenu net imposable (art. 200 du CGI).

	<i>Exemples de cotisations</i>	<i>Déduction fiscale</i>	<i>Coût de la cotisation après déduction</i>
<i>membre actif</i>	15 €	10 €	5 €
<i>membre bienfaiteur</i>	30 €	20 €	10 €
<i>membre bienfaiteur</i>	60 €	40 €	20 €

NB : Pour le total abonnement-cotisation, il convient de rédiger un seul chèque (bancaire à l'ordre du « Porche » ou postal au CCP du « Porche », CCP 2770-00C La Source).

Date :

Signature :

